Extraordinaire du Mercure galant

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

. Extraordinaire du Mercure galant. 1678-01-01.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

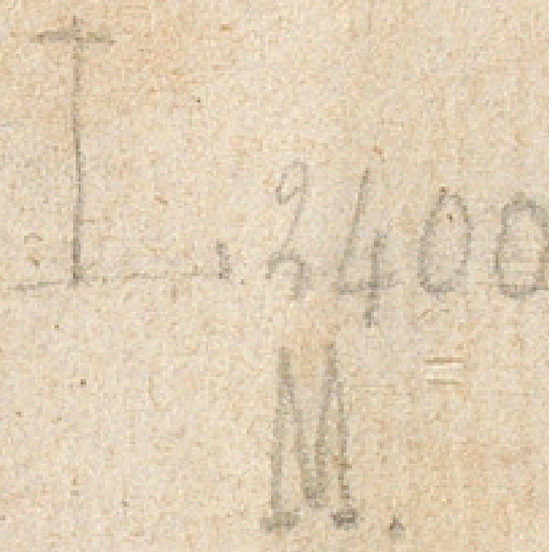
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter **utilisation.commerciale@bnf.fr**.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Ic.2 34.

Mq. la planche, Leg. 275.

(494)



EXTRAORDINAIRE

DV

MERCVRE

Quartier de Ianuier

1678

Tome I



A Paris

Au Palais

A PARIS,

Chez GUILLAUME DE LUYNE, au Palais, dans la Salle des Merciers, à la Justice.

CHARLES DE SERCY, dans la Grande Salle, à la Bonne-Foy couronnée.

ESTIENNE LOYSON, dans la Gallerie des Prisonniers, au Nom de Jesus.

JEAN GUIGNARD, dans la Grande Salle, à l'Image S. Jean.

THEODORE GIRARD, dans la Grande Salle, à l'Envie.

La Veuve OLIVIER DE VARENNES, dans la Salle Royale, au Vase d'Or.

CHARLES OSMONT, dans la Grand Salle, à l'Escu de France.

Dans la Salle Royale, à l'Image S. Loüis.

M. D. LXXVIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

A MES DAMES.

CE n'est point vous faire un Présent, Mesdames, que de vous donner l'Extraordinaire, c'est vous rendre un Ouvrage qui vient de vous. Il est tout plein, ou de ce que vous avez produit vous-mesmes, ou de ce que vous

avez fait produire aux autres. Quelle joye ne ressent pas le Mercure *de voir que vos Plumes ayent travaillé à l'embellir ! Il n'a pû se taire de ce bonheur ; & si apres s'estre borné pendant plus d'un An à paroistre reglement dans le monde tous les Mois, il emprunte aujourd'huy un nouvel éclat pour s'y montrer à des temps extraordinaires, il ne le fait que dans le dessein de publier vos faveurs. Il croit mesme que ce n'est qu'en les publiant qu'il peut s'acquiter de celles*

AUX DAMES.

qu'il a reçeuës, & s'en attirer de nouvelles. Il prétend vous faire paſſer ſon indiſcretion pour une marque de ſa reconnoiſſance, & pour vous engager à le combler toûjours des meſmes bontez, il vous jure qu'il ſera éternellement inaiſcret. Il n'y en a aucune entre vous qui ne ſçache par l'expérience qu'elle en a veu faire à ſes Amans, que quand on aime, il eſt fort naturel de ne pouvoir s'empeſcher de le publier, & que ceux dont le cœur eſt bien engagé, croi-

roient beaucoup perdre, s'ils perdoient le plaisir de dire que leur cœur est engagé. Le Mercure *a suivy cet exemple. Il n'a pû estre aussi remply d'estime pour le beau Sexe qu'il l'estoit, sans en instruire le Public; & cette passion qui est de la nature de celles que vous inspirez, c'est à dire tres-forte & tres-agreable, n'a pû se taire ny se renfermer. Si vous soufrez que* le Mercure Galant *vous fasse des Déclarations d'amour à sa maniere, il vous dira que luy à qui il passe*

AUX DAMES.

entre les mains assez d'Ouvrages spirituels, & qui se mesle un peu de ce mestier-là, il fait bien plus de cas de vous que des Hommes ; & je trouve qu'il a raison.

L'esprit des Hommes d'ordinaire
Est un pur ouvrage de l'Art.
Si les Grecs, les Latins, en reclamoient leur part,
Il ne nous en resteroit guére.
Nous parer sans façon de ce qu'ils ont écrit,
Voila nostre plus grãde gloire,
Et nous appellons bel Esprit
Ce qui n'est que belle Mémoire.

AUX DAMES.

Pour peu que de ſa part la Nature y réponde;
Quelque eſprit que l'on ait, il faut un peu d'amour,
Cela fait tous les biens du monde.

Voila, Meſdames, les ſentimens paſſionnez que le Mercure Galant *a pour vous. Il vous répond de ſa conſtance, & vous aſſure que ſi chaque Amant en a autant pour chacune de vous, qu'il en aura pour tout le beau Sexe, vous ne vous plaindrez jamais d'aucune infidelité; mais auſſi il veut eſtre*

AUX DAMES.

récompense de l'attachement qu'il a pour vous, & il vous demande à toutes en general, ce que chaque Belle en particulier fait quelquefois acheter si cher à un Amant, je veux dire un peu d'estime pour luy, & s'il se peut, un peu d'empressement de le voir.

SI la France a de tout temps passé de l'aveu mesme des autres Nations, pour le Royaume du monde où les Personnes d'esprit, les Gens galans, & les vrais Braves se trouvent en plus grand nombre, on a toûjours regardé Paris comme la Ville où il s'en rencontre le plus, & dans laquelle tout ce que les Provinces ont de plus illustre vient prendre des Leçons pour se polir. Ainsi il ne faut pas s'étonner si ces Villes sont à l'égard du reste du monde, ce que Paris est à leur égard, c'est à dire les plus polies de toutes celles qui ont quelque Nom. L'Esprit n'y regne pas seulement, mais la modestie, quoy qu'il soit rare de la trouver avec le merite, dont la présomption est presque toûjours inséparable. Il est certain que la plûpart

des Gens de Province ont si peu de cette vanité ordinaire à ceux qui se piquent de bel Esprit, qu'ils sont les premiers à s'abaisser & à se traiter de Provinciaux. Cependant beaucoup de leurs Lettres qui rendent témoignage de cette modestie, le rendent en mesme temps de la délicatesse de leur goust pour les bonnes choses, & il est bien juste de parler à leur avantage lors qu'ils témoignent s'estimer si peu. La pensée qu'ils ont qu'ils ne sçavent rien parce qu'ils ne demeurent pas à Paris, leur fait apprendre avec tant de soin tout ce qui s'y passe, qu'ils en sont beaucoup mieux informez que quantité de Personnes de Paris mesme. Si j'ay mis dans le Mercure ou quelques vieilles Pieces, ou quelque Air qui n'ait pas esté nouveau, ce sont eux qui m'en ont donné le premier Avis. C'est par eux que j'ay commencé à recevoir d'agreables Explications sur les Enigmes; & ceux qui voudront se donner la peine d'examiner tous les

cations doivent recevoir un fort grand plaiſir de celles des autres ; & comme on n'en peut faire ſur les Enigmes en Figures qui ne ſoient remplies de choſes auſſi utiles à ſçavoir que curieuſes, s'il doit eſtre agreable à toute ſorte d'Eſprits de ſe divertir en s'inſtruiſant, il doit l'eſtre beaucoup plus aux Intereſſez qui par amitié ou par alliance prennent quelque part dans la gloire de ceux qui nous en fourniſſent les moyens. Quoy qu'il n'y ait rien de plus difficile qu'une belle Lettre, je ſuis aſſuré qu'on en trouvera quelques-unes de tres-belles dans ce Volume. Il y en a beaucoup du beau Sexe, & on ne doit pas douter qu'elles n'ayent de la délicateſſe & un tour fin, puis que tout ce qui vient de ce coſté-là a toûjours un caractere ſpirituel. Comme toute la France ſe plaiſt à ce qui exerce l'eſprit, l'Extraordinaire en ouvrira une carriere tres-ample. Chacun y pourra trouver de la matiere à ſon gouſt, puis qu'il con-

tiendra trois choſes qui ne ſeront jamais dans le Mercure; une Lettre en Chiffres, dont on laiſſera la Clef à chercher; une Queſtion Galante ſur laquelle on pourra dire ſon ſentiment; une Hiſtoire Enigmatique qui aura ſon ſens envelopé; & une autre Hiſtoire Etrangere. On prie chacun d'eſtre court. On le ſera neceſſairement ſur la Lettre en Chifres, puis que l'Explication n'en peut eſtre que de peu de lignes. La Queſtion propoſée demande quelque étenduë, car il faut établir, raiſonner, prouver, & réſoudre. Pour l'Hiſtoire Enigmatique, quoy qu'elle puſt eſtre expliquée par un ſeul Mot, ſi on avoit l'avantage de le trouver, on pourra faire un petit Diſcours ſur chacune en forme d'Hiſtoire, pour expliquer plus agreablement ſes penſées. Ceux qui expliquent en Proſe les Enigmes que le Mercure propoſe en Vers, ſont priez de n'en mander que le Mot, parce qu'on ne fait imprimer que les Expli-

cations qu'on envoye en Vers, de peur que trop de Prose sur le mesme sujet n'ennuyast. Il n'en est pas de mesme des Enigmes en figures, dont on fera imprimer les Explications en Prose & en Vers, parce qu'elles sont toûjours accompagnées de quelque trait d'érudition ou d'Histoire, & que peu de Personnes leur donnant le mesme sens, la diversité qui s'y rencontre fait trouver de l'agrément dans chacune. Celles qui seront en Vers ne laisseront pas d'estre préferées aux autres. Chacun pourra envoyer des Questions galantes qu'on proposera; & les diférens Ouvrages que tant de choses attireront, produiront à l'avenir un agreable mélange dans l'Extraordinaire, & feront cause qu'on n'y trouvera plus tant d'Explications d'Enigmes de suite. On donnera dans le premier qui paroistra, celles qui auront esté faites sur les Enigmes des Mois de Mars, d'Avril, & de May, & elles seront précedées par des Ler-

trés tres-curieuſes en forme de Diſſer-
tation, ſur la maniere dont les Enig-
mes en figures doivent eſtre faites.
On tâchera de donner ce ſecond Ex-
traordinaire le quinziéme de Juillet,
pour regagner le temps, & remettre
chaque Extraordinaire dans ſon Quar-
tier. Juſqu'icy les ſeules Enigmes ont
fait recevoir cinq à ſix cens Lettres
par mois ; & comme on en recevra
ſur la Queſtion propoſée dans chaque
Extraordinaire, ſur la Lettre en Chi-
fres, & ſur l'Hiſtoire Enigmatique,
cela iroit à un nombre infiny & à des
ſommes tres-conſidérables, s'il falloit
en payer le port. C'eſt pourquoy on
prie ceux qui écriront, d'adreſſer leurs
Lettres à quelque Amy, qui les ren-
dra franches au Sieur Blageart Impri-
meur du Mercure Galant, ou d'en ac-
quiter le port dans les lieux d'où elles
ſeront envoyées. Ce ſera peu de choſe
pour chaque Particulier ; & tous ces
Ports de Lettres payez par un ſeul, font
une ſomme qui diminuë beaucoup le

plaiſir de les recevoir. La priere qu'on fait de n'envoyer à l'avenir aucune Lettre qui ne ſoit franche, eſt d'autant plus juſte, que beaucoup de Gens qui n'ont jamais fait de Vers, envoyent leurs coups d'eſſay, ſans ſonger qu'à moins d'un tres-heureux naturel, il en faut quelquefois faire dix mille, avant que de réüſſir à en faire un bon. On verra par quelques Lettres de ce Volume, qu'on n'a pas eſté moins content des Articles qui inſtruiſent dans le Mercure, que de ceux qui divertiſſent. Ainſi quand on voudra envoyer de petits Traitez d'érudition, on les mettra dans les Extraordinaires, pourveu qu'ils ne ſoient pas trop longs, afin que l'utile y ſoit meſlé avec l'agreable. On a déja commencé à le faire dans celuy-cy, où l'on trouvera d'abord en huit ou dix petites Lettres tout ce qui ſe peut dire de plus curieux ſur les Enigmes & ſur la maniere dont il les faut faire. Beaucoup de Perſonnes ont expliqué

celles qui ont esté proposées dãns le Mercure. Quoy que je me sois contenté de les nommer sans rien dire de chacun d'eux, il ne faut pas croire qu'ils ne sçachent que trouver un Mot d'Enigme. Ce sont Gens d'esprit qui sçavent tous écrire agreablement en Prose & en Vers, & qui n'ont pas seulement envoyé un Mot comme plusieurs ont crû, mais des Explications tres-ingénieuses. Je n'avance rien dont la preuve ne se trouve dans cet Extraordinaire. Il ne faut que lire les Lettres qui le composent pour en demeurer d'accord. A l'égard des Modes, il contient toutes celles de l'Hyver & du Printemps. Si l'on souhaite encor quelque chose de plus particulier pour la connoissance qu'on en donnera à l'avenir, on n'épargnera rien pour satisfaire le Public sur le moindre avis qu'on en recevra, & on ne manquera point à luy rendre compte par ordre dans chaque Extraordinaire de tout ce qui aura paru de

nouveau depuis le commencement d'une Saiſon, juſqu'à ce qu'une autre luy ait ſuccedé.

ON donnera un Volume du Mercure Galant, le premier jour de chaque Mois ſans aucun retardement. Tous les Volumes de l'année 1678. à commencer par celuy de Janvier, ne ſe donneront plus à l'avenir chez le Sieur Blageart, Imprimeur-Libraire, Ruë S. Jacques, à l'entrée de la Ruë du Plaſtre, qu'au prix de Vingt ſols en feuilles, & au Palais à Trente ſols relié en Veau, & à Vingt-cinq ſols en Parchemin. Les dix Volumes de l'Année 1677. ſe donneront toûjours au prix ordinaire, c'eſt à dire vingt ſols en Veau, & quinze en Parchemin au Palais, & dix ſols en feüilles chez ledit Sieur Blageart.

Et pour l'Extraordinaire, il ſe diſtribuëra au meſme lieu au prix de cinquante ſols en feüilles, de cinquante-cinq ſols relié en parchemin, & de ſoixante ſols relié en veau.

Extrait du Privilege du Roy.

PAr Grace & Privilege du Roy, Donné à S. Germain en Laye le 31. Decembre 1677. Signé, Par le Roy en son Conseil, JUNQUIERES. il est permis à J. D. Ecuyer, Sieur de Vizé, le faire imprimer par Mois un Livre intitulé MERCURE GALANT, presenté à Monseigneur LE DAUPHIN, & tout ce qui concerne edit Mercure, pendant le temps & espace de ix années, à compter du jour que chacun desd. Volumes sera achevé d'imprimer pour la premiere fois : Comme aussi defenses sont faites tous Libraires, Imprimeurs, Graveurs & autres, d'imprimer, graver & debiter ledit Livre ans le consentement de l'Exposant, ny d'en xtraire aucune Piece, ny Planches servant à ornement dudit Livre, mesme d'en vendre searément, & de donner à lire ledit Livre, le out à peine de six mille livres d'amende, & onfiscation des Exemplaires contrefaits, ainsi ue plus au long il est porté audit Privilege

Registré sur le Livre de la Communauté le 5. anvier 1678. Signé, E. COUTEROT, Syndic.

Et ledit Sieur D. Ecuyer, Sieur de Vizé, ceedé & transporté son droit de Privilege à C. Blageart, Imprimeur-Libraire, pour en oüir suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 15. May 1678.

PRIVILEGE

DE MONSEIGNEUR LE VICE-LEGAT D'AVIGNON.

FRANCOIS NICCOLINI, Referendaire de l'une & l'autre Signature de Noſtre Saint Pere, Secretaire Apoſtolique du nombre des Participans, Vice-Legat & Gouverneur General en la Cité & Legation d'Avignon, & Sur-Intendant des Armes de Sa Sainteté en cet Eſtat. Sur les Remontrances qui nous ont eſté tres-humblement faites de la part du Sieur Thomas Amaulry, Marchand Libraire de la Ville de Lyon, que ayant plû à Sa Majeſté Tres-Chreſtienne d'accorder & permettre au Sieur DE VIZE', Ecuyer, de faire imprimer par Mois un Livre intitulé MERCURE GALANT, preſenté à Monſeigneur LE DAUPHIN, & tout ce qui concerne le Mercure, pendant le temps & eſpace de ſix années, à compter du jour que chacun deſdits Volumes ſera achevé d'imprimer pour la premiere fois, avec defences à tous Libraires, Imprimeurs, Graveurs & autres, d'imprimer, graver & debiter ledit Livre ſans ſon conſentement, n'y d'en extraire aucune Piece ny Planche

ſervant

ſervant à l'ornement d'iceluy, meſmes d'en vendre ſeparément, & de les donner à lire, ſur groſſe peine pecuniaire, outre la confiſcation. Iceluy Sieur Amaulry qui ſe trouve avoir acquis dudit Sieur de Vizé tout le droit que luy competoit en vertu dudit Privilege du mois de Janvier preſente année ſous les Paches entr'eux accordez ; il a eſté obligé pour cela, & pour ſe mettre en eſtat de faire ladite Impreſſion, de faire de grands frais & deſpences, leſquelles il faut qu'il continuë, & meſmes qu'il les faſſe plus grandes, attendu que ladite Impreſſion doit eſtre faite à chacun Mois, & outre ce l'Extraordinaire dudit Mercure de trois en trois Mois ; Et craignant que quelque Perſonne ne vienne à ſe ſervir de ſon Nom pour faire imprimer ledit Livre en cette Ville & Eſtat, ce qui luy ſeroit d'un grand préjudice, Nous a tres-humblement ſur ce ſupplié & requis de luy vouloir accorder nos Lettres de Grace & Privilege particulier & privatif. A laquelle Supplication & priere, inclinant & agréant, ainſin que nous avons agreé & agréons, approuvé & approuvons l'Impreſſion dudit Livre, ſous l'intitulation du Mercure Galant. Voulans gratifier iceluy Amaulry, & luy donner moyen de rembourſement de ladite deſpenſe, Par ces Preſentes luy avons permis & permettons de faire imprimer, & privativement vendre &

distribuer par toutes les Villes & Lieux de cet Estat, par tel Libraire qu'il voudra choisir, les Exemplaires du susdit Livre du Mercure Galant, avec des Figures, & l'Extraordinaire dudit Mercure, en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon luy semblera, durant le temps & espace de six années, à compter du jour que chacun Volume sera achevé d'imprimer pour la premiere fois : Faisans, comme nous avons fait & faisons, & mandons estre faites, tres-expresses inhibitions & defences à tous Imprimeurs, Libraires & Graveurs de cette Ville & Estat, & à tous autres de quelque qualité & condition qu'ils soient, d'imprimer, extraire, ou contrefaire en aucune façon & maniere, & sous quel pretexte que ce soit, mesmes d'augmentation, correction, changement de Titre, fausses marques ou autrement, ledit Livre ou Livres, ny aucune Planche, ny Piece servant à l'ornement d'iceux, tant du Mercure Galant que de l'Extraordinaire, en tout ny en partie, moins en vendre & distribuer autres que ceux de l'Impression dudit Sieur Amaulry, tant de ceux qui sont passez que de ceux à l'avenir, sans l'expres consentement dudit Sieur Amaulry, à peine de six mille livres d'amende, & de confiscation des Exemplaires contrefaits, Caracteres, Presses & Instrumens qui auront servy ausdites Impressions, & de

tous deſpens, dommages & interefts, ſans autre declaration, encourables les peines par chacun contrevenant pour chacune fois qu'ils contreviendront, applicables un tiers à la Reverende Chambre, un tiers au grand Hoſpital, & l'autre tiers audit Amaulry, à condition toutefois, & non autrement, qu'il ſera mis quatre Exemplaires dudit Livre & de chacun des Volumes d'iceluy, qui ſera imprimé, vendu & debité en vertu des Preſentes en cettedite Ville & Eſtat chacun mois quant au Livre du Mercure Galant, & de trois en trois mois quant à l'Extraordinaire, dont l'un ſera remis dans noſtre Bibliotheque & de nos Succeſſeurs, & l'autre rieres Monſieur l'Archiviſte & Secretaire d'Eſtat en cette Legation & de ſes Succeſſeurs audit Office, & les deux autres avec l'expres conſentement dud. Sieur Amaulry un à chacun des Impétrans du preſent Privilege, le tout rendu & porté à ſes deſpens dans la preſente Ville, & avant que pouvoir les expoſer en vente, à peine de nullité des Preſentes. Du contenu auſquelles mandons & ordonnons à tous Juges, Magiſtrats & autres Juſticiers & Officiers de Sa Sainteté en cette Ville & Eſtat, qu'ils faſſent joüir pleinement & paiſiblement iceluy Amaulry, & celuy ou ceux qui auront droit & cauſe de luy, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit donné aucun trouble ny empeſchement, ſur

peine de desobeïssance. Voulons aussi qu'à l'Extrait des Presentes, collationné & signé par ledit Sieur Archiviste & Secretaire d'Estat, foy y soit adjoûtée comme à son Original, & qu'estant mis au commencement, ou à la fin de chaque Exemplaire, oste tout pretexte & cause d'ignorance, & soient tenuës pour bien & deuëment signifiées. Mandons en outre au premier Courrier de Nostre Saint Pere, ou Sergent, ou Sergens sur ce requis, faire tous Exploits necessaires pour leur execution, lesquelles avons voulu & ordonné, voulons & ordonnons sortir leur plein & entier effet, toutes choses au contraire, nonobstant ausquelles avons dérogé & dérogeons par ces mesmes Presentes. Donné en Avignon au Palais Apostolique, ce seiziéme jour du mois d'Avril mil six cens septante huit. F. NICCOLINI, Vice-Legat. Ainsin signé à l'Original. Et plus bas, Par Mandement de Monseigneur Illustrissime. FLOREN, Archiviste & Secretaire, ainsin signé audit Original.

ERTRAO.

EXTRAORDINAIRE
DU
GALANT.
QUARTIER DE JANVIER.

VOUS le voulez, Madame, & il n'y a pas moyen de m'en dispenser. Le commerce que les Lettres que je vous écris me donnent avec le Public, attire vostre curiosité. Il est juste de vous

en rendre compte, & de vous faire voir une partie de ce qu'on m'écrit sur les Ouvrages des Particuliers que je prens soin de recüeillir pour vous tous les Mois. Les Enigmes ont esté la matiere sur laquelle on s'est le plus generalement expliqué. On ne s'est pas contenté d'en chercher le sens. La plûpart de ceux qui l'ont trouvé me l'ont envoyé en Vers, & je puis dire que de longtemps rien n'a esté si fort à la mode. Ce que je vous ay dit des Devises dans ma Lettre de Fevrier, a esté cause qu'on m'a demandé quelques Remarques sur les Enigmes; & pour satisfaire ceux qui s'en sont faits une occupation d'eux-mesmes, & leur faire connoistre que bien loin d'estre une bagatelle, elle a fait autrefois le plaisir des plus

grands Hommes de l'Antiquité, j'avois commencé des Recherches sur ce sujet, lors qu'il m'est tombé entre les mains plusieurs Lettres qui m'ont épargné une plus grande suite de soins. Elles sont si belles & si pleines d'érudition, que je suis obligé de vous avoüer qu'il me seroit impossible de rien trouver qui les égalât. Lisez-les, je vous prie. Elles viennent d'Aix en Provence. L'Autheur ne m'en est pas connu, mais elles sont si finement & si sçavamment écrites, que vous partagerez sans doute avec moy l'estime particuliere qu'elles me donnent pour luy. Ie n'ay pû sçavoir à qui elles sont adressées. Il y a lieu de croire que c'est à l'Illustre Duc dont je vous ay entretenuë si souvent.

LETTRES SUR DE CE TEMPS,

A Monsieur le D. D. S. A.

LETTRE I.

AUjourd'huy que les Enigmes sont à la mode, par le rang considerable que le Mercure Galant leur donne régulierement dans ses Nouvelles de chaque Mois, vostre curiosité, Monsieur, est de saison, de vouloir apprendre l'art d'en faire un juste discernement, & toutes les

autres choſes qui en peuvent donner une connoiſſance plus particuliere que celle que l'on a communément ; mais malgré tout le panchant que j'ay de vous écrire au plutoſt ce que mes Livres m'en ont appris, je ne trouve pas qu'il ſoit poſſible de renfermer dans une ſeule Lettre ce qui ſe preſente déja à mon eſprit, ſans conter ſur les nouvelles découvertes que l'on a couſtume de faire en écrivant. Il faut meſme un temps raiſonnable pour vous dire que l'on ne doit pas faire entrer au rang des Enigmes tout ce qui a quelque apparence d'eſtre Enigme, L'Apologue ne l'eſt point ; l'Apologue, ce voile ingénieux dont le Sage Eſope, dont le Di-

vin Socrate, pour ne nommer pas tous les autres Anciens, couvroient la verité, toutesfois il en a quelque air. Il ne presente d'abord que des Figures éloignées du sens que l'on represente, mais ces Figures se démeslent plus facilement que celles de l'Énigme ; on ne s'en approche point sans y découvrir quelques-uns de leurs secrets, car ils en ont souvent pour toute sorte de Personnes. Ce sont des Miroirs, on ne les regarde point sans y voir quelque chose de soy-mesme. L'Enigme est beaucoup plus mysterieuse. Elle est neantmoins semblable à ces traits incomparables d'Eloquence, en ce que tout le monde les trouve d'une facilité si naturelle, qu'il

n'y a perſonne qui ne préſume qu'ils ſe ſeroient preſentez à luy s'il avoit eu la meſme choſe à exprimer, quoy qu'ils ſoient en effet le deſeſpoir de tous ceux qui s'efforcent le plus à les imiter. C'eſt ce qui rend une belle Enigme une choſe fort rare. Elle doit avoir tout l'art du fameux Gygés. Il ſe trouvoit expoſé au milieu du monde avec des traits fort viſibles, cependant on ne le voyoit point. Vous jugez bien déja, Monſieur, qu'il faut plus d'une Lettre, je ne dis plus pour finir, mais pour commencer meſme cette matiere; & à vous dire vray, quand on eſt éloigné de vous, il y a du plaiſir à trouver des pretextes de vous écrire ſouvent. Cette Lettre

n'eſt donc que la premiere de quelques autres que j'auray à vous envoyer, & voſtre curioſité ſur les Enigmes vous couſtera au moins le temps de les lire.

LETTRE II.

JE trouve, Monſieur, que ne voulant vous faire connoiſtre que les Reflexions de nos Sçavans ſur les Enigmes, il arrivera que je vous parleray encor aujourd'huy de toute autre choſe. Il ne faut pas vous en étonner. C'eſt la méthode des habiles Gens. Ils n'avancent jamais une Définition ſans l'avoir preparée, & cette préparation eſt de bien démeſler ce qu'une choſe n'eſt pas, avant que de prononcer

préciſement ſur ce qu'elle eſt. On ne doit pas s'en plaindre. Ils payent avec intereſt l'attention qu'on ſe plaiſt à leur donner. Je ne vous promets pas de vous ſatisfaire avec la meſme abondance, mais vous ne demandiez des nouvelles que ſur les Enigmes, & vous en aurez ſur les Emblêmes auſſi-bien que ſur l'Apologue. Ces Emblêmes ſont encor des voiles ingénieux de nos penſées, mais ces voiles ne ſont jamais plus propres à l'Emblême que lors qu'ils ſont ſi fins qu'ils ſervent ſeulement à faire mieux paroiſtre toutes les beautez d'une choſe. Ce ſont de ces toiles déliées, de ces creſpes, de ces gazes qui donnent un nouvel éclat aux couleurs, & de

l'embelliſſement à la lumiere meſme. La Peinture nous parle par leur moyen de la Morale & de la Nature, en donnant de la couleur & du corps à nos penſées. C'eſtoit là premiere Ecriture des Hommes qui ne s'exprimoient que par des Images naturelles qui pouvoient eſtre de l'intelligence de tout l'Univers & de tous les Siecles. Il ſeroit à deſirer, pour la gloire des Egyptiens, ces premiers Peuples du monde, ces Fondateurs des Sciences, que leur poſterité euſt mieux compris leur Ecriture. On n'auroit pas crû qu'ils adoroient des Animaux, puis que les Images qu'ils en conſacroient dans leurs Temples, n'eſtoient que de miſté-

rieuſes manieres de repreſenter la Divinité. C'eſt de cette premiere ſource que nous avons encor des Emblêmes, dont Alciat a fait un Recüeil fort curieux. Les Grecs, qui plus que toutes les autres Nations du Monde ont aimé les fictions, tournerent en Contes toute la profonde ſageſſe de ces premiers Hommes. Il n'y eut plus rien de régulier dans les Emblémes. Ils firent un mélange incroyable de toutes choſes. L'ingénieux Ovide en a recüeilly ſes Livres des Métamorphoſes. On réüſſiroit plutoſt à déchiffrer quelque Grimoire, qu'á comprendre les Myſteres qui y ſont peut-eſtre, ou qui peut-eſtre n'y ſont pas. Je ne ſçay ſi ce Poëte

tout ſpirituel qu'il eſtoit y avoit entendu quelque choſe. Les Enigmes ne ſont pas du genre de ces fictions, ny de celuy des Emblêmes. Ce ne ſont pas des fictions vagues, incertaines, imaginaires, comme les Fables des Grecs que le ſage Plutarque comparoit aux Toiles des Araignées, qui les forment d'elles-meſmes, qui les étendent en l'air, & qui n'ont rien de ſolide. Mais à propos de cette Comparaiſon, en voicy une autre du meſme Autheur (il y eſtoit admirable) qui eſt fort propre pour les belles Emblêmes. Il veut qu'elles reſſemblent à l'Arc-en-Ciel. Ce n'eſt qu'une apparence charmante des plus belles couleurs; mais c'eſt le Soleil

mesme qui fait cette apparence. C'est sa lumiere qui forme toutes ces couleurs, comme c'est la verité qui se peint elle-mesme dans l'Emblême & qui en fait toute la beauté. Il faut une troisiéme Comparaison pour l'Enigme. Elle enferme tout l'éclat de la Verité dans un nüage. Il ne m'ennuye pas, Monsieur, de vous écrire, mais je dois craindre qu'il ne vous ennuye de lire une Lettre trop longue ; c'est ce qui m'oblige de n'entrer pas aujourd'huy dans un autre sujet.

LETTRE III.

JE vous deviendrois insuportable, Monsieur, si pour traiter exactement des Enigmes,

je m'arreſtois encor ſur le ſeul Article des Préliminaires. Je vois bien qu'il faut eſtre plus expéditif. Je crains neantmoins de ne l'eſtre pas encor aujourd'huy. Car enfin, admirez un peu la bizarrerie de noſtre imagination. Nous maſquons preſque dans nos Diſcours toutes choſes. Nous parlons des Eſprits, comme s'ils eſtoient des Corps; & nous parlons auſſi des Corps, comme s'ils eſtoient des Eſprits. Sans mentir, nous ſommes de merveilleuſes Gens. Nous allons chercher la verité dans tous les Siecles, & dans tous les Climats du monde; à peine l'a-t-on trouvée, qu'on ſe fait un plaiſir, & meſme une neceſſité de la voiler. Nous par-

lions de l'Apologue, de l'Embléme. Mais qui eſt-ce qui pourroit conter toutes les manieres ou ſçavantes, ou ſpirituelles, ou galantes, dont on ſe ſert pour n'expoſer pas communément la beauté de ſes penſées aux Profanes ? Voit-on dans les Poëtes, ou la Mer, ou les Fontaines, ou la Guerre, ou la Paix? C'eſt Neptune en colere, ce ſont des Naïades, c'eſt Bellone au front d'airain, c'eſt une Fille du Ciel couronnée d'Oliviers & de Myrthes. Ce n'eſt pas un grand effort d'Eſprit, de ne nommer plus les beautez d'un Diſcours, qu'un amas de fleurs dont il eſt parfumé, qu'un coloris merveilleux qui en fait un admirable Tableau. On n'aime

pas plutoſt une belle Perſonne, qu'on ne l'embelliſſe encor de Lys & de Roſes. On ne bannira jamais l'Allégorie, ny la Méraphore de la Poëſie, ou du Diſcours des Hommes. Elles animent trop agreablement les expreſſions. Au reſte ce ſeroit un ſcrupule fort extraordinaire de les prendre pour des menſonges. Quoy, ces agreables Portraits de la Verité, ou plutoſt cette Verité elle-meſme, mais cette Verité qui paroiſt avec toute ſa force & avec tous ſes charmes, peut-elle ne ſe faire pas ſentir à tout ce qui eſt un peu raiſonnable? Cependant je ne ſonge pas que ma Lettre eſt déja longue, & que je n'ay point encor parlé de la Deviſe,

cette galante invention née pour la Cour & pour les Tournois. On y voit briller la Verité, qui ſurprend & qui frape agreablement l'Eſprit, dont ſans cela j'aurois comparé la lumiere à celle de l'Eclair. Elle n'a pas toute l'étenduë de la Comparaiſon, mais elle en a toute la beauté. Il n'y a rien de plus achevé que les traits de cette Comparaiſon qu'on n'acheve pas. Ce ſont comme ces goutes d'Eſſence, qui contiennent toute la force d'un long Diſcours. Ce ne ſont que des ſemences de pur Eſprit, qui produiſent leur fruit auſſitoſt qu'elles y ſont reçeuës. Mais je voulois d'abord entrer en matiere. Voila pourtant la meſure

d'une Lettre déja remplie. Si vous ne m'entendiez bien, Monsieur, il faudroit adjoûter que l'Enigme eſt un voile plus épais que l'Allégorie, & plus étendu que la Deviſe. Mais il n'importe pas d'oublier ce détail. Il faut icy pratiquer l'Art de la Deviſe, & laiſſer à l'Eſprit quelque choſe à faire. Cet Eſprit ſe plaiſt à ſe conduire par ſa lumiere. C'eſt aſſez qu'on luy ait découvert le terme où l'on vouloit le mener.

LETTRE IV.

ENfin, Monſieur, toutes mes digreſſions ſont finies, & apres avoir erré tantoſt ſur l'Apologue, ou ſur l'Embléme,

tantoſt ſur l'Allégorie, ou ſur les Deviſes, me voila arrivé à définir l'Enigme. Aujourd'huy que l'on n'aime que ce qui eſt commode, & que l'on eſt accoûtumé à des études ſi délicates, que l'on ſe trouve tout dégoûté de ce qui paroiſt un peu fort, ce ne ſera pas apparemment faire bien valoir mon ſujet, que d'avoüer que l'eſſence, que la nature de l'Enigme eſt d'eſtre une queſtion obſcure, difficile, & dont le nœud eſt ſi caché, qu'on ne peut le délier ſans peine. On a eu ſans doute plus d'égard que moy à cette humeur pareſſeuſe de noſtre Siecle, dans preſque toutes les Enigmes qui y ont paru. On les a faites ſi aiſées,

ſi libres, que leur ſecret ne couſ-
toit rien à trouver. Mais peut-
eſtre ſeroit-il aſſez important
de faire changer par cette eſ-
pece de Jeu, l'extréme paſſion
que l'on a pour la commodité,
juſqu'à vouloir monter ſans
peine ſur le Parnaſſe, comme ſi
cette fameuſe Montagne n'eſ-
toit plus en nos jours qu'une
Plaine & une Campagne raſe.
On ne peut dire combien les
Lettres ont eſté deſolées par
cette molle & délicate maniere
de traiter toutes choſes. Je ne
prétens pas continuer long-
temps ſur ce ton. Il eſt plus á
l'uſage des Satyres, qu'au mien.
Et d'ailleurs je ne ſuis pas aſſez
Miſantrope, Monſieur, pour
ne pas faire de grandes excep-

ptions à ce que je dis. Je ne suis pas aussi tellement enteſté des Enigmes, que la lumiere me soit une choſe odieuſe. Mais l'Eſprit n'en joüit jamais avec plus de plaiſir, que quand elle luy a couſté quelque peine. Un peu d'application, de travail, le fortifie. Ces ſages Grecs ſe ſervoient des Enigmes, comme d'un exercice tres-propre à donner à l'Eſprit cette impreſſion de force, de liberté, de vigueur, que la Promenade, ou la Danſe, ou la Paume, donnent au Corps. Apres le Repas, ils ſe propoſoient de ces Queſtions embaraſſantes, & ils accoûtumoient leur Eſprit à ne conſiderer point l'application comme une geſne, ou une tor-

ture, mais comme un jeu, un divertiſſement. Sçavez-vous que ce jeu couſta pourtant la vie au grand Homere? L'avanture en eſt bizarre. De miſérables Peſcheurs qu'il rencontra par hazard, & auſquels il demanda ce qu'ils avoient pris, luy répondirent, *Qu'ils avoient laiſſé ce qu'ils avoient pris, & qu'ils apportoient avec eux ce qu'ils n'avoient pû prendre.* Il ne pût démeſſer cette Enigme. Le ſens qu'on luy donna, luy parut ſi peu digne de luy, qu'il mourut de confuſion d'avoir eſté contraint de l'apprendre de ces chétives Gens. J'en aurois trop moy-meſme de vous dire ce que c'eſtoit. Quand vous ſeriez en defaut ſur cela,

comme Homere, je ſuis ſeûr que vous n'en mourriez pas de déplaiſir. Nous ne prenons plus un ſi grand intereſt à la gloire, que l'explication des Enigmes peut faire acquerir. Vous aurez demain une Lettre ſur la maniere de faire de belles Enigmes.

LETTRE V.

SI l'on veut avoir une intelligence un peu exacte de quelque Ouvrage d'Eſprit, on ne peut guéres y réüſſir, que l'on ne conſulte Ariſtote. C'eſt une choſe fort malhonneſte, de ne rien faire de beau, que les Autheurs ne l'empruntent de ce Philoſophe, & de ſe déclarer neantmoins contre la gloire

qu'il s'eſt conſervée juſqu'à nos jours. Il parle de l'Enigme dans ſa Poëtique. Elle y eſt avec tous les plus illuſtres Ouvrages de l'Eſprit, la Tragédie, & le Poëme héroïque. C'eſt luy-meſme, Monſieur, qui commande, car c'eſt un des Legiſlateurs du Parnaſſe, que l'Enigme ſoit une Queſtion obſcure, que ſon ſecret ſoit preſque impénetrable. Je vous l'ay déja dit. Mais il adjoûte un moyen de former cette obſcurité. Car enfin c'eſt une obſcurité d'art & de méthode, comme celle des ombres d'un Tableau, qui ſervent à faire ſortir les Figures, à donner un plus grand éclat au coloris. Il prétend donc qu'il n'y a rien qui cache

mieux

mieux le ſens de l'Enigme, que de l'exprimer par des Images oppoſées, par un mélange de raports diferents, & par ces Antitheſes, qui ſont une des plus éclatantes Figures de la Rhétorique. La fameuſe Enigme de Thébes, Monſieur, ſervira de Commentaire à ſon Texte.

Quel eſt cet Animal, dont voicy
le deſtin?
Rampant à quatre pieds, on me
voit le matin;
A midy j'en ay deux, ſur le ſoir
un troiſiéme;
La nuit m'enleve tout, & n'ay rien
de moy-meſme.

Oedipe devina que c'eſtoit

l'Homme. Car il rampe dans ſon Enfance, qui eſt le matin de ſa vie. Il s'éleve ſur ſes deux pieds dans ſon midy, dans un temps plus avancé. Au déclin de ſa vie, qui eſt pour luy bien pres de cette longue nuit de la mort, qui luy enleve tout, il a beſoin de ſoûtenir d'un bâton les démarches de ſon Corps tout chancelant. Mais Oedipe euſt eſté plus heureux, s'il euſt deviné que la récompenſe de ſon Explication luy ſeroit funeſte. Il y a longtemps que les Oedipes, ces habiles Connoiſſeurs des fortunes d'autruy, ſont en poſſeſſion d'ignorer leur propre deſtinée. Je ne ſçay pas celle de cette Lettre. Elle eſt fort ſuccincte. Je crains pour-

tant qu'avec toute sa bréveté, elle ne vous paroisse encor trop longue.

LETTRE VI.

VIrgile merite bien, Monsieur, qu'on le consulte aussi sur la maniere de faire une belle Enigme. Il en propose dans ses Eclogues. Tout l'artifice de la plus remarquable consiste dans une Equivoque. Quelle croix ç'a esté pour ses Interpretes que cette Equivoque! Je ne sçay, Monsieur, si c'est que la Doctrine des Equivoques n'a esté familiere que depuis peu, qu'ils n'ont pas crû que ce Poëte, dont la Morale est fort réguliere, s'en fust per-

mis l'uſage ; mais quand nous applaudirions à la plus grande ſeverité du monde, il faudroit pourtant avoüer que dans l'Enigme, dont la fin eſt d'éluder la penetration de l'Eſprit, l'Equivoque non ſeulement eſt permiſe, mais qu'elle y eſt de precepte ; car enfin on ne propoſe pas des Enigmes pour dire clairement la verité, pour découvrir d'abord ſa penſée. On veut qu'elle couſte quelque choſe à celuy qui écoute. Il ſe fait meſme un plaiſir de la chercher, & c'eſt un plaiſir auſſi pour l'Autheur de l'Enigme de voir qu'il l'a cherchée par une méthode fort éloignée, & qu'il a donné des Explications contraires, au lieu de celles qu'il

eſtoit aiſe de rencontrer dans l'expreſſion meſme. Il eſt vray qu'il n'y a point de commerce entre les Langues ſur la beauté de cette Figure. Chaque Langue a ſes Equivoques qu'elle ne communique guere à une autre; car le moyen, par exemple, de traduire celle dont il s'agit? *Cœli* du Vers de Virgile eſtoit le Genitif du nom de Cœlius. Il l'eſt auſſi de celuy qui ſignifie le Ciel. Voila le jeu du Poëte le plus ſérieux & le plus ſage qui ait jamais eſté; mais un jeu que l'on ne ſçauroit joüer également en noſtre Langue; car il n'eſt pas ordinaire qu'un Homme s'y appelle *du Ciel*, comme on en nomme tous les jours *de la Riviere*, *du Pré*, *de la Haye*.

Cependant vous entendez bien, Monſieur, que c'eſtoit un Divertiſſement pour Virgile, comme il l'avoüa luy-meſme à un de ſes Amis, de voir que cette eſpace du Ciel, qu'il diſoit n'eſtre que de trois aunes, eſtoit pris par les uns pour le fond d'un Puits, par les autres pour le deſſous d'une Cheminée, d'où l'on n'en découvre pas davantage; au lieu de le prendre pour l'eſpace où Cœlius, ce Prodigue qui avoit mangé tout ſon bien, eſtoit réduit dans le Tombeau. Voila l'eſpace du Ciel dont Virgile parloit; mais ſi cette Equivoque ne convient pas à noſtre Langue, nous en avons un aſſez grand nombre d'autres dont on peut ſe ſervir pour for-

mer des Enigmes de ce genre. Car enfin, Monſieur, il n'eſt pas une ſeule Nation ſur la Terre où la fécondité des penſées ne ſoit plus grande que celle des expreſſions. Ainſi le meſme terme y eſt tantoſt pour une idée, & tantoſt pour une autre. La place meſme & la ſituation qu'il a dans le Diſcours luy fait acquerir ſouvent une nouvelle force, ou luy fait perdre la force qui luy eſt naturelle. Il n'eſt pas neceſſaire de vous avertir icy, Monſieur, qu'il n'y a pas dans toute la Rhétorique une figure dont l'intempérance ſoit ſujete à de plus fâcheux inconveniens. Je ne dis pas ſeulement qu'on doit la bannir de la ſocieté civile, avec autant de

ſoin que le Menſonge. Je dis meſme qu'elle n'entre pas aujourd'huy dans la plaiſanterie, qu'elle ne la deſ-honore beaucoup. Elle eſt abominable en galanterie, & il y a longtemps qu'on ne l'y ſouffre pas; mais elle a ſes momens heureux où elle a de la beauté, & on la trouvera toûjours avec plaiſir dans un Enigme ſemblable à celle dont je vous ay entretenu.

LETTRE VII.

JE ſors preſentement, Monſieur, du ſçavant Feſtin des ſept Sages, c'eſt à dire de lire un Traité de Plutarque, qui nous a donné un de ſes Ouvrages ſous ce titre. J'y ay appris

une nouvelle maxime de faire des Enigmes ſans antitheſes & ſans équivoques. Tout le ſecret eſt de propoſer habilement une Queſtion ; mais cette habileté-là eſt fort diférente de celle que Socrate faiſoit paroiſtre dans ſes Interrogations. Ce Philoſophe prétendoit que toute la ſcience d'un habile Maiſtre conſiſtoit, non à donner une lumiere, car il croyoit impoſſible cette tranſmigration de lumiere, mais à la découvrir dans celuy qui écoute ; de ſe ſervir de celle qu'on y trouve, pour éclairer ce qu'il y a de nuit & de tenebres dans l'Ame. Ce qu'il nommoit quelquefois ſervir de Sage-Femme aux Eſprits, qui ne peuvent produire au dehors

leurs propres conceptions, ſans quelque ſecours étranger. Il conduiſit de cette ſorte l'Eſprit meſme de quelqu'un du vulgaire, de lumiere en lumiere, par ſes Interrogations qu'il faiſoit avec tant de juſteſſe, qu'il n'eſtoit pas poſſible de ne pas voir l'objet qu'elles préſentoient à l'Eſprit, au point de veuë, que perſonne n'a jamais mieux entendu que luy. Il faut ſuivre une méthode contraire pour l'Enigme. Il eſt vray en cette rencontre, comme en beaucoup d'autres, que par différentes voyes on arrive à la meſme fin. Socrate alloit à la Sageſſe par la facilité de la lumiere. Il eſt bon quelquefois pour montrer le prix de la Sa-

geſſe, que la lumiere qui y conduit, couſte quelque choſe. Il faut donc propoſer la Queſtion par l'endroit où l'Ame a coûtume d'eſtre plus tenébreuſe. Or on a communément un grand fond d'obſcurité ſur le prix & l'excellence des choſes, quand l'Eſprit en fait la comparaiſon. Ce diſcernement ſe fait ſi mal, que l'on peut luy attribuer cette bizarre varieté des Hommes dans le choix qu'ils font de toutes choſes. Il eſt donc aſſez rare de ſçavoir reſoudre préciſement une Queſtion où il s'agit de comparer enſemble pluſieurs choſes, & de ſatisfaire par la juſteſſe & l'exactitude de la Réponſe tous les gouſts diférens du monde.

Mais je philoſophe peut-eſtre trop. Au moins quelques exemples des Enigmes qui furent propoſées à ce Feſtin de Plutarque, donneront de l'éclairciſſement à mes Remarques. Qu'y a-t-il de plus fort, demandoit le ſage Thalés ? Chacun répondoit ſelon quelque veuë particuliere qui ſe preſentoit à ſon Eſprit, ſur la Force. Mais ce Philoſophe s'élevant juſques à une idée univerſelle, qui fuſt celle de tous les Hommes, répondit que c'eſtoit le Deſtin, puis qu'enfin il ſurmonte toutes choſes, & qu'il eſt impoſſible de le ſurmonter. C'eſt encor luy-meſme qui demanda ce qui eſtoit le plus commun. Au lieu d'une Reponſe, on en trouvoit mille.

On ne fut latisfait que de celuy qui répondit que c'estoit l'Espérance, qui est un bien que la Fortune n'enleve pas aux plus malheureux. Mais à propos de tous ces Sages, il me souvient de cette Question, qui a le plus de sagesse au monde? Elle fut répondue, sans desobliger tous ces Sages qui estoient de ce Repas, & qui faisoient grosse chere de ces subtilitez. On donna la préference de la Sagesse au Temps, qui est le Pere de tous les Arts, & l'Inventeur de toutes les Sciences. Il y a dans ce Traité de Plutarque un tres-grand nombre de ce genre d'Enigmes, qui a esté longtemps l'entretien de ces anciens Grecs, & de ces sages

Egyptiens plus anciens de beaucoup que les Grecs. Apparemment ils s'accoûtumoient par cette méthode à se former des idées universelles, dont la verité ne dépendist ny du gouſt de leur Siecle, ny de celuy de leur Païs. On ſçait aujourd'huy plus que jamais, combien il eſt important à la Sageſſe de délivrer ſon Eſprit des phantômes des opinions ſingulieres. Vous ſçavez l'avanture heureuſe de celuy qui adoroit avec tant de devotion une Idole. Elle eſt dans un Apologue d'Eſope. Voyant que tous les honneurs qu'il luy rendoit eſtoient perdus, de dépit il la jetta de grande force contre terre, & auſſitoſt qu'il l'eut ainſi briſée, il

s'enrichit de l'or dont le dedans de l'Idole estoit plein. Il faut renoncer à l'Idole de l'Opinion, la mettre en pieces, la briser, & on trouvera le tresor de la verité, de la Sagesse.

LETTRE VIII.

QUelles Lettres, Monsieur, pouroient expliquer toutes les diférentes manieres dont on peut faire les Enigmes ? Je ne prétens pas les dire toutes dans celles que j'ay l'honneur de vous écrire, je prétens mesme vous en avoir assez dit; mais quoy que l'on donne un rang fort honneste aux Enigmes, & qu'on les voye aujourd'huy dans les Nouvelles d'un Siecle Aoris-

sant, je puis neantmoins vous assurer qu'elles estoient dans une estime bien plus haute aux premiers Siecles de l'Univers. Elles entroient au nombre des Affaires où l'Etat estoit interessé. Jocaste la Princesse de Thebes, fut la récompense de celle d'Oedipe. Esope estoit recherche par tous les Princes de son temps, à cause de l'intelligence particuliere qu'il avoit du sens de toutes les Enigmes. Sans mentir c'estoit un Siecle qui nous paroist presque fabuleux, que celuy de ces anciens Roys de Babylone & d'Egypte. Le croirez-vous, Monsieur, sur la bonne-foy de Planude qui en a écrit fort serieusement l'Histoire? Ces Princes s'envoyoient

alors les uns aux autres des Enigmes à répondre, à condition de se payer un tribut selon ce qu'ils répondroient bien ou mal aux Questions proposées. Voila toute leur guerre, en laquelle Lycerus Roy de Babylone remportoit toûjours de grands avantages sur Nectanabo Roy d'Egypte ; car apres qu'Esope eut quitté la Cour du Roy de Lydie, par la passion de voyager, qui estoit celle de tous les grands Hommes de ce temps-là, il se fit bien-tost distinguer dans celle de Babylone par la merveilleuse subtilité de son Esprit. Ce fut luy qui démesla dans un Repas avec une heureuse présence d'esprit une Enigme, par laquelle Nectanabo s'estoit

Haté de remporter enfin la victoire sur Lycerus. Il y a, disoit-il, un grand Temple qui est appuyé sur une Colomne, & cette Colomne est entourée de douze Villes, chacune de ces Villes a trente arcs-boutans, & il y a deux Femmes, l'une blanche, l'autre noire, qui en mesurent le tour. C'estoit là sans doute une fort mysterieuse peinture & assez peu réguliere. Il y avoit assez de confusion pour embarrasser les yeux & fatiguer l'esprit. Le Temple, dit d'abord le Phrigien, est le Monde; la Colomne, l'Année; les Villes en sont les Mois, & les Arcs-boutans les Jours, autour desquels la Lumiere & la Nuit se promenent alternativement.

Ce qui irritoit le plus les Egyptiens, est que cet Ingénieur des Chaldéens estoit un personnage d'une étrange figure. C'estoit l'Enigme d'un Homme. Oserois je hazarder cette expression pour vous dire qu'il en avoit si peu l'apparence, qu'on ne l'auroit pas pris pour un Homme sans estre un peu Devin comme luy? Ils aimerent pourtant en braves Gens la Sagesse jusques dans un tel ennemy. Nectanabo le combla de Presens. Il n'y eut pas jusques à Rhodopé, celle qui des liberalitez de ses Amans fit élever une des trois Pyramides qui subsistent encor, qui ne témoignât de l'estime pour les subtilitez d'Esope, le traitant tel qu'il estoit d'une ma-

niere fort diferente de celledont l'éloquent Demosthene fut depuis reçeu à Corynthe; lors que voyant que dans cette rencontre il ne pouvoit pas persuader, il ne voulut pas acheter un repentir; mais la passion de voir & d'apprendre le fit renoncer à toute la gloire qu'il avoit acquise à la Cour de ces Princes, & aux faveurs de la belle Rodopé. Je n'ose mesler icy la triste avanture de ce Voyageur. Il fut pendu comme un Voleur à Delphes, aux yeux d'Apollon. Quel desordre? Les Delphiens furent condamnez de rendre de grands honneurs à la Memoire de ce sage Suplicié. Mais, Monsieur, tout cela n'est pas de mon sujet, & ne doit point entrer dans mes Lettres.

Tout ce que vous venez de lire est si juste, le stile en est si aisé, & il y a tant à profiter des sçavantes Remarques qu'on y trouve, que je ne doute point qu'elles ne vous fissent aimer les Enigmes, quand vous ne vous en seriez pas fait jusqu'icy un amusement d'esprit agreable. Elles sont de quelque utilité pour le rendre plus vif & plus prompt, & la Lettre qui suit vous fera voir qu'on s'en est quelquefois servy pour le disposer à des Connoissances plus relevées. Comme elle m'a esté adressée sans Nom, je ne puis que vous donner le plaisir de sa lecture.

POUR L'AVRIL DU MERCURE GALANT.

ON vous écrivoit il y a quelque temps, Monsieur, que je prenois plaisir aux Enigmes, & que j'en trouvois l'Explication sans peine. On cherchoit mesme à faire valoir ce talent en moy, en vous apprenant mon âge; mais il faut que je vous oste la surprise que vous aurez pû avoir d'une chose qui paroist assez rare en une Fille de seize ans, & qui devient aisée à croire

par les soins qu'on a eus de moy dés mon enfance. On a tâché de me donner toutes les lumieres qui peuvent élever l'Esprit & le rendre plus agreable ou plus penetrant, & je n'avois pas dix ans, que mon Pere m'exerçoit non seulement à expliquer des Enigmes, mais encor à démesler en tous lieux la Verité des apparences qui la cachent, & il eust voulu faire de moy, s'il eust pû, quelque chose qui tinst des Magiciens & des Prophetes. Le succés d'une si excellente nourriture n'a pas répondu à ses souhaits. Je le perdis que je n'avois pas encor treize ans, & c'estoit alors qu'il alloit achever de me découvrir les secrets d'une Philosophie simple & naturelle

qui s'accommode de tout ce qui fait trouver la vie plus douce, & qui rebute tout ce qui n'eſt pas accompagné d'agrément ou d'eſprit. Lors qu'il me donnoit quelques Enigmes à deviner, je me ſouviens que c'eſtoit toûjours en me diſant qu'il y avoit de meilleures choſes à faire, mais que cela pourroit m'accoûtumer à mieux obſerver tout ce qui s'offre à nos yeux, & que ſi l'étude de ce qui eſt difficile & où il faut aſſembler pluſieurs choſes à la fois pour penetrer ce que c'eſt, donne de la force & de l'étenduë à l'Eſprit, il aimoit bien mieux que je m'exerçaſſe de cette ſorte ſur des choſes réelles, que ſur les chimériques comme tant de Gens faiſoient

Or

On ne voit guere d'Enfans ſi bien élevez, & c'eſt ſi peu la mode de leur donner cette ſorte d'éducation, que mon Pere ſe cachoit aux autres des plus rares Leçons que j'en recevois. Ce n'eſt pas que je n'aye quelque reputation de ſçavoir un peu plus que les plus ſpirituelles de noſtre voiſinage, Il m'échape meſme aſſez ſouvent des choſes qui me feroient paſſer pour Sçavante, ſi l'on ne me trouvoit d'ailleurs aſſez bien faite ; car la pluſpart des Gens ſont ſi dupes, qu'on ne ſe rend guere ſuſpecte de ſcience quand on a un peu d'adreſſe, qu'on eſt habillée cõme les autres, qu'on ſçait égayer la Compagnie, & qu'avec une belle taille on a le

Q. de Jan.

teint, les yeux & la bouche d'une jolie Perſonne. Peu s'en faut que je ne vous aye fait mon Portrait ; mais il n'eſt pas queſtion de cela, & je ne voulois guere vous parler que de voſtre derniere Enigme. Il me ſemble qu'elle ne convient pas mal à un *Parterre*. On croit que je n'ay pas ſi bien deviné cette fois qu'à l'ordinaire, & nous le ſçaurons bien-toſt. Nous ſongeons cependant, Monſieur, à vous propoſer dans quelque temps des façons de parler douteuſes. Vous pourrez ſeul décider nos difficultez ſi vous voulez ; mais ſi voſtre modeſtie vous en empeſche, vous n'eſtes qu'à deux pas de l'Académie Françoiſe. Je vous parle auſſi en cet endroit

de la part d'une Dame qui vous écrivit il y a plus d'un mois ; & comme elle a lû fort curieuſement les plus belles choſes de noſtre Langue, & qu'elle la ſçait fort bien, les plus polis pourront profiter des Décisions que vous donnerez. Nous nous réjoüiſſons, Monſieur, de tant de Chef-d'œuvres que vous nous faites eſperer des plus beaux Eſprits & des meilleurs Ouvriers, & nous croyons que ce grand Prince qui gouverne & qui commande ſi bien, & qui ne penſe qu'à rendre ſon Siecle heureux & illuſtre, voit avec plaiſir que vous répandiez de tous coſtez le merite & les lumieres de ceux qui luy obeïſſent. Son Regne déja ſi glorieux de ce qu'il a fait

luy-meſme, ne recevra pas peu d'éclat des Inventions de tant de grands Hommes ; & de leur coſté les beaux Arts, & les belles Connoiſſances, n'ont jamais eſté en ſi grand honneur que de nos jours, car outre l'affection & la retraite meſme en ſon Palais dont LOÜIS LE GRAND les honore, un jeune Héros qui ſe forme ſur le plus haut modele du Monde, aimant ce que vous donnez tous les Mois, va laiſſer ſur le Mercure & ſur les Ouvrages de ceux qui l'embelliſſent avec vous, un bonheur & une gloire qui ne leur pouvoit venir d'ailleurs, & qui ne finira jamais.

Il me ſemble, Madame, que la

Beauté ne devroit point estre le partage d'une Fille qui a autant d'esprit que vous en voyez dans cette Lettre. Ce sont de trop grands avantages dans une mesme Personne. Lisez cependant ce que vous allez trouver écrit sous le nom de l'Hermite de S. Giraud. La Lettre m'a esté envoyée avec un Billet particulier qui m'apprend que ce spirituel Solitaire s'appelle Mr Allard; qu'il est President en l'Election de Grenoble, & Autheur de quelques Ouvrages Genealogiques. C'est à Mr le President de Boissieu qu'il adresse l'Explication de l'Enigme que je vous ay envoyée avec les Nouvelles du Mois de Decembre. Il tourne d'une maniere si ingénieuse les veritez qu'il publie de ce grand

Homme que j'affoiblirois l'Eloge qu'il en fait, si j'entreprenois d'y rien adjoûter.

A MONSIEUR LE PRESIDENT.

MONSIEUR,

Vous m'avez témoigné tant de satisfaction de ce que le sens de l'Enigme du 9. Tome du Mercure Galant n'avoit pas tout à-fait échapé à ma connoissance, que je ne puis m'empescher de vous écrire les sentimens que j'ay sur celle du dixiéme Tome.

Il me ſemble que ce ne doit eſtre *le premier Iour de l'Année*, que les Avares & les Ingrats redoutent, que les honneſtes Gens, les Amans & les Perſonnes bienfaiſantes attendent avec impatience pour donner des marques de leur generoſité, & qui eſt reçeu avec joye de bien des Gens, à cauſe des Etrennes qu'on leur donne. Le Regne de ce jour là eſt toûjours d'éclat, mais il dure peu. Le jour qui ſuit, qui veritablement eſt ſon Cader, en avance la fin. Il meurt pour renaiſtre, & l'Année qu'il demeure à revenir ſe peut appeller un long temps. Ses Heures ſont bornées par celles du Jour, & il eſt auſſi vieux que le Monde.

Voila, Monſieur, toute l'Explication que j'ay pû donner à cette Enigme. Peut-eſtre la trouverez-vous aſſez juſte pour meriter voſtre approbation. Je ne ſçay ſi l'Autheur du Mercure Galant voudroit bien l'avoüer. Ces ſortes de Jeux donnent bien de l'occupation par tout où ſes Ouvrages ſont veus, & il ſeroit à ſouhaiter qu'il nous fiſt part de toutes les Lettres qu'on luy écrit ſur ſes Enigmes ; ce ne ſeroit peut-eſtre pas le moindre ornement de ſon Livre. En tout cas il nous apprendroit par là que chaque Province a ſes Sçavans & ſes beaux Eſprits. Pour vous, Monſieur, que toute l'Europe connoiſt, vous n'avez pas beſoin de l'avantage qu'il pro-

cure aux autres. Voſtre illuſtre naiſſance, voſtre merite & voſtre profond ſçavoir qui vous ont attiré l'admiration de tout le monde, vous ont acquis tant de reputation, que celle que vous pourriez tirer de quelque endroit du Mercure Galant n'en ſeroit pas plus grande. Je ſouhaiterois neantmoins que l'Autheur qui ſçait loüer ſi à propos, & qui n'a pas oublié Meſſieurs de Montauban, de Montanegre & de la Cardonniere, trois de nos Illuſtres Dauphinois, vouluſt parler de vous avec les Eloges que vous meritez; Qu'il vouluſt dire que l'origine que vous tirez des anciens Comtes d'Alinges, & cette ſuite d'Illuſtres Ayeux que vous

cõptez dans voſtre Race, la font l'une des plus conſidérables du Royaume; Que tant de rares & excellens Ouvrages que vous avez donnez au Public, rendent voſtre memoire immortelle; Que ce fameux Génie qui vous a fait paroiſtre avec éclat dans Rome lors de l'Ambaſſade de feu Monſieur le Duc de Créquy, & avec tant d'honneur dans la premiere Place d'un Corps Souverain, vous a acquis une eſtime generale; Que vous eſtes connu du Roy & des Miniſtres, & qu'il ne tient qu'à vous de paroiſtre dans la Pourpre à la teſte d'un des plus Auguſtes Parlemens de France. J'ay dit tout cela dans quelques-uns de mes Ouvrages; mais la plume

d'un Solitaire & d'un Homme peu connu comme moy, n'eſt point aſſez forte pour aller auſſi loin que va le Mercure, & celuy qui le compoſe donnant l'Immortalité à ceux qui la meritent, je ſuis perſuadé que vous ſerez bien-toſt l'objet d'un de ſes Eloges.

L'HERMITE DE S. GIRAUD.

Vn peu d'interruption, Madame. Vous continuërez à lire plus volontiers quand vous vous ſerez divertie à chanter un Air qui a eſté fait ſur le Printemps. Il eſt de ſaiſon, & vous n'en trouverez point qui ne le ſoient dans les Lettres extraordinaires que vous recevrez de moy. Vous ne ſçavez peut-eſtre pas que tous les Maiſ-

tres de Musique commencent tou-
jours chaque Saison de l'Année
par des Chansons qui y convien-
nent, & qu'ils ne donnent que dans
ce temps-là. Ainsi vous en aurez
un sur l'Esté dans l'Extraordinaire
de Iuillet, comme vous en avez
aujourd'huy sur le Printemps. Ce
premier Air est de la composition
de M. Fleury, non pas de celuy qui
jouë si bien du Theorbe, mais de ce-
luy qui se fait admirer par la ma-
niere dont il touche le Clavessin.
C'est l'unique Ecolier qui montre
de tous ceux qu'a eus feu Mon-
sieur Hardel, qui est mort depuis
quelques jours. La perte d'un si
grand Maistre ne pouvoit estre
mieux reparée que par un si habile
Ecolier. Voicy les Paroles sur les-
quelles il a fait ce que vous verrez
noté en suite.

tot-
née
ien-
lans
urez
aire
vez.
Ce
ion
qui
ce-
aa.
in.
tre
R-
uis
ſi
ſtre
ile
ef-
rez.

Fleury.

Ah le beau temps le beau temps ber = ge = re ah le beau temps allons al = lons

sur la fou = ge = re nous donner de lamour les plai = sirs j=no = cens

Ah le beau temps le beau temps ber = ge = re ah le beau temps

ah le beau temps pour les amants contants

AH, le beau temps,
Bergere!
Ah, le beau temps!
Allons sur la fougere
Nous donner de l'Amour les plaisirs innocens.
Ah, le beau temps,
Bergere!
Ah, le beau temps
Pour les Bergers contents!

Ie reviens aux Lettres. Il y en a beaucoup dont je retranche des choses fort spirituellement tournées, mais elles me flatent trop pour me laisser en pouvoir de vous les envoyer entieres. Ie rougis mesme de ce que j'y laisse de trop avantageux pour moy, & je l'aurois supprimé comme le reste, s'il ne faisoit

connoiſtre qu'on peut tirer quelque utilité du ſoin que je prens de recüeillir tout ce qui eſt digne d'eſtre ſçeu. I'ay reçeu ces Lettres de toutes les Provinces du Royaume, ſans que je ſçache par qui la pluſpart m'ont eſté écrites. Il y en a meſme une Italienne. Vous ne ſerez pas fâchée d'apprendre qu'on ſçait juſqu'à Rome le commerce que vous m'avez permis avec vous. Si la meſme matiere eſt traitée dans quelques-unes, au moins le tour en eſt diférent. I'y ay meſlé quelques Explications en Vers des Enigmes que je vous ay propoſées. Ceux qui on crû voir trois Femmes dans la Figure qui repreſente l'Ecran, doivent avoir pris Mars pour Minerve. Vous vous en ſouviendrez, s'il vous plaiſt, afin de n'y eſtre point embaraſſée.

LETTRE I.

IL me ſemble, Monſieur, que pour peu qu'on en ſçache plus que les autres, c'eſt aſſez la mode de vous écrire, & je croy qu'on ſe trouve bien de vous donner à connoiſtre ce qu'on ſçait faire en Vers & en Proſe. De trois Perſonnes que nous ſommes qui voulons vous faire quelquefois penſer à nous, j'ay laiſſé paſſer devant moy les plus éloquentes, & peu de Gens parmy nos Voiſins pourroient diſputer de Bel-Eſprit avec celle dont vous reçeuſtes la premiere Lettre, & peut-

eſtre encor moins avec l'autre qui vous a écrit depuis, & qui ne ſe meſle pas moins de développer les choſes les plus obſcures, que de gagner & d'enchanter tous ceux qui l'approchent. Nous luy avions pourtant bien prédit qu'elle n'avoit pas réüſſy dans l'Enigme de Decembre comme dans les autres. Elle s'en défioit elle-meſme, & commençoit à croire que le mot de cette Enigme eſtoit *la Mode*; mais elle n'eut pas le moindre ſoupçon que ce fuſt *le premier Iour de l'Année*. Si elle eſtoit préſomptueuſe de ſes Connoiſſances nous l'euſſions fort aſſurée que puis qu'elle ſe trompoit en une choſe qui n'eſtoit pas ſi difficile nous devions eſtre moins cré-

dules pour les Prédictions qu'elle fait quelquefois, & que ſi elle expliquoit mal des Enigmes, elle pouroit bien plutoſt faire de fauſſes Centuries. Cela veut dire que parmy nous à qui elle ſe communique tout-à-fait, nous ne faiſons pas moins de cas de ſes Propheties, que vous faites à Paris de l'Almanach de Milan. Si-toſt qu'elle eut veu le Mot de l'Enigme, elle dit de ſon air ordinaire; *Voila un grand affront & j'en devrois mourir comme celuy qui ſe noya pour n'avoir pû comprendre un Secret de la Nature*; & en meſme temps pour ſe conſoler, elle chercha l'Enigme du Mois dernier. Elle la leut deux ou trois fois, & nous aſſura que c'eſtoit *l'Académie Françoiſe*.

Je la voulus auſſi lire, & je fus convaincuë qu'elle en avoit trouvé le vray ſens. C'eſt avoir bien viſte reparé ſon malheur à l'égard de l'autre Enigme. Cette petite diſgrace n'empeſcha pas que le talent qu'elle a d'éclaircir les choſes les plus embaraſſées, ne reçeuſt force loüanges d'un excellent Homme qui prẽd quelque ſoin d'elle, & qui vous ſera d'uſage à quelque heure pour orner le Mercure Galant de mille choſes curieuſes qu'il a remarquées dans ſes Voyages depuis quarãte ans & que les autres Voyageurs ont negligées. Jugez, Monſieur, une Hiſtoire naïve des plus belles Femmes du monde, & ſi des Entretiens de leur Eſprit,

de leurs Divertiſſemens, & du tour qu'elles donnent aux choſes qui viennent d'elles, avec une peinture fidelle & charmante du procedé des plus galans Hommes de l'Europe & de l'Aſie, & meſme de quelques-uns de l'Affrique, & des bonnes & mauvaiſes Couſtumes de ces Païs-là, ne tiendroient pas agreablement leur place parmy ce que vous pouvez donner de plus curieux au monde. *La Muſique de la Chine*, dit-il quelquefois, *eſt plus excellente que la noſtre. Ils ont de meilleurs Comediens que nous. Nos Medecins n'y ſeroient pas ſoufferts, & il y a bien d'autres choſes où ils excellent ſur nos plus grands Maiſtres ; mais pour ce qui eſt de la vie, de la*

bienſeance, & de ce qu'il y a de plus élevé dans la Nature, quoy que j'aye veu là, & parmy les autres Nations, des Perſonnes d'ailleurs aſſez fines & d'autres fort ſages, & qu'on en trouve preſque par tout qui font pluſieurs choſes de fort bonne grace, ce ne ſont pourtant d'ordinaire que des Gens de Païs & d'habitude qui ne connoiſſent pas bien eux-meſmes ce qu'ils ont de meilleur; & à la Chine ny ailleurs je n'ay veu perſonne à qui cette jeune Fille ne puſt faire des Leçons. Il montre en meſme temps une de celles qui vous ont écrit. Elle vous envoyera dans quelques mois des Remarques qu'elle fait ſur les plus belles Poëſies du Mercure. Leurs Autheurs en de-

vront estre les plus contens, car elle découvre quelquefois dans leurs Ouvrages des beautez qu'ils n'y ont pas toûjours observées eux-mesmes, & si elle faitquelque Censure, ils en recevront de l'honneur. Ils verront qu'on ne s'y prend guere d'une façon si galante, & qu'elle laisse toûjours quelque nouvelle grace sur tout ce qu'elle touche. J'ay remarqué qu'elle disoit peu de choses d'ordinaire des Livres & des Personnes si elle n'en avoit beaucoup d'endroits à loüer. Tout ce qui vient d'elle est également bien reçeu, le blâme & les loüanges, tant elle sçait bien préparer tout; & si l'on se plaint quelquefois d'elle, c'est pour son si-

lence, parce qu'on craint que ce ne ſoit une marque que les choſes n'aillent pas ſi bien qu'elle euſt ſouhaité. Nous vous envoyons nos Lettres ſans les ſigner, & ſans qu'elles ſoient datées du lieu d'où nous vous écrivons. Nous continuërons d'en uſer de la meſme ſorte, ſi vous ne le deſirez autrement. Il n'importe guere de ſçavoir ſi nous ſommes des environs de Xaintes, de Nantes, ou de Blois, & ſi la Riviere qui embellit nos Prairies, nos Bois & nos Cabanes, & qui en rend le ſéjour ſi doux & ſi agreable, s'appelle la Charante ou la Loire. Quant à moy je n'en ſçay pas encor aſſez pour meriter de voir mon Nom dans un Livre comme le Mercure.

LETTRE II.

A Thoüars.

JE n'ay encor leu que quatre Tomes de voſtre Mercure Galant. Ce ſont les quarre derniers, mais c'eſt aſſez, Monſieur, pour pouvoir juger favorablement des autres. On ne pouroit pas trouver un plus ſeur moyen pour avoir, comme vous avez, des correſpondances dans toutes les Provinces, s'il falloit eſtre auſſi ingénieux que vous l'eſtes, pour inſtruire les Provinciaux ſans ſortir de leurs Cabanes, & leur rendre Paris commun ſans les obliger d'y aller faire de la

dépenſe. Apres cela vous ne vous attendez pas, Monſieur, que les Dames de cette Ville ont deſſein de vous quereller par ma plume. Cependant il n'y a rien de plus vray, & il m'a eſté impoſſible de n'en pas accepter la commiſſion. Ces Dames ſe plaignent de ce que vous avez parlé preſque de tous les environs de cette Ville, ſans avoir penſé à elles. Vous ne ſçavez peut-eſtre pas, Monſieur, que Thoüars eſt une ancienne Ville, arroſée par une Riviere qui s'appelle *Thoüe*, dont elle tire ſon nom, & qu'elle eſt embellie par un magnifique Chaſteau que les Seigneurs de la Trimoüille y ont fait baſtir. Mais pour vous faire concevoir

une

une plus forte idée de cette Ville, vous ſçaurez qu'on y a envoyé ſept Compagnies du Regiment d'Anjou en Quartier d'Hyver. Voyez s'il ne faut pas que la Ville ſoit bonne. Vous comprenez bien, Monſieur, que nos Dames ont quelque raiſon de ſe plaindre de vous, & qu'à l'imitation de celles de Saumur leurs Voiſines, elles ont fort bien fait de m'établir leur Secretaire, pour vous dire que quoy que le nom de Thoüars veüille dire Forteresſe de Thoüe, cependant ce n'eſt pas une Ville ſi forte que l'Amour n'y puiſſe entrer. En effet, Monſieur, je vous aſſure qu'on n'y avoit jamais tant parlé de Guerre que depuis qu'on y a

mis en Garniſon les Troupes dont je vous viens de parler. L'Amour & les Jeux avoient juſques-là fait toute l'occupation des Compagnies, & donné lieu à de petites Intrigues dont on vous feroit part, s'il ſe trouvoit icy quelqu'un qui écriviſt aſſez bien pour cela. Il ne me reſte plus qu'à vous dire, Monſieur, que nous avons icy des Dames qui ont extrémement de l'eſprit, & le gouſt tres-bon La meilleure marque que je puiſſe vous en donner, c'eſt qu'elles en prennent à la lecture de voſtre Mercure Galant, juſque-là qu'il y en a eu qui ont condamné la trop grande verti de la Comteſſe du Mois de Janvier, & qui luy auroient con

ſeillé la vangeance. Elles ſe ſont miſes en peine pour deviner vos Enigmes ; mais en verité, Monſieur, elles ne veulent point paſſer pour Sorcieres. Il n'y en a qu'une d'elles qui s'eſt mis dans l'eſprit de trouver celle des quatre Vers, qui commence par *Iamais par moy lieux bas ne furent habitez*, & elle veut que ce ſoit une Etoille. Voila, Monſieur, un peu plus que m'acquiter de ma Commiſſion. Je ſouhaite que nos Dames donnent bientoſt lieu à quelque Hiſtoire veritable, afin de vous en faire part, & vous aſſurer encor une fois que quoy qu'inconnu, je ſuis, &c. B.

LETTRE III.

A Ham.

PArce que je préſume, Monſieur, que des trois Explications que je donne aux trois Enigmes de voſtre Mercure de Fevrier, il s'en poura trouver une bonne, il ne m'eſt pas poſſible de ne vous les pas envoyer. Les voicy donc. Il me ſemble aſſez juſte de dire de la premiere en Vers, que c'eſt *le Baſton de Mareſchal de France.* Ce que la ſeconde nous marque paroît convenir *au Papier*, ou *à la Lettre miſſive*; & je crois avoir trouvé le ſens de *Pandore*

& d'*Epimethée*, quand je dis que ce n'eſt autre choſe *que le Depart du Roy, & l'Ouverture de la Campagne*; ce qui à mon ſens eſt tout-à-fait exprimé par l'ouverture de la Boëſte & la ſortie de toutes ſortes de maux, qui figurent ceux dont nous voyons aujourd'huy la Flandre accablée. Quoy qu'il en ſoit, Monſieur, je ſuis voſtre, &c.

DE CROIX, *Procureur du Roy, de Ham.*

LETTRE IV.

A Paris.

ENfin, Monſieur, j'ay obtenu d'une belle Perſonne de mon Quartier la permiſſion de vous envoyer un Quatrain de ſa façon. Je l'avois priée de ſouffrir que je vous la nommaſſe, mais elle ne me l'a voulu accorder qu'à condition que je ne vous la ferois connoiſtre que ſous le nom de la Belle Dégrail. Au reſte c'eſt une Demoiſelle d'une naiſſance illuſtre, & dont la Famille a donné depuis peu des Chefs au Corps de la Juſtice. Elle eſt jeune, bien

faite, & on peut dire que la beauté de l'Esprit ne cede point en elle à celle du Corps. Le jour mesme que le dernier Mercure parut, elle commença de l'ouvrir dans une Compagnie qui se trouva chez elle, & leut l'Enigme de la page 332. Chacun s'empressa d'en deviner le Mot. Moy mesme je fis comme les autres, & ne réüssis pas mieux ; mais la Belle Dégrail riant de la peine qu'elle me voyoit prendre, me dit tout d'un coup, & avec un certain air qui enleve ceux qui la regardent.

A quoy bon si longtemps chercher
qui vous l'enseigne,
Ce Mot qui porte tout, & ne refuse
rien ?

Vous l'avez entendu, ſi vous m'écoutez bien,
Ce Mot ſi propre à tout, Tircis, c'eſt une Enſeigne.

Ce fut alors que pour vous témoigner le reſſentiment de toute noſtre Compagnie qui prend un plaiſir ſingulier à la lecture du Mercure, je propoſay de contribuer deſormais à le groſſir, comme nous avons contribué juſqu'à cette heure à ſon debit, & de commencer par ce Quatrain que je vous envoye. Ma propoſition ne fut combatuë que par la Belle Dégrail, qui ſe rendit neantmoins, mais ſous les conditions que je vous ay marquées. Elle m'a pourtant permis encor de vous dire qu'elle entretient

quelque connoiſſance & quelque habitude avec des Perſonnes de Creſpy en Valois, d'où elle voit que vous recevez des Mémoires. Apres cela je vous laiſſe, en vous priant de ſouffrir que je me diſe voſtre, &c.

DE BEAUREGARD.

LETTRE V.

Sur les deux Enigmes du Tome de Janvier.

A Périgueux.

JE ne prens pas ainſi les Enigmes d'emblée,
Et ce n'eſt pas à moy d'en pénetrer le ſens;

Conſultez pour cela la Royale Aſ-
ſemblée,
Qui ſeule des Sçavans merite tout
l'encens.

Pour l'Enigme qui ſuit, elle eſt trop
relevée,
Et je ſuis trop petit pour y pouvoir
toucher;
Mais j'eſpere d'en approcher,
Et pour y réüſſir du fond de ma Valée,
Je m'éleve auſſi haut que le Coq d'un
Clocher.

Ayant eſté aſſez heureux,
Monſieur, pour deviner la plû-
part de vos Enigmes précedens,
j'ay crû que je pouvois vous en-
voyer l'Explication de celles-
cy, & je l'aurois fait pluroſt, ſi
je n'avois pas reçeu ſi tard voſ-
tre Mercure de Janvier. J'at-
tens celuy de Fevrier pour ſça-

voir si cette Explication est juste, & suis, Monsieur, tout à vous.

I. *Conseiller au Présidial de Périgueux.*

LETTRE VI.

A Moulins.

VOstre Mercure vivra toûjours, Monsieur; Vous vous estes tres-bien acquité de ce qu'on attendoit de vous & de luy au commencement de cette Année. Vous avez donné au Public des Estrennes fort agreables. Il n'est point d'Amant qui ne se soit fait un plaisir de le recevoir pour en faire un

autre à ſa Maiſtreſſe en le luy préſentant. C'eſt le plus joly travail qu'il pouvoit luy offrir. Une choſe pourtant m'y déplaiſt, auſſi-bien que dans tous les autres. C'eſt que vous nommez tous ceux qui ont eu des avantures guerrieres, & vous eſtes fort reſervé ſur les amoureuſes. Tout ce que vous dites de galant eſt par Enigmes. Tout de bon, Monſieur, cela n'eſt pas bien, & il ſeroit juſte que la Balance fuſt égale entre Mars & l'Amour. Si vous oſez dire, *Monſieur un tel a vaincu tel Ennemy*, pourquoy ne dites-vous pas avec la meſme liberté, *Monſieur un tel a eu une galanterie avec Mademoiſelle une telle?* Je trouverois cela fort raiſon-

nable. Je crains que vous ne le trouviez pas de meſme, & je doute ſi ma remontrance aura effet. Je vous imiteray donc Monſieur ; & puis que vous ne voulez pas qu'on ſçache les Noms de ceux dont vous publiez les galanteries, vous ne ſçaurez pas non plus le mien. Celuy que je prens à la fin de cette Lettre m'eſtant commun avec tous les honneſtes Gens qui liſent le Mercure, vous ne m'y reconnoiſtrez pas ſans doute, & vous aurez de la peine à me diſtinguer dans le nombre de ceux qui ſe diſent vos tres, &c. Il n'y a pourtant perſonne qui ſoit plus voſtre Serviteur que moy.

LETTRE VII.

LE Sonnet que vous trouverez dans cette Lettre a eſté envoyé du fond de l'Allemagne depuis huit ou dix jours. Vous voyez par là, Monſieur, quelque choſe qu'on diſe, qu'il y a encor de bons François en ce Païs-là, & que nous n'y ſommes pas ſi décreditez, qu'il ne s'y rencontre toûjours quelqu'un qui veüille bien prendre noſtre party. Ces Vers viennent de la Cour d'un Grand Prince qui eſt demeuré neutre depuis le commencement de la Guerre, & qui ayant beaucoup de diſcernement, aime avec

passion les Gens d'esprit. Ils ont esté faits par un Gentilhomme qui n'est pas un des moindres ornemens de sa Cour, & valent bien la peine d''estre publiez. On a crû ne pouvoir mieux s'adresser pour cela qu'à l'Autheur du Mercure Galant. Ses Ouvrages sont veus par toute l'Europe, & on est persuadé qu'il n'y a point de meilleur moyen pour mettre une Piece en crédit, que de le prier de luy ménager une place dans les Mémoires qu'il donne tous les Mois au Public. Je suis, Monsieur, quoy que je n'aye pas l'honneur d'estre connu de vous, avec tous les sentimens d'estime imaginables, vostre, &c.

DE SAVEUSE.

SVR LE PROJET DE PAIX.

SONNET.

LE Ciel prend le party d'un Monarque invincible,
A la confusion de tous ses Ennemis;
Leurs dessеins confondus, & leurs cœurs plus soûmis,
Les rendent aujourd'huy d'une humeur plus paisible.

Contre luy trop longtemps ils ont fait leur possible;
Mais sans faire pourtant ce qu'ils s'estoient promis,
Ils gagneront bien plus d'estre de ses Amis,
Et d'éviter les maux d'une Guerre nuisible.

LOUIS dont les bontez ne peuvent s'épuiser,

Leur en offre un moyen qui va l'éterniſer
Autant qu'ont déja fait ſon Bras & ſon Courage.

Il conſent au repos quand ils n'en peuvent plus.
Que pourroient-ils de luy ſouhaiter davantage,
Qu'une Tréve, ou la Paix, apres eſtre vaincus ?

LETTRE VIII.

De Provence à Taraſcon.

JE croy, Monſieur, que vous avez réſolu avec vos Enigmes, de nous faire tourner la cervelle à nous autres pauvres faineants & petits Eſprits de

Province. Il n'en eſt pas-un parmy nous, petit ny grand, qui ne ſe rompe la teſte à les deviner, & c'eſt un plaiſir de voir dans nos petites Societez des Perſonnes de l'un & de l'autre Sexe ſe debatre tous les jours à qui leur donnera un meilleur ſens. En verité, Monſieur, vous perdez le plus agreable fruit de voſtre travail, de n'eſtre pas témoin des plaiſantes & croteſques choſes qui ſe diſent de temps en temps à cette occaſion, & des combats que nous faiſons entre nous à tout propos pour ſoûtenir chacun noſtre ſentiment. Mais enfin comme il n'eſt point de ſi chétif coin de Province où parmy tant d'Eſprits rebours il ne s'échape par

hazard quelque honneſte Homme & d'un peu d'eſprit, je croy vous devoir dire à la gloire de noſtre petite Troupe, qu'à l'égard de voſtre premier Enigme pluſieurs de nos Meſſieurs tomberent d'accord que rien n'y convenoit mieux que *l'Armée des Confederez*; que *les Orgues*, *la Riviere glacée*, & *le Nuage*, ont eſté dits icy comme ailleurs, & que pour cette derniere vous devez attribuer l'honneur de l'avoir trouvée, à un Gentilhomme de cette Ville, qui a tres-bien imaginé *le Carnaval*. Ce ſens me paroiſt fort juſte, & je le croy celuy de l'Autheur.

L'INCONNU INDIEN.

LETTRE IX.

IL y a de tres-honnestes Gens dans la Province de Languedoc, qui font toutes leurs delices de la lecture de vos Livres, & qui ne cherchent des Nouvelles de Guerre & de Ruelle que dans le Mercure Galant. Aussi, Monsieur, rencontre-t-on dans vos Ecrits dequoy se satisfaire de quelque humeur qu'on se trouve. Ceux qui ont le goust fin, quoy qu'ils soient Gens à prendre le temps comme il vient, se plaignent neantmoins à present de sa lenteur, & trouvent que les premiers jours de

chaque Mois tardant trop à venir, diférent trop le plaisir qu'ils se proposent des nouveaux Tomes que vous promettez. Ie crains que leur impatience & leurs vœux ne hastent la chose du monde la plus régulière, & que vous n'ayez déja fait imprimer dans vostre neuviéme Volume l'Explication de l'Enigme que vous avez donnée dans le huitiéme. A tout hazard j'ay résolu de vous envoyer ma conjecture.

Je suis Dave, & non pas Oedipe,
J'abandonne au hazard mon Explication.
Quelqu'autre la prendroit pour une bonne Nipe;
Pour moy, je ne veux pas estre sa Caution.

Vous verrez bien, Monſieur, que j'ay raiſon de m'en défier, car je n'ay pû trouver aucun autre ſujet de cet Enigme que la derniere lettre du Nom que prend pour cette heure voſtre tres-humble & tres-obeïſſant Serviteur,

L'INCONNU.

LETTRE X.

ON ne peut, Monſieur, vous ſçavoir trop de gré des ſoins que vous prenez pour rendre utiles & agreables au Public les belles Relations que vous luy donnez tous les Mois, & je croy que ce ſeroit en dimi-

nuer le prix, que d'entreprendre de l'exprimer. Il n'y a, selon mon sens, que le grand succés du Mercure qui puisse bien parler à l'avantage de son Autheur.

Quelques-uns icy trouvent à redire que vous parliez si avantageusement de tout le monde; mais je ne suis pas de l'avis de ces Gens que la Satire a gastez. Outre que je vois que vous ne donnez d'ordinaire les grands aplaudissemens qu'aux Sujets qui en sont dignes, il ne me paroit pas qu'un Historien en doive user autrement, quand il raconte des évenemens si nouveaux, & je soûtiens que cette maniere de parler obligeamment dans vostre Histoire, de tous ceux que vous y nommez,

est profitable plutost que desavantageuse. La raison en est évidente. Ceux dont vous dites du bien, & qui le méritent en effet, trouvent dans la justice que vous leur rendez, un second motif aux belles Actions où leur propre inclination les porte; & ceux que vous traitez favorablement, s'ils ne voyent pas la veritable peinture de ce qu'ils ont fait, au moins voyent-ils dans ce Portrait un peu flaté la belle Image de ce qu'ils ont dû faire; d'où ils doivent conclure, que si quelques Actions médiocres ont esté reçeuës de si bonne grace, les grandes sont regardées avec une parfaite admiration. Les Critiques ont beau condamner ce genre d'écrire,

crire, je ſuis ſeur que l'évene-
ment fera voir, à la confuſion
de ceux qui le deſaprouvent,
que ce ſtyle obligeant qui en-
gage, & qui plaiſt à ceux qui ſe
trouvent marquez dans cette
Hiſtoire, eſt capable de faire
plus de fruit dans le monde que
les Cenſures bilieuſes & les vi-
rulentes Satires des autres qui
irritent ceux qu'elles repren-
nent, & ne les corrigent preſ-
que jamais.

Comme je ſuis dans un Païs
reculé où le Mercure vient tard,
& où meſme avant les précau-
tions que vous avez priſes dans
le dernier, il venoit ſouvent con-
trefait, je ne pûs lire le préce-
dent que le 22. Janvier, & encor
dans une Edition fauſſe, où l'on

avoit obmis l'Avertiſſement que vous donnez à ceux qui cherchent à vous écrire. C'eſt ce qui eſt cauſe que je ne l'ay pas fait plutoſt.

Au reſte, Monſieur, vous avez tellement rendu à la mode le Genre Enigmatique, qu'on s'en ſert à tout. Si un Galant veut faire une déclaration à une Belle, il ne ſçauroit s'empeſcher d'employer ce ſtyle dans ſon Madrigal ; & s'il la veut conſoler de quelque perte, la violence de ſa paſſion ne l'engage pas plus fortement à luy dire quelques mots de ſa peine en la conſolant, que la Mode le pouſſe à luy en parler en Enigme. Les deux Pieces qui ſuivent ſont la preuve de ce que j'a-

vance. Je voudrois vous pouvoir faire connoistre aussi sensiblement l'estime que je fais de vous, & avec quel zele je suis vostre tres-humble Serviteur,

D. L. G.

IRis, depuis deux mois il est né dans mon sein
Certain petit Poupon le plus joly du monde.
Il doit vivre longtemps, car il paroist fort sain;
Il est gras, potelé, sa tresse sera blonde.
Vous l'aimeriez, tant il est beau.
D'une main il tient un Flambeau,
De l'autre un Arc de bonne grace.
Sur l'épaule il porte un Carquois;
Quand nous luttons, il me terrasse,
N'est-ce pas estre fort pour n'avoir que deux mois?

Outre ſa force redoutable
Qui fait craindre en croiſſant qu'il devienne indomptable,
Chacun déja juge à le voir,
Que ſa ruſe dans peu paſſera ſon pouvoir.
Je tiens de tres-bon lieu que vous eſtes ſa Mere,
Et viens vous demander ce qu'il en faudra faire.
Je ne puis étouffer ce Fruit qui vient de vous ;
Mais vous pouvez l'inſtruire, apres l'avoir fait naiſtre,
A ne prendre pour moy qu'un air traitable & doux ;
Alors de tres-grand cœur je le laiſſeray croiſtre.

A LA MESME.

UN Roſſignol eſt mort, l'autre a pris la volée.
Sans regreter tant ces Oyſeaux,

Sans en eſtre ſi deſolée,
Sans meſler vos regrets au mur-
mure des eaux,
Acceptez un Oyſeau d'une forme
nouvelle,
Plus charmant mille fois qu'un Fils
de Philomelle.
Il a des bras, il a des mains,
Il a pour ſon bec une bouche,
Tout ſon Corps eſt formé comme les
Corps humains,
Et fait comme un Poupon étendu ſur
ſa couche.
Cependant ce n'eſt qu'un Oyſeau,
On le reconnoiſt à ſes aiſles,
Que l'adreſſe d'aucun Pinceau
Ne ſçauroit vous peindre aſſez
belles.
Ecoutez ſes douces Chanſons,
Il en ſçait de toutes façons:
Mais pour rendre ſur tout ſon ramage
agreable,
Recevez-le chez vous d'un accueil
favorable;

Alors, ma foy, jamais il ne prendra l'essor,
Ny jamais, belle Iris, vous n'en verrez la mort.

LETTRE XI.

NOs Dames ont toûjours le mesme empressement de voir vostre Mercure ; & ce que vous avez adjoûté au dernier Tome, augmente l'obligation que vous ont tous les honnestes Gens des Provinces. Cependant, Monsieur, j'ose vous dire que le Mercure du Mois de Janvier n'a pas eu pour moy tout l'agrément des autres, & je n'y ay pû voir sans quelque chagrin les Vers que j'ay envoyez au

commencement de l'Année à Madame la Comtesse de Montrevel. Je les fis avec si peu d'application, & j'employay si peu de temps à instruire mon petit Amour, qu'il estoit difficile que son compliment fust juste. J'ay remarqué en vous le donnant, qu'on l'a redressé en quelque chose ; mais celuy qui a rendu ce service à mon Cupidon, auroit esté plus obligeant, s'il se fust passé de le produire. Vostre nouveau Mercure a d'ailleurs mille agrémens. *L'Année* 1677. en finissant son cours, s'explique de la maniere du monde la plus spirituelle. *La grande Prairie* ne peut témoigner son dépit plus ingénieusement, & rien n'est mieux imaginé que *l'Empire de*

la Poëſie. Tous ces Ouvrages ont des beautez particulieres. Rien n'eſt mieux tourné, ny plus naturel. Quant à la grande *Enigme*, je n'en trouve pas le Monſtre plus dangereux que celuy de Pſyché, & je croy que parmy tant de Bras & de Teſtes, il ne nous cache que *l'Académie Françoiſe.* Beaucoup de Gens le croyent, & nos Dames l'aſſurent. Ce qui pourroit me flater à cet égard, eſt qu'il ne m'a échapé juſqu'icy aucune de vos Enigmes, & que j'ay heureuſement toûjours rencontré le véritable Mot. Cette facilité m'a pouſſé à faire les deux que je vous envoye. C'eſt à dire vray un peu de vanité pour un Homme qui n'a eu habitude qu'avec

les Muſes des Alpes. Le territoire n'eſt pas heureux pour les Vers, mais vous avez donné lieu à cette vanité. Mes folies n'auroient eſté connuës que d'une Philis Provinciale, ſi vous ne m'euſſiez point placé dans voſtre Mercure. Nos Dames ne demandent point d'autre raiſon de la bonté d'un Ouvrage, que la place qu'il tient dans les voſtres. Elles ſont tellement perſuadées de voſtre délicateſſe, que voſtre choix ſuffit pour attirer leur approbation, & je ſuis á leur ſens un habile Homme depuis que mes Vers ont paru dans voſtre Livre. La bonté avec laquelle Madame la Comteſſe de Montrevel a reçeu mon Préſent, avoit déja

autoriſé ma Poëſie, & m'avoit acquis quelque eſtime dans l'eſprit de ceux qui connoiſſent la délicateſſe du ſien ; mais quand l'opinion qu'on a de voſtre diſcernement, n'acheveroit pas de me juſtifier par tout, je vous dois du moins beaucoup pour tout ce qu'elle a fait pour moy en ce Païs. Je n'eſpere plus de pouvoir répondre à cette obligation, ne voyant pas qu'un Homme comme moy puiſſe faire autre choſe que vous dire inutilement, je ſuis voſtre, &c.

DE MONTANEY, *Conſeiller au Préſidial de Bourg en Breſſe.*

LETTRE XII.

VOstre Mercure, Monsieur, fait le divertissement de tous les honnestes Gens. La maniere dont il est écrit, & cette certaine Urbanité, s'il est permis de se servir de ce terme, si rare dans les autres Ouvrages, & qui regne par tout dans le vostre, y font trouver tous les jours de nouveaux agrémens. Je ne suis point surpris qu'on ait de l'ambition pour y occuper quelque place, je la trouve au contraire tres-raisonnable, & j'estime davantage mes Amis depuis qu'ils se sont

laiſſez toucher d'une envie ſi noble. Les Enigmes non moins poliment écrites, qu'ingénieuſement imaginées, que vous y propoſez, font naiſtre une émulation dans les Compagnies, qui contribuë beaucoup au plaiſir. Dans une de celles où je me ſuis trouvé on expliqua l'Enigme de la Demoiſelle de Vernon, ſur un *Iaquemart*, ſur un *Coq* au haut d'un Clocher, & ſur *le Soleil*, & je reçeus hier de Blois les Explications que je vous envoye. J'aurois deû, Monſieur, commencer cette Lettre par des excuſes de ne vous les pas porter moy-meſme ; mais j'eſpere que celle que j'ay déja pris la liberté de vous écrire me fera obtenir le pardon d'une faute

qui porte sa punition avec soy; car je vous proteſte que je me fais une extréme violence, dans la crainte de vous importuner, ſi je vous faiſois perdre quelque moment d'un temps qui vous eſt ſi prétieux.

LETTRE XIII.

PArmy ceux qui ſe divertiſſent le plus de tant d'agreables Nouvelles que vous nous apprenez dans le Mercure Galant, je ſuis d'un des Quartiers de France où l'on a le plus de curioſité de voir ce Livre. Nous y liſons quelquefois le Nom de nos Amis, apres qu'ils ont fait

quelque chose de remarquable, & nous les trouvons bien plus braves & plus honnestes Gens quand vous leur avez rendu justice, que nous ne faisions auparavant. Un d'eux m'écrivoit il y a quelque temps qu'il avoit bien moins de joye d'avoir fait son devoir dans une occasion assez dangereuse, que de ce qu'il sçavoit que je l'estimerois plus qu'à l'ordinaire, des loüanges que vous luy aviez données. Jamais dessein ne fut plus approuvé que celuy que vous avez de faire connoistre le mérite par tout où il se trouve, autant parmy les Autheurs que parmy les Guerriers; & bien qu'il y en ait quelquefois de secret & de caché, personne n'aura plus sujet

de ſe plaindre en cela de ſon malheur, puis qu'on n'a qu'à recourir à vous pour eſtre connu. En effet, peut-on exceller en quoy que ce ſoit, & n'eſtre pas aſſuré qu'en s'adreſſant à une Perſonne ſi bienfaiſante & ſi juſte, on verra bientoſt tout le Royaume, & les Païs Etrangers meſme, inſtruits de cequ'on ſçait faire? Avec le temps, Monſieur, & par voſtre moyen, nous connoiſtrons les plus rares Ouvriers, & il n'y aura plus guére de talent extraordinaire qui ſoit obſcur & inconnu, car peu à peu vous verrez que ceux qui n'ont pas d'empreſſement à ſe produire d'eux-meſmes, auront des Amis qui vous parleront en faveur de ces Perſonnes trop mo-

destes. Quoy que je sois d'un Sexe où la Science & les belles Connoissances sont assez rares, je les aime assez neantmoins pour me réjoüir autant que les plus sçavans, qu'il se soit trouvé un Ecrivain assez officieux pour instruire tout le monde de tout ce qui se fait de plus curieux & de plus achevé. Combien y a-t il peu de Gens qui connoissent les excellens Maistres en toutes sortes d'Ouvrages? Pour moy je croirois volontiers qu'on ne sçauroit guére faire une perquisition plus necessaire, ny qui fust plus agreablement reçeuë. Cependant un peu d'exactitude & de severité ne siéroit pas mal dans les rangs que vous leur donnez. Mais à propos de choses

bien faites & de ceux qui en ſça-
vent faire, nous avons trouvé la
Nouvelle des Vendangeurs &
des Vendangeuſes fort bien
écrite, & nous ſommes trois ou
quatre qui voudrions bien avoir
quelque Livre d'un ſtyle ſi naïf
& qui nous a tant plû. Il n'y a
aucune de nous qui ne ſoit tres-
fort perſuadée que ce n'eſt pas
là un coup d'eſſay, & que celuy
qui s'eſt ſi bien acquité d'une
Relation ſi galante, pourroit
faire des Nouvelles plus agrea-
bles que toutes celles qu'on a
veuës, quand on y mettroit cel-
les de Bocace dont nous avons
lû quelques-unes des plus belles
& des plus honneſtes: Celle-cy
qu'on nous a donnée eſt bien
d'un meilleur air. On n'en pou-

voit pas mieux repreſenter tous les Perſonnages ; & ce ſeroit avoir bien peu de gouſt & de diſcernement á mon avis, que de paſſer legerement par deſſus ſans s'appercevoir qu'elle eſt de main de Maiſtre. Vous nous obligeriez beaucoup, Monſieur, ſi vous nous en pouviez donner d'autres de la façon de celuy qui l'a faite, & ſi vous nous vouliez apprendre qui il eſt. Une autre fois nous nous ferons connoiſtre auſſi à vous, car je ne vous parle pas plus pour moy, que pour trois ou quatre Perſonnes qui ne ſont pas moins éloquentes que belles. Nous ſommes toutes extrémement reconnoiſſantes de certaines choſes que vous avez touchées

encor plus en galant Homme qu'en fidelle Hiſtorien, d'une Famille dont nous ſommes venuës, & beaucoup plus reconnoiſſantes encor du ſoin que vous avez eu de faire valoir deux de nos plus proches Parens qui ſont auſſi bons ailleurs qu'à la Guerre, & peut-eſtre qu'à quelque heure vous vous en appercevrez. Pour ce qui eſt des Enigmes, une Fille qui n'a pas quinze ans, mais qui a l'eſprit admirable, nous oſte toûjours la peine de les deviner; elle les cherche fort curieuſement dés que nous avons reçeu le Livre: Elle n'a pas ſi-toſt lû deux ou trois fois celle qu'elle trouve, qu'elle nous dit ce que c'eſt. La derniere eſt ſur la

lettre *V*; cela fut bientoſt démeſlé, & Monſieur de Chandoré n'y ſçauroit aller plus viſte.

LETTRE XIV.

A Moulins.

TOute la France vous eſt obligée, Monſieur, de l'honneur que vous luy faites dans les Païs Etrangers. Les glorieuſes & preſque incroyables Conqueſtes de noſtre Invincible Monarque ont forcé les Nations les plus envieuſes de noſtre gloire, d'avoüer que rien ne peut égaler la bravoure de nos François; mais voſtre

Mercure leur apprenant en dé-
tail les actions de valeur & de
conduite de nos Braves, leur
fait remarquer combien nostre
France est fertile en Héros. Ils
y voyent avec étonnement que
les belles Lettres n'y fleurissent
pas moins que les Armes, & que
Mars & les Muses y sont d'une
si parfaite intelligence, que la
plûpart de nos Guerriers se ser-
vent également bien de l'Epée
& de la Plume, & que de la
mesme main qu'ils rompent les
Escadrons & forcent les Villes
des Ennemis, ils écrivent des
Billets aussi tendres & des Vers
aussi galants, que s'ils avoient
employé toute leur vie à ces
sortes de galanteries. J'ay veu
avec plaisir combien à Rome

les honneſtes Gens qui aimant noſtre Langue & la gloire de noſtre Nation, eſtiment voſtre Mercure; & j'ay appris avec une joye extréme, en arrivant en Provence, que vous n'avez pas travaillé pour des Ingrats, qu'on vous rendoit juſtice, & que vos Lettres avoient une approbation generale de tout ce qu'il y a de Gens d'eſprit. Quoy que je ſois bien éloigné d'eſtre de ce nombre, je ne laiſſe pas de prendre part au plaiſir que vous leur donnez. A mon arrivée à Lyon j'ay devoré les derniers Tomes que je n'avois pas veus. Si j'avois pû les lire plus-toſt, je vous aurois envoyé une Explication de voſtre grande Enigme, que j'ay crû eſtre *la*

Grammaire. Elle ne ſeroit plus de ſaiſon, & dans quelques jours voſtre ſecond Tome m'aprendra le veritable Mot. Je crois avoir trouvé celuy de la petite.

Pour vous en dire ma penſée,
Jamais la Giroüete en lieux bas n'eſt placée,
Son Corps ſe meut au moindre vent;
Elle tourne les yeux du Couchant au Levant;
Enfin quoy qu'inſenſible, elle eſt auſſi légere
Que mon infidelle Bergere.

S'il ſe paſſe quelque choſe de nouveau à Bourbon, où je dois me rendre dés que la belle Saiſon y amenera les Malades, je vous en feray part; car pour ne vous eſtre pas connu, je n'en ſuis pas moins voſtre, &c.

LETTRE XV.

IL y a longtemps, Monsieur, que je resiste à la tentation de vous faire un remercîment du plaisir de la lecture de vostre Livre ; mais ayant veu dans le dernier de l'Année que vous en receviez de toutes parts, je n'ay pû m'empescher de vous apprendre que vostre agreable Ouvrage fait beaucoup plus de bien que vous ne pensez, & qu'il est d'une utilité plus importante que celle de divertir & de plaire, en debitant des Pieces galantes, ou en faisant l'éloge de ceux qui se signalent

Le pas moins volre, &c.

à la guerre. Vous sçaurez donc, Monsieur, que sans faire le reformateur, & sans parler de morale, vostre Mercure galant a plus fait de reforme que les meilleurs Sermons de l'Avent, puis qu'il a banny de beaucoup de Compagnies la médisance & la cruelle raillerie, & qu'il a fait voir qu'on pouvoit estre fort agreable, en disant toûjours du bien de tout le monde. Vous avez corrigé des Femmes qui ne pardonnoient à personne, qui piquoient leurs meilleurs Amis, qui trouvoient des defauts en toutes choses, qui ne voyoient dans les plus parfaites que le costé qui n'estoit pas achevé, & enfin qui ne croyoient pas qu'on pust rire

ſans tourner quelqu'un en ridicule. Une Veuve tres-bien faite eſtoit de ce caractere. Sa Famille eſt nombreuſe. Elle a de la qualité & du rang. Elle n'eſt ny du jeu ny de la promenade; mais bornant tout ſon plaiſir à viſiter & à eſtre viſitée, elle ne faiſoit autre choſe que debiter de Quartier en Quartier les Nouvelles de la Ville dont elle eſt toûjours informée la premiere. Elle y ajoûtoit régulierement une gloſe malicieuſe, comme ſi elle avoit un intereſt particulier à décrier chaque Famille. Elle ſçait par cœur le foible des Genealogies. Elle tient regiſtre de tous les fâcheux accidens qui ont rendu des Perſonnes malheureuſes

Elle n'oublie jamais ce qui peut ternir le mérite, obscurcir la naissance, ou rabaisser la dignité. Enfin elle ne dit du bien de personne, à moins qu'il ne luy serve à offencer un autre plus vivement. Cette Dame que tant de malignité environne, ne s'est pourtant pû défendre de loüer vostre Livre. D'abord elle a trouvé qu'il donnoit trop de loüanges, qu'il y avoit mille agreables malices à debiter dans les Nouvelles, & qu'on pouvoit innocemment ne pas toûjours dire du bien de ceux de qui on parle ; mais ayant veu que son sentiment n'estoit pas approuvé, que les Gens d'esprit & de bon sens prenoient vostre party contre

elle, que l'on blâmoit la raille-
rie, que chacun avoit intereſt
à la bannir, elle a commencé à
ſe dégoûter de ce plaiſir ; &
entendant par tout qu'on loüoit
l'Autheur du Mercure de ſon
honneſteté & de la maniere ci-
vlle & obligeante avec laquelle
il traite tout le monde, elle s'eſt
inſenſiblement accoûtumée à
ne plus médire. Ainſi, Mon-
ſieur, ce que le Confeſſeur n'a-
voit pû faire avec des peniten-
ces en pluſieurs années, voſtre
Livre l'a fait en badinant, ſi
j'oſe le dire ainſy. Il a bien fait
encor de plus merveilleuſes
converſions. Il a pacifié des
Familles, réüny des Ménages
qui grondoient, adoucy des
Peres de qui la mauvaiſe hu-

meur empeſchoit les Enfans d'entrer en commerce avec eux, parce que ces Gens ſauvages auroient tary toutes les ſources de la joye par un pénible travail des affaires de longue haleine, ou par des reflé-xions chagrines. Le Mercure Galant eſt venu au ſecours de ces Malheureux. Il leur a fourny agreablement à tous des ſujets de converſation de plaiſir & de joye. Meſme ces petits Ménages grondeurs, où la dépenſe & le détail des frais qui ſe font eſt la matiere la plus ordinaire de l'entretien, qui par là retombent inceſſamment dans l'ennuy & la mélancolie, ont enfin appris à parler de choſes plus agreables. Ils ſe conten-

roient autrefois de ******** qui ne servoit pas à leur polir l'Esprit, ny à leur rendre l'humeur moins sauvage, comme fait vostre aimable Mercure, où chacun apprend mille agreables & galantes Nouvelles, sans qu'on y puisse rien critiquer. Les plus severes n'y sçauroient trouver à redire, eux qui se revoltent au seul titre de Roman ou de Comédie. Vostre Ouvrage, Monsieur, est donc plus utile que vous ne l'avez peut-estre crû. Je ne vous dis qu'une partie de ses bons effets, une autre fois je vous en diray quelques autres. J'adjoûte que l'Enigme de vostre dernier Livre estoit facile à deviner à ceux qui le leûrent le premier jour de l'Année.

LETTRE XVI.

A Paris.

L'On m'ordonne de vous écrire & de vous gronder, Monſieur ; ce ſont bien des affaires tout-à-la-fois pour un Homme qui n'eſt ny aſſez ſpirituel pour vous faire un joly Billet, ny aſſez mal-honneſte pour vous bruſquer. Il faut pourtant obeïr ; & ſi je ne le fais, j'encourray l'indignation de la plus aimable Societé du monde. Fâcheuſe alternative qu'on ne peut prendre que d'un mauvais coſté ! Je me fixe au premier, Monſieur, & je vous

prie en meſme temps de trouver bon que mes Amis tous injuſtes qu'ils ſont, ſoient plus contens de moy que vous. Ils veulent que je vous diſe que vous avez tort d'avoir diferé juſqu'à l'Année 1677. à nous donner le Mercure Galant, à moins que cette Année ne ſoit voſtre Année favorite, & que vous n'ayez voulu la diſtinguer des autres par un endroit qui vous diſtingue ſi fort vous-meſme du commun des habiles Gens. On ne voit pas trop bien pourquoy vous n'avez pas ouvert plutoſt une Carriere où vous deviez cueillir tant de Lauriers, & ſemer de ſi doux plaiſirs à ce qui s'appelle le beau Monde. Il y a déja longtemps que le Roy eſt

victorieux & conquérant, qu'il eſt le Prince le plus accomply de l'Univers, & voſtre plume a manqué tout ce temps-là à ſes Exploits & à ſes Vertus. Il y a déja longtemps auſſi que les Avantures de Paris, de la Cour, & de la France, ont beſoin d'un Hiſtorien ; & cependant vous vous eſtes tû, vous à qui le ſilence ſied ſi mal. En verité, Monſieur, vous avez grand tort. Encor une fois, c'eſt un reproche que je vous fais de la part de Perſonnes qui ont plus de droit de vous le faire que moy, parce que la délicateſſe & la vivacité de leur Eſprit leur en donne davantage aux belles choſes. Je ne ſçay pas ſi le ſoin que vous avez eu de nous choiſir

un Courrier auſſi illuſtre qu'eſt celuy de Jupiter & des Dieux, pour nous apporter vos jolies Nouvelles, ne vous pourra point un peu diſculper; mais je crains pour vous que non, puis qu'enfin cela ne nous dé-dommage point de voſtre dur ſilence, & qu'au contraire nous n'en connoiſſons que mieux le bien dont il nous a privez. Selon moy, Monſieur, il y a dix ans que vous devriez avoir commencé à donner le Mercure au Public; parce qu'il y a dix ans que je commence à prendre gouſt aux productions d'Eſprit, & à les ſavourer. Les autres diſent quinze, les autres vingt, & chacun à proportion qu'il eſt plus ou moins avancé dans l'âge

du bon ſens. En effet, Monſieur, c'eſt un Ouvrage qui plaiſt à tout le monde. Il a une force magique pour gagner les cœurs de tous ceux qui le liſent; en ſorte meſme que tel qui dit mille & mille biens de vous, ne fait point de difficulté de dire en meſme temps qu'il faut que vous ſoyez Magicien ; & pour moy j'adjoûte que voſtre Magie eſt contagieuſe, puis qu'apres avoir enchanté les Gens, elle les rend eux-meſmes Magiciens. Vous n'en diſconviendrez pas ſans-doute, ſi vous faites reflé-xion au grand nombre de Devins que vos Enigmes ont produits. Je ne ſçay pas ſi le mal ſeroit venu juſqu'à moy, qui ne m'entendis jamais à deviner ;

mais il me ſemble que j'ay trouvé celle du Tableau. C'eſt *le Temps*. Celle des trois Femmes qui eſt entre l'Homme & les deux autres, eſt *l'Heure*. L'Homme qui eſt à ſa droite, & qui tient en main un Maillet élevé & preſt à tomber ſur elle, c'eſt le Marteau qui frape & qui fait ſonner l'Heure. Le Cupidon qui eſt aux pieds de cette Femme, comme éperdu & effaré, ayant ſon Carquois renverſé par terre, & ſes Fleches briſées, marque la ruine & la deſtruction de toutes choſes, qui eſt cauſée par le Temps. Il n'eſt rien de plus fort que l'Amour, & neantmoins le Temps ne laiſſe pas d'en venir à bout, à plus forte raiſon de toute autre

choſe. La ſeconde Femme qui eſt au coſté gauche de la premiere, & qui la ſuit, c'eſt *l'Ombre* qui ſuit chaque Heure, ou bien encor une autre *Heure.* Elle montre avec ſa main Minerve, le ſymbole de la Sageſſe, qui eſt derriere tous ces diférens Perſonnages, & qui ſemble les ſuivre & venir apres eux, pour marquer que le Temps amene la Sageſſe & la Prudence avec luy. Mais, Monſieur, au lieu du Temps qui amene la Sageſſe, ne ſeroit-ce point *la Sageſſe* elle-meſme ? Voicy comment. Ses trois grands Ennemis ſont la Beauté, la Jeuneſſe, & l'Amour, qui font faire tous les jours mille folies. Le Vieillard qui tient en main un

Marteau élevé, & qui eſt en poſture d'Homme qui menace & qui veut fraper, repreſente *Saturne* ou *le Temps*, qui détruit ces choſes en la perſonne de cette jeune Belle éplorée & de Cupidon deſarmé & comme tout éperdu, qui eſt à ſes pieds. La ſeconde Femme qui en montre une troiſiéme derriere elle, ſçavoir Minerve, figure *la Vieilleſſe*, qui ſemble dire aux jeunes & belles Perſonnes, auſſi-bien qu'aux Amans, qu'ils doivent ſe conſoler de leur perte, puis que la Sageſſe en doit eſtre la récompenſe & le prix. Voila, Monſieur, dequoy choiſir. Je ne ſçay lequel des deux Mots ſera le plus à voſtre gré; mais je ſçay bien que vos intereſts

paroiſſent trop meſlez avec ceux de la Sageſſe, pour appréhender que vous la rebutiez tout-à-fait. Pour moy qui ne ſuis pas de ſi bonne intelligence avec elle, je me tiens au Temps, quoy que je n'aye pas trop ſujet d'eſtre ſatisfait du préſent & du paſſé, mais j'eſpere que l'avenir me ſera plus favorable. Je ſuis, Monſieur, avec toute l'eſtime que je dois, voſtre, &c.

L'ABBE' DROÜYN.

LETTRE XVII.

AUtheur, dont chacun eſt le zelé Partiſan,
Quand on reçoit voſtre Enigme en Etrenne,

Sans ſe donner beaucoup de peine,
On ſonge en meſme temps au premier
Jour de l'An. [table;
Ce ſens eſt naturel, je le crois veri-
Peut-eſtre auſſi qu'il n'en eſt rien:
Mais au moins ſi j'en puis croire le
vray-ſemblable,
Chaque Vers à ce Mot ſe rapporte
fort bien.
Le détail ſeroit une affaire,
Je n'entreprens point de le faire,
Je laiſſe à qui ſçaura cette Explication
D'en faire l'application;
Je me ſers ſeulement de cette conjon-
cture, [pliment,
Pour vous offrir icy mon petit com-
D'avoir placé fort honorablement
Ma Deviſe en voſtre Mercure.
Elle n'eſtoit belle que par le choix
Que ma Muſe avoit oſé faire
Du plus auguſte & du plus digne Frere
Du plus auguſte & du plus grand des
Roys.

C'eſt voſtre, &c.

GAUTHIER.

LETTRE XVIII.

A Lyon.

JE ne doute pas, Monsieur, que bien des Gens ne se soient mesiez d'expliquer vostre derniere Enigme. Je ne sçay s'ils auront heureusement rencontré, mais la conjoncture du Mois où elle paroist, m'en facilite le dénoüement, car je pense que son premier jour en est la clef, aussi-bien que de l'Année. Parmy tant de nuages, on ne laisse pas de voir luire un tres beau *Jour de l'An*, & il ne perd rien de son éclat dans les agreables obscuritez dont vous l'envelo-

pez. Vos expreſſions ſont ſi heu-
reuſes & ſi juſtes, qu'on ne peut
rien dire qui y vienne mieux.
Les Enigmes ne ſont pas les ſeuls
ornemens de vos Ouvrages.
Pour moy, je compte pour rien
tous *les* momens que je dérobe
à voſtre Mercure. De bonne-
foy, il eſt ſi inſinuant, qu'on ne
peut luy refuſer toute l'appro-
bation qu'on luy donne. Je m'a-
viſe un peu tard d'en dire ma
penſée, auſſi-bien que de voſtre
Enigme, dont je n'ay pû vous
envoyer plutoſt l'Explication.
Je deſeſpere que vous luy puiſ
ſiez faire l'honneur de la citer.
Celuy que vous me ferez de
croire que je ſuis entieremen
dévoüé à voſtre ſervice, me
ſera une aſſez douce conſola

tion, & me tiendra lieu de tout, parce que dans la verité je n'ay pas de plus forte passion que de rendre justice à vos Ouvrages, & d'estre vostre, &c.

LETTRE XIX.

A Langres.

JE croy ne m'estre pas inutilement appliqué à l'Explication des Enigmes du dernier Tome de vostre Mercure ; & si les Mots que j'ay à vous proposer ne sont pas les véritables, ils y conviennent ce me semble assez bien pour me permettre de m'en flater. Ce Corps que tant de testes, de bras, & de

pieds, devroient rendre tres-monstrueux, ne l'est aucunement; & bien loin de là, c'est un Corps des plus accomplis, non seulement de la France, mais mesme de tout le monde. Cela n'a rien de surprenant, puis que c'est un Corps composé de quarante des plus beaux Esprits du Royaume. En un mot c'est *l'Academie Françoise*.

Quant au mot de l'Enigme qui n'a que quatre Vers, ce n'est à mon avis autre chose qu'un de ces *Cocqs* qu'on met au dessus des Clochers. Il tourne sans estre animé, & regarde de tous costez sans rien voir. Pour l'Enigme en figure, elle est bien plus mysterieuse. Je l'explique sur *la Constance*, qui est repre-

sentée par Vénus nuë & dépoüillée de tous les ornemens étrangers. Cette Déesse est Mere de l'Amour. Aussi arrive-t-il souvent que la Constance fait naistre cette passion ; & combien a-t-on veu d'Amans qui n'estans pas heureux dans les commencemens, le devienent par la perséverance ? Faveur pourtant tres-signalée, & qui n'est reservée qu'aux plus fortunez. Heureux ceux qui peuvent en servir d'exemple !

Heureux l'Amant dont la constance
Réduit à ses desirs une fiere Beauté !
Un cœur si longtemps disputé,
Qui cede à la perséverance,
Est la plus digne récompense
Dont on puisse payer un amour rebuté.

Vénus eſt aſſiſe, c'eſt à dire dans la poſture la plus ferme & la moins ſujette à eſtre ébranlée. Auſſi ne l'eſt-elle pas par les menaces ny par les ſoûmiſſions des deux Perſonnes qui ſont à ſes coſtez ; & comme elle regarde avec intrépidité le coup dont il ſemble que l'on veüille la fraper, elle ne témoigne auſſi nulle complaiſance pour les reſpects de l'autre qui eſt à genoux devant elle. Le Dieu d'Amour & celuy de la Guerre ſont dans cette peinture, parce que c'eſt dans ces deux occaſions où la conſtance éclate davantage, & rien ne la met à de plus difficiles épreuves que les peines de l'Amour & les dangers de la Guerre. Mais

cette vertu sort toûjours victorieuse de tous les deux. Si les Histoires feintes, je veux dire les Romans, nous donnent de fameux exemples de l'un, l'Histoire veritable de nostre incomparable Monarque nous fournit de grandes épreuves de l'autre, en nous faisant voir un Roy qui par sa fermeté triomphe de tant de Puissances unies contre la sienne.

Je suis ravy, Monsieur, d'avoir eu cette occasion de vous témoigner en particulier ma reconnoissance pour les présens que vous faites au Public. C'est une obligation à laquelle tout le monde doit prendre part, puis qu'il n'y a personne qui ne profite de vostre travail. Il est

dans une approbation generale; & vous pouvez vous assurer d'avoir celle de tous les honnestes Gens de ce Païs. Vostre Livre y est lû avec bien du plaisir. S'il s'y fait quelque chose qui mérite de vous estre mandé, j'auray soin de vous en faire part. Cependant soyez persuadé que parmy tous ceux qui ont pour vous l'estime qui vous est deuë, il n'y en a point qui ait une plus forte inclination que moy à estre, &c.

D. L.

LETTRE XX.

ILLUSTRISSIMO SIGNORE.

VEngono in queste parti di Toscana portate sulle ale del Mercurio Galante le glorie del suo Autore, il di cui fertile ingenio come partorisce ogni mese tanti gratiosi ragguaglij, ne nascono ancora al suo merito infiniti ammiratori tanto più che maggiormente si accresce in noi il desiderio di haverlo, che si vedono in esso piu distinte le relationi de gloriosi successi dell' Invittissimo Re de' Galli, che tiene hormai arrolata sotto li suoi stendardi la Vittoria per rendersela inseparа-

bile dalle ſue armi, onde poſſa dirſe
naturalizzata Franceſe, che ſe dà
ciò ne riſalta nelli noſtri animi un
contento eſtremo, vien' ancora ac-
compagnato dal guſto che provia-
mo da quei ſcherzi di ſpirito, di
che è ripieno tanto in Verſi che in
Proſa, & fra gl'altri dalle inge-
nioſe Enimme che ei propuone &
particolarmente quella del primo
Giorno di queſt' anno, il di cui ſenſo
è al mio parere l'Academia Fran-
ceſe de Belli Spiriti, compoſta di
quaranta huomini, che ſono tanti
Heroi letterati che poſſono tene
i primi luoghi ſul Parnaſſo & pu
blicar la fama delle Muſe Fran
ceſi. Ma perche le Muſe Italian
non ſiano geloſe di tanti applauſ
vuol bene eh' jo li mandi queſt
Sonetto de loro parte, per non v

ler e
occaſ
alla
colte
jo de
faccio
vo. I

ter essere loro mute in cosi bella occasione, venendo à comparire alla Francese per essere meglio accolte dal Mercurio & essendoseli io de piú partiali di vero cuore le faccio riverenza & mi sotto scrivo. Di V. S. Illustrissima.

Devotissimo Servitore
vero,
LO SCONOSCIUTO.

ITALIENNES,

FRANCOISES.

MUses, qui joüissez d'une heureuse abondance,
Pour fournir de matiere à vos accens divers,
Depuis que le Mercure a pris naissance en France,

Vous allez de vos chants remplir tout
l'Univers.

SZ

Quoy, faudra-t-il toûjours vous prê-
ter audience ?
Ne ſçauroit-on avoir de part en vos
Concerts ?
Le Parnaſſe n'eſt pas le ſejour du
ſilence,
Il faut bien aujourd'huy que nous
meſlions nos Airs.

SZ

Noſtre méthode plaiſt, elle eſt tendre
& polie ;
Mais pour ne point troubler voſtre
douce harmonie,
Nous prẽdrons vos accẽs pour mieux
unir nos voix ;

SZ

Et nous partagerons par des accords
de mêine
Avec vous le plaiſir que vous ſentez
extrême,
De chanter que LOUIS eſt le plus
grand des Roys.

LETTRE XXI.

A Paris.

APres avoir consideré vos Enigmes, j'ay crû, Monsieur, que la premiere ne signifie autre chose que cet illustre & sçavantissime Corps de *l'Académie Françoise*, composé de quarante doctes Chefs de diverse qualité, sçavoir, Ducs & Pairs, Evesques, Présidens, Conseillers, Ecclesiastiques, & Gens d'épée. Si j'ay deviné le Mot, il suffira pour moy : J'auray le plaisir de voir les belles Explications que les Sçavans vous en auront données. Je trouve que

la seconde Enigme nous cache *le Soleil.* Je vous en donne l'Explication en ce Sixain.

L'Enigme qu'un beau Quatrain fonde,
Cache sous un nuage un Astre sans pareil,
Assurément c'est le Soleil,
Qui sans vie, & bien loin des quatre parts du Monde,
D'un mouvement reglé poursuit son premier cours.
Quoy que sans vouloir voir, il regarde toûjours.

Ou si vous aimez mieux ces quatre Vers.

Vostre Quatrain Enigmatique
Cache comme un nuage un Astre sans pareil.
Si j'en croy l'Esprit Prophétique,
Au travers des broüillards j'apperçoy le Soleil.

L'Enigme en figure m'a embaraſſé. Je l'ay laiſſée à de plus habiles Gens que moy. J'en ay toutefois tiré une Explication que je me ſuis contenté de communiquer à quelques-uns de mes Amis, en attendant que vous nous en diſiez le ſecret. Je ſuis, &c.

DESNES.

LETTRE XXII.

A Paris.

IL y a deux jours, Monſieur, que je pris la liberté de vous écrire un Billet, où je vous diſois ma penſée ſur l'Enigme en taille-douce de voſtre dernier

Mercure. Depuis ce temps-là j'ay lû une seconde fois celles que vous y proposez en Vers, & si je ne me trompe, plus heureusement que la premiere, puis que j'en ay trouvé les Mots. Ce sont *l'Académie* & *le Coq d'un Clocher*. Elles sont si justes & si claires, qu'elles n'ont pas besoin d'explication, & je m'étonne comment elles ne m'ont point sauté d'abord aux yeux. Il faut pourtant que vous permettiez à ma Muse familiere de s'égayer un peu, & de vous dire à sa façon ce qu'elle en pense.

Cette Enigme est l'Académie
Où le Mérite met les petits & les grands:

Comme elle eſt en tous lieux chere
aux habiles Gens,
L'Ignorance eſt ſon ennemie.

§2

Ses Membres ſont au nombre de quarante,
Qui bien que diférens, forment un meſme Corps,
Et qui ſont mieux que la Troupe ſçavante
Connoiſtre les Vivans, & revivre les Morts.

§2

De noſtre Langue elle eſt l'Arbitre Souveraine;
Auſſi LOUIS la traite-t-il en Reyne,
Il la ſoûtient par ſes bienfaits,
Et pour comble d'honneur, la place ſous le Dais.

§2

D'Arles & de Soiſſons elle ſe dit la Mere;

Mais quoy qu'elle ait donné mille
Ouvrages divers,
Qu'on admire par tout & ſa Proſe &
ſes Vers,
Elle n'a pas encor achevé ſa Gram-
maire.

Je vous donne le bonjour,
Monſieur, & ſuis, &c.

L'ABBE' DROÜYN.

LETTRE XXIII.

JE ſuis l'Homme du monde le plus malheureux, Monſieur. J'ay une envie prodigieuſe de me faire imprimer, & je n'en ſçaurois venir à bout. Je m'eſtois donné l'honneur de vous écrire une grande Lettre

il y a trois semaines, où je vous demandois un peu d'immortalité ; mais je n'en ay point reçeu, quoy que pourtant j'en aye attendu jusqu'à l'arrivée de vostre Mercure où je ne me suis point veu. Cela, comme vous pouvez croire, m'a jetté dans une fort grande consternation, car je m'estois flaté de l'espérance d'estre bientost Mr l'Autheur, & formant mille projets là-dessus, j'avois commencé à renoncer à mes anciennes connoissances, parce que je ne voulois plus voir que les Gens à Stances, Sonnets, Madrigaux, & le reste. J'ay esté vilainement trompé, & je me trouve obligé de demeurer encor dans la foule, ou de n'avoir

point du tout d'Amis. Tirez-moy de détresse, je vous en suplie, Monsieur. Faites dire un mot pour moy à vostre Mercure. Je ne veux que cela pour m'ériger en Bel Esprit, & je suis assuré qu'on ne verra pas plutost mes Ouvrages avec ceux de l'incomparable Madame des Houlieres, & les grands Poëtes Mrs de Fontenelle & Ferrier, que sans autres preuves de ce que je vaux, on me viendra rendre visite comme à un Homme extraordinaire, & pour me faire plaisir, aussitost on mettra le Mercure sur le tapis. Les uns diront que ce que j'ay fait emporte le prix par dessus le reste. Les autres qui voudront paroistre plus raffinez, loüeront

mon Ouvrage, faisant semblant d'ignorer qu'il soit de moy. Alors un Amy aposté, dira, *C'est Monsieur*, en me montrant au doigt, *qui a fait cela*. Et l'autre répondra; *Quoy, c'est Monsieur? Ah je n'en sçavois rien. Ainsi mes loüanges ne doivent point paroistre suspectes, & c'est un simple effet du mérite de la Piece.* Toutes ces belles choses, Monsieur, sans celles que je ne dis pas, ne valent-elles pas bien la peine que vous prendrez de faire mettre mes petites badineries dans vostre Livre? Je vous en envove une. Je ne sçay comment l'appeller, car elle tient un peu de l'Elegie. Aussi avois-je d'abord résolu d'en faire une, & pour cet effet je m'estois un

peu attendry contre mon ordinaire ; & m'imaginant que j'estois hay de ma Maistresse, que je nommois Iris (ce qui est un vray conte, car je n'ay jamais esté amoureux depuis que j'ay l'honneur de me connoistre) j'avois commencé là-dessus d'un ton plaintif ; mais quand je fus au 7. ou 8. Vers, comme je n'avois pas un grand fond de douleur, les tendres sentimens disparurent aussitost. Je suivis ma pente naturelle, qui est de badiner, de sorte que je réduisis ce que j'avois fait dans une espece de Stances, si cela peut avoir ce nom-là ; en tout cas, Monsieur, vous en serez le Parain, & vous pourrez l'appeller comme il vous plaira. Je leur

ſouhaite à ces pauvres Enfans de mon Eſprit, plus de proſperitez qu'à leurs aiſnez, qui ſe ſont perdus pour n'avoir pas ſçeu voſtre adreſſe. S'ils ſe pouvoient trouver chez le Maiſtre de la Poſte, je donnerois bien quelque choſe, & qu'on allaſt les y chercher, car j'aurois bien de la joye de voir toute ma petite Famille enſemble. Je condamne pourtant celuy qui ſe nomme *la Parque*, à eſtre jetté au feu, pour avoir oſé, luy indigne, loüer le plus grand Roy du Monde. Pour ſon grand Frere qui l'a accompagné, à la bonne heure, qu'on le voye, pourveu qu'il parle plus juſte une autre fois, & qu'il diſe,

Que l'on grave ſon Nom où le leur le ſera,

& non pas,

Que ſon Nom ſoit gravé où le leur le ſera.

Mais parlons d'autre choſe. Voſtre derniere Enigme me paroiſt ſi difficile, que ſi j'eſtois Juge, je croy que je ferois mourir celuy qui la devineroit, comme eſtant Sorcier. Pour moy, je me rends. Je ne ſçay ce que c'eſt. J'eſpere que vous nous en inſtruirez bientoſt. J'attens voſtre Mercure prochain avec grande impatience. Les autres m'avoient bien mis en gouſt, mais le dernier m'a achevé, c'eſt.... Mais arreſtez-vous,

ma plume, on ne m'imprimeroit point, si vous écriviez des loüanges; & de peur de n'estre pas maistresse de vous-mesme, finissez viste, & dites à l'Autheur du Mercure que je suis plus que personne son tres, &c.

L.

Ie croyois, Monsieur, vous envoyer mes prétenduës Stances; mais comme je ne sçay presque ce que c'est que faire des Vers, elles ont un certain goust de Prose que je n'ay pû souffrir, & qui m'empesche de vous les faire voir. J'ay mis en leur place un petit Inpromptu que je viens de faire, par lequel des Gens qui ne me connoistroient pas, jureroient que je

ſuis amoureux. Le voicy, Monſieur. Si vous le jugez à propos, vous le mettrez en quelque coin de voſtre Mercure.

De toutes les autres Bergeres
Helas que me ſert l'amitié?
Leurs douceurs pour moy ſont ameres,
Et je me ris de leur pitié.
Rien ne peut ſoulager ma peine,
Que la cruelle Célimene;
Mon mal fut ſa ſeule rigueur,
Mon ſeul remede eſt ſa douceur.

Mon deſſein eſtoit de faire noter ces Vers; mais comme j'aurois peut-eſtre eſté trop longtemps ſans les donner au Public, j'ay crû les devoir mettre icy, de crainte que ſi un galant Homme mouroit, on n'imputaſt ſa mort au chagrin de n'avoir pas eſté imprimé.

LETTRE XXIV.

A Lyon.

PUis que les Enigmes du Mercure exercent ſi agreablement l'Eſprit, je ne puis vous cacher, Monſieur, le plaiſir que j'ay reçeu à chercher le ſens de celle du Mois de Janvier, qui m'a paru fort ſpirituelle. Il me ſemble qu'on peut l'appliquer aſſez juſtement à *l'Académie Françoiſe.* Vous en jugerez par les Vers ſuivans. Je ſeray peut-eſtre plus heureux dans cette Explication, que je ne le fus dans celle de l'Enigme des Confederez, qui n'eut pas le bon-

heur d'aller à vous. Ce n'eſt pas que je prenne à cœur un ſilence qui ne pouvoit eſtre qu'avantageux aux petits Ouvrages que je vous envoyois ; mais je ne me conſole pas d'en eſtre encor réduit à vous aſſurer que je ſuis voſtre, &c.

DA...

Explication de l'Enigme du Mois de Ianvier 1678.

JE ſuis cette fameuſe & ſage Académie,
Sur qui du beau Parler la grace eſt affermie.
Des Quarante Sçavans qui compoſent mon Corps,
En faveur du bon ſens, j'aſſemble les efforts.
Le langage poly qui brille dans leur bouche,

De l'antique François a banny l'air
farouche,
Et de mon noble Employ l'illustre
autorité
Dans les Mots que j'admets choisit la
pureté.
De Gens de tous états dignement
occupée,
J'ay l'éclat de la Plume, & celuy de
l'Epée,
Et l'on voit dans ce rang des Esprits
les plus beaux,
Présidens, Cordons bleus, Evesques,
Cardinaux.
Ce Grand chez qui souvent j'annonce
mes Oracles,
C'est l'auguste LOUIS, cet amas de
Miracles,
Qui d'un heureux concours fait ad-
mirer en soy
Le Modelle parfait d'un Héros &
d'un Roy.
J'appelle mes Enfans ces celebres Ou-
vrages

Qui de tous les Sçavans s'attirent les
ſuffrages,
Et qui peuvent prétendre au droit de
tout charmer,
Auſſitoſt qu'une fois j'ay pû les eſti-
mer.
Les deux Filles que j'ay, l'une c'eſt
l'Eloquence,
L'autre eſt l'Art de Rimer avecque
bienſéance:
Dans ces deux beaux talens je ſçay me
ſignaler,
Quoy que j'en ſois encor à l'Art de
bien parler.

LETTRE XXV.

Fragment d'une Lettre de Richelieu, dans laquelle il eſt marqué que pluſieurs Dames de cette magnifique Ville ont deviné les Enigmes de l'Academie Françoiſe & du Coq. Voicy ce qui ſuit & ce que cette Lettre en dit.

POur l'Eſtampe, on luy donne icy pluſieurs ſens. Les uns veulent que ce ſoit *la Triple Alliance étonnée*; les autres, *la Ialouſie*; & les autres, *la Paix*. Mais pour moy,

Quand le tout en un point j'aſſéble,
Dedans cette Enigme il me ſemble
Apercevoir le Depart de mon Roy,
Dont les appreſts cette Campagne

Jettent la terreur & l'effroy
Dans la Hollande & dãs l'Eſpagne;
On nous les peint dans ce Tableau
Par ces deux Femmes étonnées
Que ce Héros de ſon Marteau
Etourdit toutes les Années;
Car enfin ce Roy glorieux,
Quand une fois à partir il s'apreſte,
Leur donne à ous martel en teſte,
Et les fait trembler en tous lieux.
Mais l'Amour voyant que la Guerre
Souſtrait à ſon Empire un grand nombre d'Amans,
Tend à mon Roy les mains, & craignant ſon tonnerre,
Luy demande la Paix avec mille agrémens.

SZ

Il auroit pû toucher le cœur
De ce redoutable Vainqueur,
Sans l'obſtination de l'Eſpagne opriмée,
Qui ne pouvant dompter ſon effroyable orgueil,

Conſerve encor pres du Cercueil
Sa vaine gloire accoûtumée.
Ainſi l'Amour tout nu, ſans Armes,
ſans Carquois,
A beau pleurer, gémir, crier à haute
voix,
Mon Prince eſt ſourd à tous ſes
charmes;
Et jettant l'œil ſur le Dieu Mars,
Charmé de ſa poſture, il ſuit ſes Eten-
dards,
Et fiérement mépriſe & l'Amour &
ſes larmes.

Nous verrons dans le Tome de ce Mois, ſi *le Depart du Roy* eſt le vray ſens de l'Enigme du Tableau. Je l'attens avec impatience, & ſuis voſtre, &c.

Q. de Jan.

LETTRE XXVI.

JE vous écris d'une Ruelle où vous ne ſçauriez croire combien l'on parle de vous. Voſtre Mercure, Monſieur, eſt un Homme ſi galant & ſi genéreux, que vous ne devez pas vous étonner qu'il vous faſſe regner dans des Provinces éloignées. En effet, de vous dire que voſtre Livre ſoit le divertiſſement de tout le monde, c'eſt ce que vous ſçavez déja; mais il faut vous dire plus, c'eſt une partie ſi eſſentielle à nos plaiſirs, que nous ne ſçaurions nous en paſſer; & je ſuis chargé

particulierement d'une tres-belle Compagnie, de vous en faire compliment, & vous conjurer de continuer toûjours ce qu'elle appelle sa consolation. L'on n'est jamais trop assuré de ce qui plaist; & pour y contribuer, je sçay qu'il ne tient pas à celles de qui je parle d'avoir chacune une demy-douzaine d'Avantures. Vous voyez, Monsieur, par là, le bruit que vous faites dans nos Provinces. L'on attend le Mercure comme l'on attend son Revenu. Quand on le tient, on le lit tout d'une haleine; on le relit cinq ou six fois; on ne saute pas une ligne; tout y plaist, & sur tout vos Enigmes. Elles attachent extrémement, & moy qui m'y

applique avec plaiſir, je ſuis bien aiſe de vous en dire ma penſée. Je ſuis bien trompé ſi la premiere eſt autre choſe que *l'Académie Françoiſe.* La ſeconde eſt une *Giroüette ;* Et pour la troiſiéme en figure, je vous avouë que je ne l'ay pas devinée. Mais ce bel endroit de voſtre Lettre n'eſt pas le ſeul qui aye plû à noſtre belle Aſſemblée. *Le Ruiſſeau* & *les Prairies* ont touché particuliérement une jeune Perſonne tout eſprit & toute beauté, qui témoigna qu'elle auroit bien du plaiſir ſi elle voyoit leur Diférent terminé. On jetta les yeux ſur un jeune Poëte, qui apres s'eſtre défendu quelque temps, fut enfermé dans un Cabinet, où il fit les Vers que voicy.

LE DIFEREND TERMINE'.

MA foy, je vous trouve admirables,
Prairies, qui que vous soyez,
De nous venir conter des Fables
Dans les Vers que vous employez.
Il semble que Ruisseau ne peut couler sans crime,
S'il ne vous aime éperdûment,
Et cependant dans son estime
Je sçay que vous n'entrez que fort legerement.

SZ

L'une fait la Maistresse, & l'autre la Rivale;
Pour celle-là Ruisseau s'est égaré,
Et sur un ton énamouré
Elle luy fait cõpliment pour régale.

L'autre jalouſe & pleine de dépit,
Prétend s'attirer le crédit,
Quoy que pour toutes deux la chance
ſoit commune,
Car ce Ruiſſeau ne vous aima jamais,
Et jamais ſemblable fortune
N'a dû s'attirer vos ſouhaits.

25

Mais pour qui donc couler, direz-vous
en colere?
Ruiſſeaux ſont-ils indiférens?
Sont-ils comme ces fiers Torrens
Qui ne coulent que pour mal faire?
Eh vrayment non, ils aiment comme
nous,
Ou bien ſi vous voulez, ils aiment
comme vous,
Et celuy-cy ne ſort de ſa taniere
Que pour une belle Riviere.

26

Ainſi pendant que vainement
Vous en diſputez la conqueſte,
Ce Ruiſſeau qui s'eſt mis une autre
amour en teſte,

Rit, & s'échape promptement.
Il court à ſa belle Maiſtreſſe,
Qui luy fait accueil, le reçoit
Comme un Amant digne de la tendreſſe
Qu'à qui ſçait bien aimer une Maiſtreſſe doit.
Ils ſe meſlent, ils s'entrelaſſent,
Ils ſe careſſent, ils s'embraſſent,
Et vont dormir ſous un Berceau
Formé de jonc & de bruyere:
Ainſi cette Riviere aime ſon cher Ruiſſeau,
Le Ruiſſeau ſa Riviere,
Et toûjours le Ruiſſeau la Riviere aimera,
Tant que Riviere elle ſera.

Nous avons trouvé dans ces Vers beaucoup de génie, & un caractere ſi aiſé, que nous avons eſté bien aiſe de vous les envoyer. Toute la Compagnie

vous prie de les recevoir, & moy en particulier, qui suis vostre, &c.

D***

A Lyon le 12. *Fevrier, & du Mercure le Tome II.* 1678.

LETTRE XXVII.

A Lyon.

C'est de l'Enigme des Confederez qu'il est parlé dans cette Lettre.

AVoüez-le, Monsieur. Vous vous estes flaté de pouvoir dépaïser nos Provinciales, en les conduisant d'un plein saut de l'Alphabet aux recherches de la Philosophie. Vous n'avez pas fait sans-doute reflexion,

que depuis que Mr de Lescla-
che est venu dans nostre Ville,
nous sommes toutes devenuës
sçavantes, au grand chagrin
mesme de la plûpart de nos
Marys, qui à peine en sçavent
autant que nous. Il ne faut
pourtant pas faire les fines.
Avec toute nostre érudition,
nous avons eu quelque peine
à donner dans le sens de vostre
Enigme; & si nous avons esté
assez heureuses pour penétrer
dedans, ç'a esté par une avan-
ture semblable à celle de ce
Peintre, qui par hazard réüssit
merveilleusement à representer
l'écume d'un Cheval, en jettant
de dépit son Pinceau contre sa
Toille, apres avoir longtemps
essayé inutilement à la peindre

ſuivant la force de ſon idée. Vous jugerez ſi le deſeſpoir nous aura eſté auſſi heureux, quand nous aurons dit que la plus ſpirituelle de nous ne pouvant ſouffrir la raillerie d'une de ſes Compagnes, qui luy reprochoit que ſon bel Eſprit luy manquoit bien au beſoin, puis qu'elle ne pouvoit répondre à voſtre défy, eſt entrée dans une colere qui l'a fait ſauter aux nuës. S'eſtant trouvée tout-à-coup ſur ces Chariots volans, elle n'a pas crû en devoir deſcendre ſans avoir examiné ſi elle ne découvriroit point dans ce Païs toutes les convenances qui ſont renfermées dans voſtre Enigme.

Il luy ſemble que *le Nuage* eſt

veritablement ce vaſte Corps qui a plus de bras que le fabu. laux Briarée, avec lequel il couvre pluſieurs Provinces.

Les parties de ce Corps réjoüiſſent extrémement la veuë, quoy qu'elles ſoient ſans proportion ; & leur irrégularité paroiſt d'autant plus agreable, qu'elle eſt plus éclairée contre l'ordinaire des autres beaurez.

La grandeur & l'épaiſſeur de ce Corps en fait la foibleſſe, puis qu'il ceſſe de ſe pouvoir ſoûtenir en l'air quand il eſt fort épais. Sa chute eſt ſouvent accompagnée des frayeurs du Tonnerre.

Ses parties s'uniſſent en s'entrechoquant par l'impétuoſité des vents : elles ſe ſéparent

quelquefois ſans douleur, & ſe rejoignent quand il leur plaiſt.

Enfin le Soleil & la Foudre, dont l'un en eſt le Pere, & l'autre l'Enfant, deviennent ſon plus cruel ennemy, puis que l'un par ſes rayons les diſſout, & que l'autre luy déchire les entrailles qui luy ont donné naiſſance.

Si noſtre Explication eſt mal penſée, nous ſerons étonnées comme ſi nous eſtions tombées des nuës: mais enfin, Monſieur, le Roy vous a donné le privilege de tourmenter quelquefois la cervelle des Dames qui ſe piquent d'eſprit.

Si quelques-unes en ſouffrent, il eſt d'un grand ſecours aux autres, à qui il fait paſſer tous

les Mois une couple d'heures le plus agreablement du monde. Nous nous engagerions volontiers à en faire l'éloge, si son debit extraordinaire n'y réüssissoit beaucoup mieux que ne pourroient faire les Ecolieres d'Apollonius, qui sont toutes vos tres-humbles Servantes.

LETTRE XXVIII.

D'un Village entre Tours & Saumur, ce 14. Fevrier 1678.

IE suis peut-estre, Monsieur, la premiere Fille de Village qui vous aye écrit, de mesme que je crois estre la premiere qui ait entrepris d'expliquer les

Enigmes que vous mettez dans vos Mercures. Je vous assure que j'y ay toûjours réüssy, à l'exception de celle du *Trictrac* dont je ne pûs penétrer le sens. J'ay trouvé l'Illustre Corps de *Messieurs de l'Académie Royale des Beaux Esprits* dans la premiere de vostre dernier Mercure. Tout y vient si juste, qu'il ne se peut rien de mieux. Pour la seconde Enigme, elle est trop élevée pour moy, & j'avouë de bonne-foy que je ne suis pas si hardie que la Belle à qui le Public la doit. Celle qui est en figure doit estre reservée aux Sçavans, & j'attens le Mois de Fevrier pour sçavoir sans peine ce que toutes mes resveries ne me pourroient faire découvrir.

J'avois réſolu de vous faire part d'une petite Hiſtoire arrivée dans noſtre Village depuis quinze jours ; mais apres l'avoir écrite, j'ay eu des raiſons pour la ſuprimer. Ce n'a pas eſté ſans chagrin, puis que je me vois privée par là du plaiſir de vous rien envoyer, à moins que je ne ſçeuſſe que des Fruits de noſtre incomparable Païs ſeroient bien reçeus de l'Autheur du Mercure Galant, à qui je ſuis tres-humble Servante.

LETTRE XXIX.

PUis que vous estes le grand Ocean où se viennent rendre les Fleuves & les Ruisseaux, pour estre derechef rendus à toute la Terre, & que vous recevez des Matereaux de toutes parts, pour en dresser tous les Mois un Edifice agreable aux yeux des Curieux, vous ne rebuterez pas, Monsieur, ce qui peut vous venir de la Marne, & ce que quelque petit coin de la Champagne pourroit vous fournir de propre à vos Ouvrages. L'Avanture arrivée nouvellement en ces Quartiers, &

dont je vous envoye les Memoires, a semblé digne à plusieurs d'y avoir place, & c'est ce qui m'a fait vous l'envoyer. Si vous jugez qu'elle mérite de tenir quelque rang dans le Mercure, je vous l'abandonne absolument, & suis, &c.

LETTRE XXX.

A Châlons sur Saône.

COmme il n'y eust peut-estre personne en France qui ressentit plus de chagrin que moy de l'interruption du Mercure Galant en 1673. il n'y a personne aussi, Monsieur, qui ait reçeu plus de joye du rétablissement d'un Dessein qu'on

ne doit pas eſtimer moins profi-
rable que galant. L'utilité de
voſtre Ouvrage ſe découvre, &
paroiſt meſme plus grande de
jour en jour. Vous ne ſçauriez
croire combien la lecture de ce
Livre a déroüillé & déroüille
tous les jours d'Eſprits dans les
Provinces. On ſe raffine inſen-
ſiblement le gouſt en exami-
nant les beautez des Pieces
choiſies que l'on y trouve; &
les Eſprits ſe ſubtiliſent par les
divers tours qu'ils ſont obligez
de ſe donner pour trouver le
Mot d'une Enigme. Le mien
ne s'eſt pas employé inutile-
ment à cette recherche. Plu-
ſieurs de mes Amis me ſont té-
moins que je divinay le *Trictrac*
& la *lettre V*; & le dixiéme

Tome du Mercure que noſtre Libraire reçeut ſeulement hyer, vient de m'apprendre que j'avois auſſi trouvé le Mot de l'Enigme du neuviéme, en diſant que c'eſtoit *l'Armée Ennemie.* Ceux en préſence de qui j'avois trouvé ce Mot vers le milieu du Mois paſſé, m'ont felicité de ce que j'eſtois ſi heureuſement tombé dans la penſée d'un auſſi grand Homme que Monſieur le Duc de S. Aignan; & je vous aſſure, Monſieur, que cela ne m'a pas cauſé une joye médiocre. Je ne ſçay ſi je ſeray auſſi heureux dans l'Explication de celle du dixiéme Tome. Du moins elle m'a couſté plus de méditation que les trois précedentes, car je devinay le

Trictrac à la premiere lecture de l'Enigme, & *l'Armée Ennemie* à la seconde ; au lieu qu'il m'a fallu repasser sur celle-cy plus de douze fois avec attention, avant que d'y pouvoir appliquer un Mot, encor n'osay-je m'assurer que ce Mot soit le veritable, comme j'avois fait celuy de cette derniere Enigme, ayant voulu gager quelque chose de considérable, contre un de mes Amis, que le Tome suivant nous apprendroit que j'aurois heureusement deviné. Quoy qu'il en soit, Monsieur, je me hazarde à vous dire que le sens de l'Enigme dont je vous parle doit estre *le premier Iour de l'Année*, ou si vous voulez, *le Iour des Etrennes*. Cependant

faites-moy la grace de ne pas regarder cette Lettre comme d'un Devineur d'Enigmes, mais comme d'un Curieux qui a esté bien aise de se servir de l'Exp'i. cation bonne ou mauvaise qu'il vous envoye, comme d'une occasion favorable à vous témoigner en son particulier les sentimens de reconnoissance, & les obligations que vous doivent avoir toutes les Personnes bien nées, pour les soins que vous prenez de satisfaire leur curiosité. Voila l'essentiel de ma Lettre, qui vous assurera de la forte estime que j'ay pour vous, & du zele ardent avec lequel je veux estre vostre, &c.

MICONET, *Avocat à Châlons sur Saône.*

Qui ſert d'Explication à l'Enigme du Coq.

C'Eſt le Coq d'un Clocher. Voyõs comment.
Toûjours en haut il change au premier vent,
Bien que ſon Corps n'ait jamais eu de vie;
Je tiens l'Enigme, ou du moins en partie,
Il faut trouver le reſte promptement.

Il a les yeux tantoſt vers l'Orient,
Tantoſt ils ſont tournez vers l'Occident,
Sans que de voir il ait aucune envie,
C'eſt le Coq d'un Clocher.

Ce que je dis n'eſt que mon ſentiment,
Il eſt permis d'en penſer autrement,

Chacun croira selon sa fantaisie ;
Mais quoy qu'on pense, ou quoy que
l'on me die,
Je répondray toûjours assurément,
C'est le Coq d'un Clocher.

LETTRE XXXI.

De Villedavray.

I'Avons prins la libarté que de vous récrire ce pety mot de Lettre à cause de vostre Marcure. Tastigué qu'il est galant! Je l'avons déja ly trasfoüas, & j'alons vous dire comman. A celle fin que vous le sçachiais. Un grand Monsieu y a environ quate Moüas, passant par not Lieu pour s'en aller à Varsaille, son Caroſſe rompisit var cheux

nous, & en attendis qu'on le racommodoit, je le voyains qui liſet voſtre Marcure. Mais qu'arriva-ty? Noſte Charron ayant mis des chevilles, il remonty dans ſon Caroſſe avec tant de haſte, que parſangué ſon Livre nous demeury. Je le liſmes donc parmy nous autres, & je le trouviſmes ſi biau, que du depuis j'en ons acheté des autres. Stuila où ſte Prairie au bout de ſon roulet ne dit quaſi plus rien, & ſtuicy que j'avons dont je ſom tous émarveillé. Ste petite Gazette eſt divartiſſante, & ce biau gran Comba où ſtimage eſt ſi belle, eſt queuque choſe de fort biau. Je le liſions encor Dimanche apres Veſpres; & quand j'en fuſmes

à ces Enimes, chacun tâchy à deviner. Le gran Rubart diſet commeça, *C'eſt un Saptre.* Piarro Malet diſet, *Noufra ſn'eſt pas un Saptre, c'eſt bian putoſt la Partuiſane d'un Gard' Manche;* Et à la fin la groſſe Margo s'approchy afin de deviner à ſon tour. *Parqué*, dit-elle, *les vela bian ampeſché, & c'eſt un Baſton de Marichal de France; parquenne y vous creve les yeux. Lé grans Seigneux tâchons-ty pas de l'avoir? & faiſons-ty pas trambler quan c'eſt qui ſont Marichaux à l'Armée?* Je diſme tant de choſes ſur l'autre que rian pus. Je diſme de la Toille à pointure, je diſme une grande feüille de Papier, & enfin je diſme juqu'à une Enſeigne de Paris. C'eſt

parſangué l'un de tout ça, car je nous en maſlons queuque foüas, & j'en avons déja deviné une. Je n'aurions pas pris la hardieſſe que de vous récrire ce mot de Lettre, ſi ne fut la gageure qui eſt entre Colin la Foſſe, & moy Collecteur. Il m'a ſoûtin que c'eſtet du Papier, & moy que c'eſt une Enſeigne. La gageure eſt groſſe; vous nous direz par voſte parmiſſion queſqu'a gagné. Je vous demandon eſcuſe de l'importunaſſion. Je ſçavon bian que je ne ſom pas de voſte égalité, c'eſt pourquoy je ſom

Vos tres-humbles & tres-obeïſſans Serviteurs, Les Païſans, Habitans & Manans de Villedavray, par les mains du Collecteur.

LETTRE XXXII.

PLus on lit voſtre Livre, Monſieur, & plus on y remarque de beautez diférentes. Je trouve que le Titre eſt trop particulier pour tant de Sujets qu'il renferme. Il pourroit á bon droit eſtre appellé le Livre univerſel, non ſeulement parce qu'il traite de tout ce que l'Eſprit eſt capable d'inventer, mais auſſi parce qu'il donne des lumieres pour mettre en pratique tout ce que la Théorie ne peut executer. Cependant comme ce Titre a quelque choſe de trop ſérieux, & que

l'on s'en eſt déja ſervy pour la Science Univerſelle, qu'on ne peut mieux trouver que dans le voſtre, il ſemble que celuy de l'Art, pour ne pas dire de l'Ecole du beau Monde, ſeroit celuy qui luy conviendroit le mieux; car où peut-on mieux apprendre la maniere de s'y introduire, que par ſa lecture qui fait l'entretien des Compagnies? Les Nouvelles, les Hiſtoires, les Avantures, les bonnes Penſées, les Modes, enfin tout ce que la Galanterie peut inventer de plus poly & de plus ſpirituel, tant en Vers qu'en Proſe, & où rencontrer tout cela enſemble dans un ſeul Livre?

En verité, Monſieur, vous

avez trouvé un Secret qui eſt merveilleux ; car on peut dire que vous faites aujourd'huy ce que fit autrefois l'Amour au débroüillement du Cahos. Il eſt inutile de vous en parler, c'eſt une choſe que tout le monde ſçait ; mais il eſt conſtant que vous tirez les Eſprits malgré eux à la découverte des choſes dont ils ne ſe ſeroient peut eſtre jamais aviſez, & que de groſſiers & terreſtres vous en faites de tres-ſpirituels.

Je ne veux point d'autre preuve que les Pieces diferentes que l'on vous envoye, & que vous recevez ſi honneſtement, ayant aſſez d'indulgence pour n'en rebuter aucune ; & c'eſt ce facile accés que vous leur

donnez, qui vous pourra un jour faire connoiſtre le profit que voſtre Livre fait dans le Monde, & qui a déja fait dire de vous, à l'occaſion de ce qu'on diſoit de Monſieur Baptiſte, que comme il avoit rendu le Monde Muſicien, vous le rendiez tout galant & tout ſpirituel.

LETTRE XXXIII.

A Villars en Bourbonnois.

QUoy que voſtre Mercure de Fevrier ait peut-eſtre déja paru, il n'eſt pas encor venu juſqu'à moy. J'attens, Monſieur, avec impatience,

qu'on me l'envoye de Lyon, pour y apprendre le ſens de vos Enigmes. Lors que je vous écrivis de Moulins ce que je penſois des deux qui ſont en Vers, je n'avois fait aucune reflexion ſur celle qui eſt en figure ; mais une belle Dame ayant prétendu que c'eſtoit *le Mariage*, m'a obligé de luy fournir des Rimes pour expliquer plus agreablement ſa penſée. La voicy à peu pres.

Voyez-vous, belle Iris, cet Homme
ſi ſauvage
Qui menace cet Amour ?
Vous le connoiſtrez quelque jour ;
C'eſt, ſi je ne me trompe, oüy, c'eſt
le Mariage.
Il doit à cet Enfant ſes plaiſirs les plus
doux,

L'Ingrat, & cependant voyez comme
il le frape,
Il va l'assommer de ses coups,
C'est merveille s'il en échape.
La Déesse sa Mere en vain, le croi-
riez-vous,
Aux yeux de ce Tyran étale tous ses
charmes ;
Des appas si touchans, ses plaintes,
ny ses larmes,
Ne peuvent du cruel appaiser le
courroux.
La Nuit, tenébreuse Déesse,
Qui préside à cet attentat,
En frémit, en est en détresse,
Et plaint du Dieu mourant le pitoya-
ble état.
Pallas, qui n'aime que la guerre,
Du pacifique Enfant voyant la trousse
à terre,
Veut qu'au lieu du Carquois son Cas-
que soit placé,
Dés qu'Amour sera trépassé.
Mais qu'a-t-elle à la main, cette
Déesse fiere,

A qui tous nos Amans font aujourd'huy la cour?
C'eſt un Cercueil, c'eſt une Biere,
C'eſt le Suaire de l'Amour.
Ainſi Tirſis d'Aminte ayant fait la conqueſte,
Dés qu'Hymen les eut joints, mépriſa ſes appas.
Peu de Guerriers ont l'amour dans la teſte
Pendant le regne de Pallas.

LETTRE XXXIV.

QUoy que je ne ſois pas de S. Maixent en Poitou, & que cette Ville ſoit fameuſe par les Hiſtoires qu'on fait de la naïveté de ſes Habitans, je n'ay point apréhendé de vous écrire de ce lieu-là. On luy fait injuſ-

tice, j'y connois quantité d'honnestes Gens, & vous sçavez, Monsieur, qu'il y en a par tout. J'avois bien un autre sujet de craindre, & je l'aurois encor, si parmy tant de jolies choses qui sont dans le Mercure, je n'eusse veu que vous y avez aussi mis quelqu'une de celles que je vous ay envoyées. En verité, Monsieur, je ne puis avoir trop de reconnoissance du soin que vous prenez de me tirer de l'obscurité où je passe ma vie, & je vous en remercie de tout mon cœur. Vous m'avez appris que je ne suis pas le seul qui ait crû que *la Mode* pouvoit estre le Mot de l'Enigme du dixiéme Mercure. J'ay veu & leu fort legérement

& à la haſte celles du dernier, & je ne me ſuis arreſté qu'à la ſeconde dont je me ſuis ſouvenu, parce qu'elle n'eſt que de quatre Vers. Voicy ce que j'en penſe.

Quand la Nuit de ſes ſombres voiles
Couvre les objets du Jour,
Le Ciel tout brillant d'Etoilles
Fait mieux remarquer ſon tour,
Et dans ſa vaſte carriere
Tout remply de majeſté,
Il a plus de lumiere,
Il a plus de beauté.

C'eſt alors qu'on le voit tel que Vernon le chante,
Et nous le repreſente;
C'eſt alors que du Ciel on dit ces veritez;

Iamais par luy bas lieux ne furent habitez,
Son Corps eſt agiſſant ſans vie,

Et l'on luy voit tourner les yeux de tous costez,
Quoy que de regarder il n'ait aucune envie.

LE SOLITAIRE *d'aupres de S. Maixent en Poitou.*

LETTRE XXXV.

A la Rochelle.

IE croirois faire tort au Mestier dont je suis, & à la curiosité de l'Autheur du Mercure Galant, si je négligeois de luy faire part de ces Pieces d'un Amy, qui sans se piquer de Poësie ny de bel Esprit, peut montrer que tous les Péagers ne sont ny de mauvaise vie

comme on les croyoit au temps des Juifs, ny ennemis des belles Lettres. Cet Amy qui eſt renfermé dans l'Iſle de Ré, ignore que je diſpoſe de ſes Ouvrages, & il prend ſi peu d'intereſt à ce qui ſe dit dans le monde, que je ne ſçay s'il ne me ſçaura pas mauvais gré de le déterrer ainſi, & de le faire ſortir des reſveries que luy inſpire la veuë d'une Mer ſauvage. Si l'on juge à propos de donner à ces petites Pieces une place dans le Mercure, l'on ſçait mieux que perſonne le moyen de les y introduire; & celuy qui ſçait diſtribuer la gloire & le rang à tout le monde, n'a beſoin d'aucun avis ſur cela. On ſe contente de luy fournir la matiere, & de

l'assurer que si ces Vers sont bien reçeus, ils seront suivis de beaucoup d'autres.

MOMIM.

TIrannique respect, froids mouvemens de crainte,
Qui retenez mon feu dans un profond secret,
C'est trop m'épouvanter du vain nom d'Indiscret,
C'est trop cacher l'ardeur dont mon ame est atteinte.

SZ

Il faut me declarer, & dans ma triste plainte,
Faire voir de mes maux le sensible portrait;
Quel qu'en soit le succés, je seray sans regret,
Si ma douleur cruelle y peut estre dépeinte.

SS

Mon mal triomphe icy de ma discre-
tion,
Je ne suis plus à moy, mais à ma pas-
sion,
Et c'est elle qui regne en ce desordre
extrême.

SS

Tout ce que ma raison peut encore en
cecy,
C'est qu'apres avoir dit, Philis, que je
vous aime,
Je ne le diray plus, si vous m'aimez
aussi.

SSSSSSSSSSSSSSSSSS

LETTRE XXXVI.

A Paris du Palais Royal.

VOus ne serez pas fâché sans-doute, Monsieur, d'apprendre que la plûpart des

Converſations roulent preſentement ſur les divers Sujets qui compoſent voſtre Mercure. Jamais les Hiſtorietes n'ont eſté plus agreablement racontées. N'attendez pas que je vous donne icy les loüanges que vous méritez. Outre que vous avez témoigné qu'elles ne vous plaiſoient pas, il faudroit pour cela une autre plume que la mienne; & le ſeul deſſein que j'ay en vous écrivant, eſt de vous dire qu'il y a deux ou trois jours que je me trouvay dans une Compagnie où la lecture du Mercure de Decembre donnoit un fort grand plaiſir. Chacun ſe réjoüiſſoit de la réſolution que vous aviez priſe de l'embellir, & il y en eut beaucoup qui

trouverent que pour mettre cet Ouvrage dans son entiere perfection, vous deviez donner les Armes de ceux dont vous parlez. Ils adjoûterent que cela seroit tres-utile pour le Public, & fort agreable pour bien des Gens qui voudroient ne rien ignorer, puis qu'en mesme temps que vous leur apprendriez la Généalogie des Familles, vous leur en feriez connoistre les Armes. Toute la Compagnie demeura d'accord que le Mercure en seroit encor plus estimé. J'en suis persuadée, & trouve dans la Science du Blazon tant de choses qui doivent plaire à nostre Sexe, que si vous m'en vouliez croire, vous adjoûteriez les Armes des Villes à celles des Fa-

Q. de Jan. S.

milles qu'on vous demande. Apres qu'on eut raisonné long-temps là-dessus, il fut question de trouver quelqu'un qui vous donnast avis de ce qu'on avoit pensé. Je me chargeay volontiers de cette commission. Je m'en acquite; & si sans trop d'embarras vous pouvez faire entrer dans vostre Mercure l'embellissement que je vous propose, je vous prie de ne le refuser pas au Public, à nostre Compagnie, & à moy qui suis vostre tres-humble Servante,

D. G.

Explication de la premiere Enigme du Mercure de Janvier 1678.

J'Ay developé, ce dit-on,
Graces au fameux Pelisson,
L'embarras de plus d'une Amie;

Car s'il n'avoit jamais écrit,
Qui pourroit enfin m'avoir dit
Que l'Enigme eſt l'Académie?

De la Place Royale.

Explication de la ſeconde Enigme du meſme Mois, ſur la Lune.

LEs Lieux bas ne ſont point habitez
par la Lune,
Son Corps agit & ne vit pas.
On voit tourner ſes yeux ſuivant l'erreur commune,
Et pourtant les objets n'arreſtent
point ſes pas;
Et puis que ſon Corps eſt ſans vie,
Elle ne peut former l'envie
De regarder les choſes d'icy bas.

LETTRE XXXVII.

A Troyes.

JE vous envoyay, Monsieur, l'Explication sur l'Enigme des Armes des Conféderez assez tard. Je la fis sur *le Melon*, & je voy qu'elle ne vous a pas déplû, puis que vous avez bien voulu en parler dans vostre derniere Lettre. Cela m'engage par la part que j'ay dans la liberté commune, à tâcher d'expliquer vostre Tableau du Volume de Janvier. Voyez si j'ay rencontré le Mot, quand je prétens que cette belle Femme nuë nous represente *l'Enclume*, sur

laquelle il ne ſe trouve aucune matiere. Elle tend les bras pour ſe défendre de l'outrage que luy veut faire ce bruſque Forgeron qui eſt preſt de la fraper en cet état. Cet Amour qui ſemble vouloir empeſcher le coup, eſt le Feu qui prend part à la défenſe de l'Enclume de tout ſon pouvoir. Il s'aigrit, il s'anime, il ſort impétueuſement par l'effort qu'on luy fait, & tâche par ſon éclat d'arreſter la violence dont on la menace. Le Carquois que cet Amour foule aux pieds, figure les cendres qui ſont ordinairement ſous le Feu. Cette Fille qui paroît à coſté toute épouvantée, eſt l'Eau inſéparable de la Forge où ſe paſſe l'action. Elle n'a pas moins de

pitié de l'Enclume que le Feu en a, mais elle resiste avec moins d'éclat. Ce Soldat est un autre Forgeron qui tire la corde des Soufflets representée par la Hallebarde qu'il tient d'une main. Le Bouclier qu'il tient de l'autre, nous fait connoistre le Fer, qui est la matiere dont on se sert dans les Forges.

LETTRE XXXVIII.

A Bruxelles.

COmme vous écrivez à tout le monde, pour ainsi dire, par le moyen de vostre Mercure Galant, il est à croire, Monsieur, que vous voulez bien

que tout le monde vous écrive auſſi ſur le meſme ſujet, & cela ſans diſtinction d'Amis ou d'Ennemis. En effet, on n'y en doit mettre aucune, quand c'eſt d'une ſemblable matiere qu'il s'agit. L'Enigme que vous avez miſe dans voſtre Mercure de Decembre, me donne lieu de prendre cette liberté pour vous faire ſçavoir comme je l'entens. Voicy ce que je m'en ſuis imaginé. Il me ſemble, Monſieur, que cette Enigme ne peut ſignifier autre choſe que *le premier Iour de chaque Année*, que l'on appelle communément *le nouvel An*; & que les demandeurs d'Etrennes n'aiment pas moins que les donneurs le haïſſent. Il fait du bien aux uns, & du mal

aux autres ; & s'il réjoüit ceux qui reçoivent, il afflige en meſme temps ceux qui ſont ſujets ou à l'ingratitude, ou à l'avarice. Il eſt certain que ces derniers ne s'accommodent pas trop bien de la coûtume de ce jour-là, qui les met dans l'obligation de faire des libéralitez où leur inclination répugne. C'eſt tout le contraire pour les Amans, puis que cette meſme coûtume leur donne lieu d'écrire des Billets, d'envoyer des Vers, & de faire des préſens, & peut-eſtre des déclarations d'amour à leurs Belles. Au reſte, l'on peut dire avec raiſon que ce jour-là eſt de grand éclat & de peu de durée, puis que le bruit des Tambours & des Trompettes,

Trompettes, des Hautbois & des Violons, que l'on entend ordinairement en cette Feſte, ne dure que juſques à la fin de cette journée, & que le jour d'apres que l'on appelle ſon cadet, ne manque jamais de la terminer. Mais ſi elle meurt, c'eſt pour renaiſtre; & ſi elle diſparoiſt, ce n'eſt que pour revenir un An apres avec le meſme éclat & les meſmes cerémonies. N'eſt-il point vray auſſi que ce jour-là eſt bien vieux, puis qu'il ne l'eſt pas moins que le Monde, & qu'ils ſont nez enſemble, s'il eſt permis de parler ainſi? On a cependant raiſon de dire que ſes heures ſont bornées, puis qu'elles ne peuvent aller au dela de

vingt-quatre heures, qui eſtant comptées toutes enſemble, ne font qu'un certain nombre de jours, quoy que celuy dont il s'agit ſoit chargé d'une fort grande quantité d'années. Voila, Monſieur, comme j'entens voſtre Enigme; cela eſt pardonnable à un Flamand, qui peut-eſtre n'entend pas trop bien le François; & puis n'eſt-ce point beaucoup de pouvoir dire fiérement dans quelque converſation, *I'ay écrit aujourd'huy au galant Autheur du Mercure Galant, & je l'ay aſſuré que je ne ſuis pas moins ſon admirateur que ſon tres, &c.*

B. B. B.

Il eſt bon auſſi, Monſieur,

que vous ſçachiez que voſtre Enigme du Trictrac a eſté déchiffré icy à l'ouverture du Livre par une Femme de qualité; mais pour celuy de voſtre Corps ſans teſte, nous avoüons franchement, elle & moy, qu'il a penſé nous faire tourner la noſtre : neantmoins nous faiſons une partie de ce Corps monſtrueux, & voila, Monſieur, ce qui prouve fort bien que l'on ne ſe connoiſt point ſoy-meſme. L'on parle de mettre une teſte de Leopard ſur ce Corps ſi diforme, & l'on dit que cela augmentera de beaucoup ſes forces & ſa fierté.

LETTRE XXXIX.

A Bruxelles.

QUand ce ne seroit que pour faire un peu d'honneur aux pauvres Flamans, que vous autres François tournez si souvent en Ridicules, & particulierement sur le Chapitre du Langage, je veux continuer à vous faire part de mes conjectures sur vos Enigmes, & tâcher à vous faire connoistre par ce moyen-là que nous ne pensons point justement si mal que nous parlons. Je dis donc, Monsieur, & je puis le dire hardiment ce me semble, que la pre-

miere Enigme de voſtre premier Mercure de cette Année nous cache cet Illuſtre Corps de *l'Académie Françoiſe*, qui fait tant de bruit & tant de bien de tous coſtez ; & à compter depuis le premier Vers juſques au dernier, j'en trouve le raport ſi clair & ſi juſte, que je ne crois point qu'il ſoit neceſſaire d'en faire icy l'explication, car il eſt certain qu'elle ſaute aux yeux, pour ainſi dire, au meſme inſtant que l'on a trouvé le Mot; mais ſur tout les quatre derniers Vers qui parlent de cette premiere Leçon que ces ſçavans Hommes n'ont point encor paſſée, me paroiſſent tournez fort ingénieuſement, & je les explique de ce fameux Dictionnaire

auquel on travaille depuis ſi longtemps, & que l'on attend avec beaucoup d'impatience. Quant à voſtre petite Enigme de Vernon, elle a eſté déchif-frée ſans aucune peine par la meſme Femme de qualité qui avoit déja déchiffré ſi aiſément l'Enigme du Tricträc, & elle ſoûtient que l'on veut parler de ces petits *Coqs* que l'on met ordinairement ſur nos Clochers en forme de Giroüettes. Dites-nous, s'il vous plaiſt, Monſieur, avons-nous bien deviné elle & moy, & pouvons-nous nous vanter d'entendre paſſable-ment le François ? Nous ne prendrons pas la meſme vanité au ſujet de voſtre Enigme en figure, car nous avoüons de

bonne-foy que nous nous rendons, comme l'on dit ordinairement ; mais peut-estre que nous serons plus heureux, quand nous aurons veu par vostre Mercure du Mois de Fevrier de quelle maniere on aura expliqué vostre Tableau énigmatique, & principalement si vous voulez bien nous faire sçavoir si cette sorte d'Enigmes se doit expliquer par un Mot, par un Rébus, par un Proverbe, par une Sentence, ou par une Moralité, car à mon avis il y peut entrer de tout cela sans aucune contrainte. Au reste, Monsieur, je vous fais excuse de la longueur & de la familiarité de ma Lettre, & au pis-aller elle vous fera connoistre qu'on lit

icy vos Mercures avec plaisir & avec attention, & qu'on en parle de la mesme maniere, mais particulierement vostre, &c.

B. B. B.

L'on vous connoist, Monsieur, & l'on vous obeït comme vous voyez sur le Chapitre des loüanges que vous méritez; car autrement j'en remplirois tout ce vuide, & encor ne dirois-je point tout ce que je pense de vous.

LETTRE XL.

A Paris.

LA justice que vous m'avez renduë touchant l'Enigme de *l'Académie Françoise*, ne m'auroit rien laissé à desirer, si vous vous estiez souvenu que j'avois aussi expliqué celle du *Cœq* sur le Clocher. J'espere, Monsieur, que vous ne prendrez pas ce petit reproche en mauvaise part, & que vous me ferez la grace de considérer que la belle ambition ne sied pas mal à un jeune Homme de mon âge. Vostre Volume du Mois de Fevrier a tant de va-

rietez agreables, que j'ay pris un ſingulier plaiſir à le lire. J'ay tâché de développer les Enigmes que j'y ay trouvées, & croy que celle en Tableau eſt *l'Ecuſſon*, que cet Ecuſſon eſt la Boëſte de Pandore, & qu'Epimethée & Pandore qui la tiennent l'un & l'autre dans une égale diſtance, en ſont les deux Supoſts. Pour la premiere Enigme en Vers, je ne doute point que ce ne ſoit *un Baſton de Mareſchal de France*, & la ſeconde *une Enſeigne*. Voſtre premier Tome m'apprendra ſi j'ay auſſi-bien deviné que je me le perſuade. Que je ſois trompé ou non, je me tiendray avantageuſement payé de mes peines, ſi vous voulez bien me croire voſtre, &c.

BAISE' *le jeune.*

LETTRE XLI.

A Brie-Comte-Robert.

JE m'estois imaginé jusqu'à present, Monsieur, que le Mercure n'estoit fait que pour recevoir les Ouvrages des Hommes, mais j'ay perdu cette pensée en lisant tous les Tomes que vous en avez donné au Public. Je n'en ay leu aucun dans lequel je n'aye trouvé quelque nom de Fille, soit dans l'Explication des Enigmes, soit dans quelque Composition particuliere. C'est ce qui me fait prendre aujourd'huy la plume; car à vous dire le vray, si je me fusse

persuadé qu'il eust esté permis à celles de mon Sexe de se faire voir dans le Mercure, il y a long temps que je vous aurois envoyé quelques Vers, ou que je me serois expliquée avec vous sur les Enigmes que vous proposez. Mais il vaut mieux tard que jamais, & puis que les Dames s'étudient aussi à faire éclater leur Esprit si publiquement (je dis publiquement, n'y ayant rien qui soit si public que le Mercure) je ne vous cacheray point que je serois fort trompée si vostre premiere Enigme du Mois de Fevrier ne nous marquoit pas *un Baston de Mareschal de France*. Je croy cette Explication si juste, que j'attens avec impatience le nouveau Mercure

pour ſçavoir ſi j'ay heureuſement rencontré pour la premiere fois que je me meſle de deviner. Je ſuis voſtre, &c.

PORTATS, *Fille de Monſieur Portats Gouverneur de Brie-Comte-Robert.*

LETTRE XLII.

CE n'eſt pas tout, Monſieur, que de penſer apres vous. L'affaire eſt de penſer comme vous. Si je ne découvre pas le veritable ſens de l'Enigme dont j'entreprens de chercher le Mot, j'eſpere que ſa ſubtilité me juſtifiëra du manque de ſuccés. Apres cela j'oſe vous

dire que ſi les Figures de voſtre Tableau ne repreſentent pas la Jalouſie, elles y ont aſſez de raport pour le faire croire. Il ſemble que Vulcain s'eſtant trouvé dans la Chambre de Vénus dans un temps où l'on ſe ſeroit bien paſſé de luy, il ait raiſon de ſe mettre en colere, & qu'il s'y mette en effet. Je trouve qu'un Mary eſt jaloux en forme, quand eſtant auſſi mal-fait que Vulcain, il a une Femme auſſi belle que Vénus, & dont le Galant eſt du mérite de Mars. Eſtre Jaloux & Forgeron, c'eſt avoir un double privilege d'emportement. Auſſi Vulcain effraye-t-il juſqu'à Mars avec ſon action menaçante. Mais il ſemble pourtant

n'en vouloir qu'à l'Amour,
parce qu'il ſçait que c'eſt luy
ſeul qui a lié la Partie.

Contre luy devroit-il avoir tant de
colere ?
Un Enfant croit bien faire alors qu'il
ſert ſa Mere ;
Mais Vulcain ne voit pas en ſon
mortel ennuy,
Que l'Amour eſt plus fort que luy.

L'exemple de Vulcain devroit adoucir la peine de tous les Jaloux ; & quand on a un Dieu pour compagnon, on ſe peut aiſément conſoler. Je ne ſçay s'il s'en trouvera beaucoup de ce ſentiment ; mais laiſſons-les reſver aux maux que leur cauſe une imagination trop vive, & qui ne cherche qu'à les tour-

menter. Si mon ſentiment s'eſt trouvé faux ſur voſtre Enigme, il n'eſt rien de ſi veritable que ceux d'eſtime que j'ay pour vous, & que je ſuis voſtre, &c.

DE ROUX.

LETTRE XLIII.

A Troyes.

VOſtre Mercure, Monſieur, a tant de galanterie, qu'il en inſpireroit à la gravité meſme. J'ay fait d'abord quelque difficulté de m'y rendre; & le ſérieux que demande mon employ, m'y fourniſſoit plus d'un obſtacle. Mais enfin tout cela s'eſt évanoüy, lors que j'ay con-

ſideré que pluſieurs Perſonnes que vous nommez n'en ont pas de fort éloignez du mien, & que les Muſes peuvent ſans indécence habiter auſſi-bien des Cloiſtres, que paroiſtre ſur des Theatres. Toutes ces reflé-xions m'ont laiſſé perſuader par voſtre Mercure, & d'autant plus, que c'eſt une occaſion pour vous témoigner que je ſuis voſtre tres, &c.

N. DENISE, *Chanoine & Official de Troyes.*

Cette Lettre eſtoit accompagnée de l'Explication qui ſuit ſur l'Enigme de Pandore.

MUſe, à quoy bon reſter ſur cent mots partagée?
Pandore nous figure une Ville aſſiegée,

Et cette Boëte eſt un Mortier
Qui jette ſur la Ville en diférẽtes Places
Toutes ces fumantes Carcaſſes,
Si-toſt qu'il reçoit feu par ce vieux Bombardier.

Ces Carreaux figurez pres des pieds de Pandore,
Sont, Paté, Demy-Lune, & Baſtion encore.
Ce Pavillon eſt noſtre Camp,
Ce Banc entrecoupé nous ſert de Batterie ;
Enfin ſuivant ma reſverie,
Mercure ſous Pandore aux François donne un Gand.

Vous voulez bien, Madame, qu'avant que je reprenne la ſuite des Lettres, j'adjoûte à cette Explication une partie de celles qui m'ont eſté envoyées ſur les Enigmes de Fevrier. Elles vous feront con-

noiſtre que la diſtance des lieux n'a pas empeſché pluſieurs Perſonnes de ſe rencontrer. Les deux premieres ſont de Mademoiſelle de la Salle, de Blois.

Explication de l'Enigme qui commence, *Dans les Foreſts*, &c.

VOſtre premiere Enigme eſt bien-toſt devinée.
Si je ne l'explique point mal,
Par un Baſton de Mareſchal
Je trouve dans vos Vers toute ſa deſtinée.

SZ

Dans les Foreſts d'abord ce ſuperbe Baſton
Naiſt, & d'un ſimple Bois qu'il eſtoit de naiſſance,
Il devient par ſa mort un Bois de conſéquence,
Dont le ſeul mouvement met tout en action.

Quand il eſt apporté chez divers Artiſans,
C'eſt alors que des Champs il revient dans la Ville;
Et quand le Tour le rend á dorer plus facile,
Il s'embellit ainſi par tout de temps en temps.

Celuy qui le poſſede eſt utile à l'Etat:
Certes il y paroiſt dans ces Ames guerrieres,
Dans l'illuſtre Créquy, dans le vaillant d'Humieres,
Devant qui l'Ennemy tremble, fuit, & s'abat.

Cent Braves qui n'ont point d'autre objet de leurs vœux,
Suivent, pour l'acquerir, un auguſte Monarque:
De ſon Empire enfin s'il porte quelque marque,

Ce ſont les Fleurs de Lys qui brillent
à nos yeux.

SI

Si jamais on le craint, ſi ſon pouvoir
eſt grand,
Il eſt vray que ſur tout c'eſt au temps
de la Guerre;
Et dans de bonnes mains il fait trem-
bler la Terre,
Quand ſon Maiſtre a renom d'un heu-
reux Conquérant.

Explication de l'Enigme qui commence par, *Ie porte ce qu'on veut*, &c.

LE Mot de l'Enigme ſeconde,
C'eſt la Medaille aſſurément;
Car eſt-il quelque choſe au monde
Qu'on n'imprime point aiſément
Aux deux revers également?
Tout Ouvrier qui la fabrique
Eſt un vray Parent ſans amour.
S'il l'expoſe aux rigueurs des Saiſons
nuit & jour,

Il n'en frapa jamais pour garder la
Boutique.
Il eſt vray qu'en ce temps un Curieux
en fait.
Une Piece de Cabinet:
Maisquoy, tãt de nouveaux caprices
N'empeſchẽt point qu'originairemẽt
On ne la miſt au fondement
Des plus ſuperbes Edifices,
Pour y ſervir d'éternel monument.
Enfin je ſçay que dans l'Hiſtoire,
Et pour toute l'Antiquité,
Elle fournit ſouvent un fidelle Mémoire,
Quand les yeux ont jugé de ſa ſincerité.

Explication de la premiere Enigme du Mercure Galant du Mois de Fevrier 1678. ſur les meſmes Rimes de l'Enigme.

LA Terre te nourrit & te donne
naiſſance;
En te ſéparant d'elle, on fait ton heureux ſort;

Et l'instrument fatal qui te donne la
mort,
Sert à former l'éclat de ta grande
puissance.
Tu commandes par tout, dans les
Camps, dans les Villes,
Chacun avec plaisir te voit dans sa
Maison,
L'on fait tout pour t'avoir, & c'est
avec raison,
Mais à tres-peu de Gens les peines
sont utiles.
Sur tout c'est vainement que quel-
qu'un te desire,
S'il n'a pas le bonheur d'estre estimé
du Roy,
Et si des Fleurs de Lys que tu portes
sur toy
Il n'a pas agrandy le glorieux Em-
pire.
Il faut avoir couru les hazards de la
Guerre,
Il faut estre fameux parmy tous les
Humains,

Pour mériter enfin de t'avoir en ſes
mains ;
Il faut porter ſa gloire aux deux bouts
de la Terre.
Ainſi des ſeuls Héros tu fais la ré-
compenſe,
Et tu dois bien ſuffire à remplir leur
eſpoir,
Puis qu'on ne peut la recevoir
Sans avoir le Baſton de Mareſchal
de France.

Explication de ces deux meſmes Enigmes.

I.

LE Baſton dans nos Bois agité nuit
& jour,
Releve bien le ſort de ſa baſſe nais-
ſance,
Et fait bien trembler à ſon tour,
Quand il devient Baſton de Mareſchal
de France.

II.

POur trouver aiſément, ſans que
rien nous contraigne,
Mille commoditez dont nous avons
beſoin,
Ayons ſur tout grand ſoin
D'en remarquer l'Enſeigne.

M^r LE BOITEUX,
Chanoine de Sens.

Sur les deux meſmes Enigmes.

DEux Enigmes! c'eſt trop. Un peu
de patience,
Attendez, il faut que j'y penſe.
Ah ma foy je les tiens, ou je ne ſuis
qu'un ſot.
De l'une l'Enſeigne eſt le Mot;
De l'autre, le Baſton de Mareſchal
de France.

M^r CHIBERT DE MONTIGNY, T. S. C.

Sur les deux meſmes Enigmes par un jeune Conſeiller.

I.

N'Eſt-ce pas un Baſton de Mareſchal de France?
N'eſt-ce pas ce Baſton qui par un triſte ſort
N'a de pouvoir qu'apres ſa mort,
Ce Baſton qui toûjours dans les Bois prend naiſſance?

Si.

En effet, des Foreſts il revient dans la Ville.
L'éclat de ſa naiſſance en eſt bien plus fameux,
Quand nous le recevons des mains de nos Ayeux,
Et le Bras qui le porte, à l'Etat eſt utile.

Si.

C'eſt des braves Guerriers la digne récompenſe,
Toutes ces Fleurs de Lys en marquent la ſplendeur;

Et tous les Courtisans, tous les Hommes de cœur,
Ont pour un si grand prix toûjours quelque espérance.

Mais il regne bien mieux au milieu de la Guerre,
Quand du brave Créquy l'intrépide valeur
Inspire au plus timide une guerriere ardeur,
Et fait à son seul nom trembler toute la Terre.

II.

SUr une Enseigne on peint la joye & la misere,
Tantost on peint le mal, tantost on peint le bien;
L'Enseigne porte tout, & ne refuse rien,
Quoy que l'on la barboüille & devant & derriere.

Le caprice y fait voir & le Ciel & la Terre;

Dans l'une ſont les Saints, dans l'autre
les Démons,
Témoin le petit Diable où vont les
bons Garçons,
Témoin le Pere noir où l'on boit à
plein verre.

§2

On voit en meſme temps & la Paix
& la Guerre,
Les Princes & les Roys avec leurs
Ecuſſons.
Voulez-vous du Satin de toutes les
façons?
On en vend de fort bon aux Armes
d'Angleterre.

§2

Mais un Pinceau léger à peine l'a
finie,
Qu'on l'expoſe aux rigueurs des Sai-
ſons nuit & jour:
C'eſt pour elle en effet avoir bien peu
d'amour,
Que d'expoſer ſi-toſt une naiſſante
vie.

On la cherche avec ſoin ſans faire de
béveuë,
Quoy qu'on la puiſſe voir en tous
lieux, en tout temps ;
Par ce Guide l'on ſçait où logent les
Marchands,
Et l'on eſt en repos auſſitoſt qu'on l'a
veuë.

Les cinq Explications qui ſuivent ſont ſur l'Enigme du Baſton de Mareſchal de France.

I.

CEtte Enigme qu'on examine,
Plus noble dans ſa fin que dans ſon
origine,
N'eſt autre qu'un morceau de Bois,
Qui coupé dans les Champs, & porté
dans la Ville,
Eſt par les ſoins d'un Ouvrier habile,
Poly, repoly tant de fois.

Il eſt digne des mains des plus braves
François,
Et ne leur eſt pas moins honorable
qu'utile.
Chacun avec raiſon le deſire à la
Cour,
Des plus grandes Maiſons il rehauſſe
la gloire.
C'eſt auſſi par luy que l'Hiſtoire
Garde cherement la memoire
Des Héros qu'on pourroit oublier
quelque jour.
Le Roy trouve en luy tant de char-
mes,
Que pour marque de ſon amour,
Il veut bien l'honorer de ſes Royales
Armes ;
Et ce morceau de Bois aux Ennemis
fatal,
Qui répand dans leurs Champs la ter-
reur, les allarmes,
Eſt un Baſton de Mareſchal.

M^r LE COMTE DE
CLISSON.

II.

UN Baſton dans les Bois prit toûjours ſa naiſſance,
Mais jamais il n'a de puiſſance,
Que le Roy ne l'ait fait Baſton de Mareſchal.
Son ſort alors eſt ſans égal,
Et quoy qu'il n'aye plus de vie,
Les plus braves Guerriers luy portent tous envie.
Dans les Champs il n'a nul éclat,
Il luy faut pour briller, ou la Cour, ou la Ville,
Où ſouvent il devient utile
Pour la défence de l'Etat.
Quand il eſtoit couvert d'une écorce & d'un Lierre,
Son Bois n'avoit nulle vertu ;
Mais quand de Fleurs de Lys il ſe voit reveſtu,
Et qu'en de bonnes mains il paroiſt dans la Guerre,
Il fait la terreur de la Terre.

UNE BERGERE PROVENÇALE.

III.

L'Enigme eſt un Baſton de Mareſchal de France,
Qui donne aux Ennemis une juſte terreur;
Et quoy que dans les Bois il prenne ſa naiſſance,
Il eſt dans les Combats le prix de la valeur.

Mr DE VOLONNE.

IV.

RONDEAU.

C'Eſt le Baſton comme je penſe,
Qui dans la Foreſt prend naiſſance,
Dont la mort augmente le prix,
Puis que parmy nous il eſt pris
Pour une marque de puiſſance.

JS

La plus ordinaire eſpérance
Et la plus digne récompenſe
Des Braves & des Favoris,
C'eſt le Baſton.

25

Quand on le porte avec prudence,
On eſt de l'Etat la défence,
Et la terreur des Ennemis ;
Il eſt ſemé de Fleurs de Lys,
Enfin d'un Mareſchal de France
C'eſt le Baſton.

M^r^ GAUTHIER.

V.

QUi ne s'attacheroit qu'au lieu de
ma naiſſance,
Me croiroit un Baſton de petite im-
portance ;
Mais le changement de mon ſort,
Et ma puiſſance apres ma mort,
Joints à toute autre circonſtance,
Font deviner, ſans qu'on reſve bien
fort,
Que je ſuis un Baſton de Mareſchal
de France.

M^r^ MOGUOT DE
MACHY.

Voicy de quelle façon Mr Lelleron a expliqué ces meſmes Enigmes. Il commence par celle de Pandore qui eſt en figure.

Sur l'Enigme de Pandore.

PAndore en cet Enigme inſigne,
Qui fut faite de terre, & des mains de Vulcain,
Repreſente fort bien la Vigne
Dont la chaleur fait meurir le Raiſin
Sous le Pampre qui la couronne,
D'où l'on tire l'excellent Vin
Que dans cette Coupe elle donne.

SZ

Celuy qui la reçoit eſt le premier Autheur
De ce Jus qui luy fut funeſte;
Il n'en connoiſſoit pas la force & la vigueur,
Il s'en ſatisfit, & de reſte.

SS

Surpris par un ſi doux appas,
Il s'endormit à nu comme on le re-
preſente,
Et dans ſa poſture indécente
Fit voir à ſes Enfans ce qu'il ne fal-
loit pas;
Ou bien la nudité qu'il expoſe à la
veuë,
Enſeigne que le Vin rend les Gens in-
diſcrets,
Qu'il tire du cœur les ſecrets
Et la verité toute nuë.

SS

C'eſt l'ordinaire effet de la groſſe va-
peur
Qu'il exhale de cette Coupe,
Qui monte dans la teſte avecque cette
troupe
D'Enfans impétueux que produit ſa
chaleur.

SS

Un Singe à qui cette peinture
Donne une plaiſante figure,

Paroiſt le premier ſur ſon bord,
Pour nous apprendre que d'abord
Le Vin porte l'Homme à la joye;
Mais l'amour de ſon cœur en ſuite fait
ſa proye,
Et l'excite à la volupté
Qu'exprime cette Fille à gorge dé-
couverte,
Qui ne luy montre ſa beauté
Que pour travailler à ſa perte.

Au plus haut de cette fumée
On a placé la Vanité,
Qui par elle eſt nourie, & par elle
animée,
Parce qu'un Buveur enteſté
Se vante à toute extremité,
Et malgré qu'on en ait, ſe fait ſa re-
nommée.

Sur l'Enigme, Dans les Foreſts.

DAns les embraſemens des Bois,
L'Argent pour la premiere fois
Paroiſſant au jour, prit naiſſance;

Et la Fonte changeant son sort,
Luy cause une espece de mort
Sans laquelle il n'auroit jamais eu de
puissance.

On en a fait de la Monnoye,
Qu'aux Villes comme aux Champs
on reçoit avec joye.
Passant de mains en mains, il acquiert
de l'éclat.
Sa beauté s'accroist par l'usage.
D'en posseder beaucoup quiconque a
l'avantage,
Est toûjours utile à l'Etat.

A la Cour comme ailleurs nous voyons
tous les jours
Chacun soûpirer pour ses charmes;
Et pour autoriser son cours,
Le Roy luy fait porter ses Armes.

Quelque force qu'on tienne preste,
On ne peut sans argent faire aucune
conqueste;

Et comme à ce Métal tout cede, tout
se rend,
Quand ce puissant Nerf de la Guerre
Est meu par un Loüis LE GRAND,
Il fait trembler toute la Terre.

Sur l'Enigme, Je porte ce qu'on veut, &c.

L'Enseigne qu'on pend aux Mai-
sons
Peut porter devant & derriere
Des Rébus de toutes façons,
Le Bien, ou Mal assis, la Joye, ou la
Misere,
Le Paradis, l'Enfer, les Saints, *& cætera*,
Comme l'Hoste souhaitera.
Nuit & jour on l'expose aussi-tost
qu'elle est faite;
Et celuy qui veut faire emplette,
Quoy qu'il puisse voir aisément
Une Enseigne en l'air suspenduë,
De peur de faire une béveuë,

Prendre l'une pour l'autre, il cherche exactement
Celle où demeure le Marchand
Qui peut l'accommoder des choſes neceſſaires ;
Et ſi-toſt qu'il l'a veuë, il trouve ſes affaires.

I'adjoûte deux autres Explications de cette derniere Enigme. L'une eſt de M^r Bruneau ; l'autre m'a eſté envoyée de Creſpy en Valois.

I.

JE ne puis me cacher, je ſuis trop expoſée ;
Et ſi quelqu'un de moy par hazard a beſoin,
La découverte en eſt aiſée,
On voit une Enſeigne de loin.

II.

POur répondre à chaque Diſtique
De voſtre Enigme Poëtique
Avec un Eſprit prophetique,
Il eſt bon de vous dire en Vers
Que l'Enſeigne d'une Boutique
Reçoit ſans aucune replique
Du mal ou du bien authentique,
A l'endroit, ainſi qu'à l'envers.
On y voit à la mode antique
Un Saint qui porte une Tunique,
Un Démon qui ſouvent fait nique
A quelque Pere des Deſerts.
Le Ciel y paroiſt en optique,
On y voit d'un air magnifique
Un Prince dont la Politique
Le rend maiſtre de l'Univers.
L'Ecuſſon d'un Roy Catholique,
Auſſi-bien que d'un Heretique,
Ou de quelque autre Republique,
Paroiſt en mille endroits divers.
Ainſi c'eſt par un ſort tragique
Qu'un riche Marchand qui trafique
L'expoſe à l'injure des Airs.

Une Enseigne toûjours indique
Tout ce qui se met en pratique,
Et je ne crois pas que j'explique
Vostre Enigme fort de travers.

Beaucoup de Personnes ont donné des sens diferens à l'Enigme de Pandore. Ie me persuade que vous ne serez point fâchée de voir cette diversité, & je vous envoye ce qui m'a esté écrit là-dessus. Voicy par où finit le Billet d'une Belle de la Ruë Chapon.

Je ne me connois pas assez aux Images, pour vous parler de Pandore. Il me semble pourtant que l'Amour ou l'Ambition pourroient en former le sens. Regardez le commencement de ces Passions, il n'y a rien de plus agreable, & c'est ce

que nous repreſente Pandore. Voyez-en la fin, il n'y a rien ordinairement de plus funeſte, & on y peut appliquer la Boëte qu'ouvre Epimethée. Je trouverois encor à expliquer cette Enigme ſur la Satyre. Si ces mots n'y conviennent pas, ils peuvent du moins ſervir de moralité à la Fable.

BILLET.

LA Perſonne qui a expliqué voſtre premier Tableau ſur Andromede, trouve que celuy de Pandore n'eſt pas trop éloigné d'une Ruche. Vous ſçavez, Monſieur, que quand on en

veut tirer le Miel, on en fait sortir les Mouches avec du feu, cela approche fort de vostre Enigme ; car je fais de la Boëte une Ruche, autour de laquelle le Laboureur & sa Femme font un feu qui en fait sortir les Mouches qui s'envolent.

Explication de la mesme Enigme.

LA Beauté que dõnent les Dieux,
Cet aimable Poison qui nous prend par les yeux,
Est une source trop féconde,
D'où sortent tous les Maux que soufre tout le monde.
Pandore est un objet qui donne de l'amour
Pour cette Boëte si funeste,
Qui nous feroit perdre le jour
Sans l'esperance qui nous reste.

BILLET.

A Paris.

I'Ay crû, Monsieur, que l'Enigme de Fevrier, intitulée Pandore, representoit le Roy sous la ressemblance d'Epimethée, qui en ouvrant la Boëte que cette Déesse luy apporta, en fit sortir toute sorte de Maux sans estre attaqué d'aucun. La Guerre que ce grand Monarque a declarée à ses Ennemis, n'a pour eux que des suites tres-malheureuses, tandis que la France joüit des mesmes avantages qu'elle pourroit esperer dans un temps de Paix.

DAUVILLIER DE BASBOURG.

Avocat.

AUTRE.

VOstre Tableau me repre-
ſente Andromede, dont la
Femme qui eſt languiſſante dans
ſa Chaiſe eſt l'Image. Celuy
qui paroiſt la vouloir aſſommer
eſt le Dragon ; ce petit Amour
qui ſe met au devant eſt Perſée
qui l'aimoit éperduëment & qui
la ſauve aux yeux de cette Fem-
me épouvantée, qui eſt la Mere
de la Belle expoſée, & dont la
tendreſſe ne peut ſe raſſurer au-
pres de Perſée qui ne s'eſtoit mis
ſous les armes que pour defen-
dre ſa Maiſtreſſe.

Fragment d'une Lettre de Rheims.

IE ne doute point que le Mot de l'Enigme de Pandore ne soit le Fruit défendu à nostre premier Pere. Voicy la maniere dont je l'explique. Epimethée qui est dans une Chambre propre & magnifique, represente Adam qui estoit dans le Paradis Terrestre, le plus beau lieu du monde, & où il vivoit dans une felicité pleine & entiere. Pandore & sa Boëte ne figurent-elles pas Eve qui presenta la Pomme à Adam? Selon la Fable, tous les Maux se sont répandus dans la Nature si-tost que

la Boëte a esté ouverte, & il n'y a eu que l'Esperance qui soit demeurée au fonds. Il est bien plus vray de dire que ce n'est que parce qu'Adam a mangé de ce Fruit, que les Hommes sont miserables, & qu'il ne leur est demeuré que l'esperance de se soustraire à leur misere par le travail. Epimethée n'a pas le Corps entierement vestu ; aussi Adam estoit-il nud, puis que l'Ecriture marque qu'apres avoir transgressé le Commandement de Dieu, il eut honte de sa nudité.

Fragment d'une Lettre de Lyon.

VOicy comme j'explique l'Enigme de Pandore. Je dis que Pandore envoyée par Jupiter pour aller porter une Boëte à Epimethée, repreſente la Chymie qui ſe vante de dorer tous les Metaux juſques dans le fond de leur ſubſtance, & qui eſt une Science que ſes Partiſans aſſurent venir de Jupiter, c'eſt à dire de Dieu qui en eſt l'Inſpirateur. Epimethée eſt ce fameux Bertholt Allemand qui ayant jetté du Salpeſtre dans un Creuſet avec quelques autres ingrédiens, & raiſonnant ſur le fracas

fracas qu'il fit tout à coup apres qu'il eut esté enflâmé par le feu, trouva enfin cette terrible & fulminante composition dont il fut crû le premier Inventeur, contre l'opinion de ceux qui soûtiennent que ce dangereux Secret nous est premierement venu de la Chine. Quoy qu'il en soit, il est constant que les plus grands maux & les plus épouvantables débris que cause la Guerre ont pris leur origine de luy. Ainsi on peut dire avec beaucoup de raison que cette Boëte signifie tous les Instrumens à feu dont on se sert à la Guerre, & dans lesquels on renferme la Poudre, qui venant à s'embraser & à sortir par ces bouches effroyables, sur tout

par celles des Canons, pouſſe en l'air & contre les murs des Places qu'on aſſiege, ces Boulets rouges qu'on en voit ſortir au travers de leur plus épaiſſe fumée. Ces Carcaſſes accablantes, ces Bombes & ces Grenades volantes qui font de ſi affreux ravages, & qui empruntent de la Poudre cette force impulſive & déſolante qui renverſe tout ce qu'elle rencontre à ſon paſſage, ſont aſſez naïvement exprimez par ces petits corps qui ſont impétueuſement portez contre ce grand Pillier qui eſt la figure des Fortifications qu'on attaque; ce que la poſture de Pandore & d'Epimethée, qui ſont chacun ſur un Siege, ſemble vouloir confirmer.

PERIER LABORY.

La diverſité des ſens qui ont eſté donnez à ces Enigmes, ne nous fait pas ſeulement connoiſtre la diverſité des Eſprits, mais le plaiſir que tout le monde ſe fait de ce qui ſeroit regardé comme une peine, ſi on eſtoit indiſpenſablement obligé de faire ces ſortes d'Explications. Le temps qu'on y employeroit alors par contrainte, leur feroit donner le nom d'étude; & il n'y a point de Mot plus terrible pour beaucoup d'Eſprits libertins qui refuſeroient les plus belles connoiſſances, ſi on ne trouvoit moyen de les divertir en les leur inſinuant. La Jeuneſſe eſt naturellement ennemie du travail, & il eſt difficile de le faire aimer, qu'en le rendant agreable. C'eſt par là que les Perſonnes du plus haut rang n'épar-

gnent point quelquefois la dépense pour faire donner à leurs Enfans les premieres teintures des Lettres, sans qu'ils s'apperçoivent que ce soit une étude qu'on leur fait faire. Nous avons veu de nos jours un habile & ingénieux Précepteur d'un tres-grand Prince se servir de cette adresse. Il ordonna qu'on fist quantité de petits Hommes pour composer plusieurs Compagnies. On avoit mis toutes les Lettres de l'Alphabet au bout des Piques des Capitaines. C'estoit un jeu pour le Prince, qui en demandant qu'on luy fist approcher le Capitaine A, *le Capitaine* B, *& ainsi des autres, s'attacha aux Lettres qui les distinguoient, & apprit en peu de jours avec plaisir, ce qu'on ne retient ordinairement qu'en*

beaucoup de mois. Ie croy, Madame, que vous entrerez dans ce mesme raisonnement, & que vous en tirerez cette conséquence, que si tout ce qui est proposé comme étude, fait naistre de la répugnance & du chagrin, parce qu'on le regarde comme un travail; tout ce qui semble inventé pour nous divertir, est toûjours avidement embrassé. Les Enigmes dont j'avois commencé à vous parler en sont un exemple. Elles donnent de la peine. Il faut resver pour en découvrir le sens, & on n'en vient quelquefois à bout qu'apres plusieurs heures d'application; mais parce qu'on les regarde comme un plaisir, on s'en fait un effectif de toutes les resveries qu'elles coûtent, & on ne laisse pas d'en tirer l'utilité qui

doit estre le but de ces sortes de jeux d'esprit. Ainsi on apprend en se divertissant, puis que pour développer le sens qu'on y tient caché, il faut s'appliquer fortement à connoistre la nature de toutes choses. Les Enigmes en figure n'ont pas seulement fait étudier les Fables, elles ont fait lire les Histoires Saintes & Prophanes, & engagé à de curieuses recherches sur toute sorte de sujets. Il ne faut qu'en voir les Explications pour le connoistre. Ie ne vous envoye que celles qui ont esté faites sur les deux premieres, c'est à dire sur Vénus & Vulcain, & sur Pandore. Elles sont remplies de tant de choses d'érudition, qu'il est impossible de ne pas demeurer d'accord du profit qu'on peut faire en les lisant. Puis

que vous m'assurez que ces sortes d'occupations d'Esprit ne plaisent pas moins dans vostre Province qu'elles font ailleurs, il faut que je vous donne à vous & à vos Amies une nouvelle matiere de vous exercer. Ie viens de vous faire voir quantité de Lettres qui en vous divertissant, ne vous ont couſté que la peine de les lire. En voicy une autre que vous examinerez plus d'une fois avant que vous en puissiez découvrir le sens. Elle est en Chifres ; & afin que vous ne soyez point embaraſsée de ce terme, il faut vous dire que le Chifre n'est pas toûjours employé dans ce qui s'appelle Lettre de Chifres. On se sert de Plantes, d'Animaux, & generalement de tout ce qu'on veut. Ainsi ces Lettres ne sont rien autre

chose qu'un secret entre deux ou plusieurs Personnes qui s'entendent, & qui gardent chacun les marques ou caracteres dont elles sont convenuës pour reconnoistre ce qu'elles s'écrivent. On les employe pour tout ce qu'on ne veut point qui soit découvert, & il n'y a que ceux qui en ont la clef qui en puissent avoir l'intelligence. Il faut que les autres devinent, & je vous donne aujourd'huy à deviner à vous-mesme par ce nombre d'Oyseaux, de Poissons, & d'Animaux, que j'ay fait graver dans la Planche que je vous envoye. Ceux qui se feront un plaisir avec vous de déchifrer cette Lettre, ne le feront pas sans utilité, puis qu'en s'appliquant à distinguer chaque figure, ils apprendront à les connoistre parfai-

tement. Ie dévrois ne vous rien dire davantage, parce qu'on n'instruit jamais ceux qu'on a dessein de tromper ; mais afin de vous donner plus de facilité à déchifrer cette premiere Lettre, & vous accoustumer par là à venir à bout de celles de cette nature que je vous envoyeray tous les trois Mois, je vay vous nommer sans aucun ordre tout ce que vous trouverez dans cette Planche. Il y a quelques Figures qui y sont employées plusieurs fois, & il ne vous sera pas difficile de les connoistre. Ne vous étonnez pas de l'Iynx & du Nycticorax. Il est bon de vous faire voir quelques Oyseaux qui vous soient moins connus que la plûpart de ceux dont j'ay à vous dire les noms. Voicy tout ce qui fait la graveure de la

Planche. Une Autruche, un Liévre, un Renard, un Vipere, un Etourneau, un Eturgeon, un Rat, un Rinocerot, un Roſſignol, un Tygre, un Nyctiscorax, un lynx, un Chien, un Eléphant, un Daim, un Sanſonnet, une Mouche, un Turbot, un Eperlan, un Aſne, une Tanche, un Jar, une Alloüete, une Truye, un Ecureüil, un Dromadaire, un Tarin, un Lyon, un Vautour, une Oye, un Vaneau, un Ortolan, une Macreuſe, une Salamandre, un Chévreüil, un Héron, un Chat, un Hybou, un Pinſon, une Ecreviſſe, une Tourterelle, un Serin, une Loutre, une Tortuë, un Emerillon, un Saumon, un Lapin, un Roitelet,

un Blereau, un Singe, un Ramier, une Perdrix, un Eprevier, un Rale, un Faiſan, un Ours, une Bécaſſe, un Veau, une Gruë, un Léopard, une Grenoüille, un Merle, un Loup, & un Aigle.

Jettez les yeux ſur la Planche. Tâchez de connoiſtre les Figures par tout ce que je viens de nommer, & trouvez un ſens dans l'arrangement où vous les voyez ſans la Planche, & où vous devez tâcher de les mettre avant que de vous attacher à deviner. Si la choſe vous paroiſt difficile, ſongez qu'il y a en France de ſi habiles Gens à déchifrer ces ſortes de Lettres, qu'il ne leur en a jamais échapé aucune. Cependant ne confondez pas ces Figures avec les Hierogliphes. Ils

ſont fort diférens des Chifres, & c'eſt ce qu'il y aura lieu de vous expliquer une autre fois.

Ie reviens aux Lettres, dont je n'ay interrompu la ſuite que pour vous donner à déchifrer. Il y en a qui contiennent d'agreables incidens. La premiere que vous allez voir eſt du nombre. Les autres ſont ſur diferentes matieres.

LETTRE XLIV.

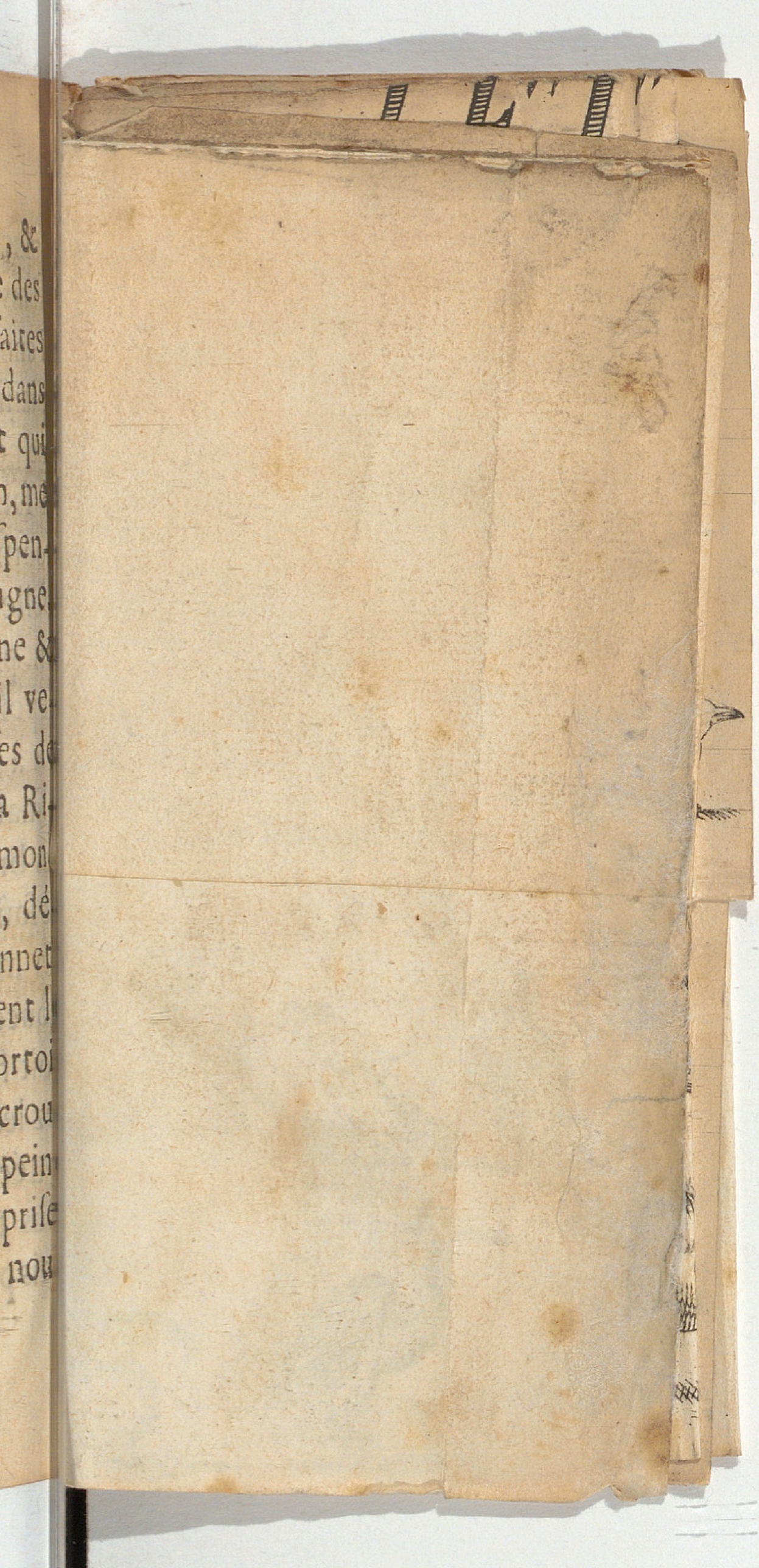
IL eſt donc bien vray, Monſieur, que vous avez reçeu les deux Billets que nous vous avons écrits, & que vous avez meſme donné des loüanges à ce qui nous ſembloit fort

provincial. Vous inſpirez par l'Ouvrage que vous donnez tous les Mois au Public, une certaine envie de faire quelque choſe d'agreable qui nous fait aiſément ſuccomber à la tentation que nous avons de vous écrire. Et le moyen de s'en diſpenſer apres le ſoin que vous prenez de nous faire valoir dans voſtre Mercure? Il n'y a rien de plus obligeant pour des Perſonnes inconnuës & éloignées de vous de pres de cent lieuës, qui ne pouvoient ſe promettre que vous en feriez tant pour elles. En verité, Monſieur, il faut que vous ayez autant de bonté que vous paroiſſez Galant. Nous en ſommes ſi touchées ma Couſine & moy, que nous ne ferons

point difficulté de vous avoüer que vous avez presque deviné, quand vous avez crû nous connoistre, au moins pour ce qui regarde nostre Maison qui est scituée sur l'une des deux Rivieres dont vous parlez. Elle est sur le haut d'un Côteau entouré de Plaines, de Bocages, de Ruisseaux & de Prairies, où coulent doucement des Fontaines d'une eau tres-vive & tres-claire qui nous font souvenir assez souvent des Driades & des Hamadriades dont les Poëtes font de si agreables Peintures. Ce fut dans ce lieu charmant que ma Cousine & moy nous allâmes jusqu'à un Bois qui n'est pas fort éloigné du Côteau que nous habitons. Le jour qui estoit le

lus beau du monde, quoy que
ans la plus rigoureuſe ſaiſon de
année, ſembloit deſtiné aux
laiſirs de la Promenade, & rien
e nous avoit paru plus propre
faire paſſer la migraine qui
ourmentoit cruellement ma
elle Parente. Apres nous eſtre
n peu promenées, nous nous
epoſâmes au pied d'un Cheſne,
is à vis de la Riviere, où mon
imable Couſine ayant un de
es bras appuyé ſur mes genoux
x ſoûtenant ſa teſte de l'une de
es mains, me fit voir dans une
louce langueur où ſon mal l'a-
oit fait tomber, que les Beau-
ez les plus vives & les plus en-
oüées ne ſont pas toûjours les
lus touchantes. Je m'occu-
ois pour la divertir à la lecture

de voſtre dernier Mercure, &
j'avois à peine lû l'Hiſtoire de
deux Couſines que vous faite
trouver ſi ingénieuſement dan
un Bain, quand un bruit qu
paroiſſoit venir d'aſſez loin, m
fit quitter mon Livre & ſuſpen
dit la douleur de ma Compagne
Ayant tourné la teſte l'une &
l'autre vers l'endroit d'où il ve
noit, nous fûmes ſurpriſes d
voir de l'autre coſté de la Ri
viere deux Hommes bien mon
tez, courans à toute bride, dé
guiſez par de grands Bonne
fourrez qui leur couvroient l
viſage, dont le dernier porto
une Dame maſquée en crou
pe. Nous revenions à pein
de noſtre premiere ſurpriſ
que nous entendiſmes un nou



LETTRE ENCHIFFRES



veau bruit. Il estoit causé par quatre Cavaliers qui joignirent aussi-tost les premiers, qu'ils parurent défier au combat en tirant leurs Epées ; mais les deux qui se crûrent trop foibles pour resister aux autres, se défirent de la Dame, la mirent à terre, & se retirerent avec autant de vîtesse que nous leur en avions remarqué quand ils estoient arrivez. Ceux qui les obligerent à fuir estans descendus de cheval, prierent cette Dame d'y monter ; mais nous connûmes par ses cris qu'elle s'y opposoit de toute sa force, & nous comprîmes mesmes qu'elle se seroit jettée dans la Riviere, sur le bord de laquelle se passoit cette Avanture, si on

ne l'euſt pas retenuë. Elle faiſoit de grands efforts pour s'échaper, quand un de ces Meſſieurs ſe jetta à ſes genoux, & par ſes actions ſupliantes nous fit connoiſtre que l'amour avoit grande part à cette affaire. Mais quelque grace qui nous paruſt dans tout ce qu'il faiſoit, & malgré toute l'éloquence que ſa paſſion luy donnoit, & dont on doit croire qu'il ſe ſervit de ſon mieux, la Dame ne paroiſſoit pas perſuadée; mais enfin un vieux Cavalier de la Troupe luy tint un langage qui ſans doute luy réüſſit, car ſoit qu'il parlaſt avec plus d'autorité, ſoit qu'il euſt plus de bonheur que celuy que nous crûmes le plus amou

reux, nous vismes diminuer le desespoir de la Dame qui se résolut un peu apres à monter en croupe, & à s'abandonner à sa destinée. Il nous a esté impossible de rien démesler de plus de ce mistere. Si nous en pouvons découvrir la suite, nous vous en ferons part, comme nous faisons du malheur qui m'arriva de laisser mon Livre au pied de l'Arbre où nous nous estions reposées; mais ma Cousine y perdit aussi sa migraine, & la joye que j'en eus me consola de ma perte.

Cette belle journée estoit pour nous une journée d'avantures. Nous trouvâmes en entrant dans nostre Chasteau un Carosse à six Chevaux, dont

nous ne pûmes connoiſtre d'abord les Livrées ; & quand nous fûmes dans la Salle, nous viſmes trois Bergeres maſquées conduites par trois Bergers qui ne cedoient point aux plus galants de ceux qui menoient paiſtre leurs Troupeaux aux bords de Lignon, dans les heureux temps d'Aſtrée. Les Bergers eſtoient habillez avec tant de magnificence & de propreté, que vous n'auriez point douté en les voyant, qu'ils ne paſſaſſent tous les autres de leur Province. Je ne ſçay meſme ſi dans vos quartiers vous en trouveriez aiſément qui euſſent quelque avantage ſur eux. Les Bergeres avoient de petits Habits à la Poitevine, dont les Corps

estoient de toille d'argent de couleur de feu, enrichis de dentelles d'or fraisées, & cet ajustement donnoit à ces aimables Villageoises un air qui ne déplairoit pas sans-doute aux plus délicats de vos Courtisans. Les Couvrechefs jaunes qui faisoient leur coëffure, ne diminuoient rien des charmes qui paroissoient dans leurs visages, malgré le soin qu'elles prenoient de les cacher sous de petits Masques de Venise. Vous pouvez juger de l'agreable surprise où nous fûmes ma Cousine & moy. Nous n'en pouvions attendre qu'une suite heureuse. Aussi ne manqua-t-il rien à cette Avanture de tout ce qui la pouvoit rendre plus divertissante. Ces

Masques, suivant la coûtume du Païs, proposerent de joüer un Momon. Ils le mirent mesme sur la Table dans une Boëte aussi galante que magnifique. Je fus la plus hardie de la Compagnie. Je jettay ma Bourse sur la Table pour joüer, & joüay heureusement, soit que la Fortune l'eust ainsi voulu, ou que celuy qui avoit fait le défy eust cherché à perdre. La Boete fut ouverte, & on trouva dedans une Taupe. C'est, selon moy, un des plus vilains Animaux qu'on puisse voir. Il ne se cacheroit pas toûjours sous terre, s'il n'estoit convaincu luy-mesme de sa laideur. Mon gain me cousta un Souper. Je le donnay de mon mieux, & ne

fuſt point fâchée de régaler des Gens qui avoient pris tant de ſoin de nous divertir. En attendant le Souper, on dança des Ménüets. Cette belle Troupe avoit amené avec elle ſix Hautbois, qui ne gaſteroient aſſurément aucune des Simphonies où on les voudroit employer. Les Sabots de nos Bergers & de nos Bergeres, qu'un autre apelleroit des Souliers de bois, & qui n'eſtoient pas moins galans & moins magnifiques que les Souliers de vos Dames les mieux miſes, ne les empeſcherent pas de dançer avec toute la propreté de celles que vous admirez tous les jours dans voſtre grande Ville. Il fallut lever le Maſque quand on ſervit le Souper. C'eſt là que

nous visimes des Beautez qu'on ne peut assez loüer. Il sembloit que la Nature eust pris plaisir à faire exprés des Visages pour parer les plus belles Personnes qu'on vit jamais. Je ne vous dis rien de la bonne mine des Bergers. Ils estoient dignes de servir d'escorte à de si aimables Bergeres, & on peut dire avec verité qu'il auroit esté difficile de faire une plus charmante Assemblée. Nostre Repas dura deux heures. Nous dançâmes en suite toute la nuit, & je n'eus d'impatience dans toute cette Feste que de voir arriver le temps de vous l'écrire. Vous voyez, Monsieur, qu'au moins nous vous faisons part de nos plaisirs de la maniere que nous

le

Je pouvons, en reconnoissance de ceux que vous nous procurez par vos Ouvrages, & de la bonté particuliere que vous avez bien voulu avoir pour deux Cousines qui sont vos tres, &c.

LETTRE XLV.

A Paris.

COmme la moindre faveur merite une reconnoissance, je me trouve engagé à vous faire paroistre la mienne, par l'honneur que je reçois de vostre souvenir. C'est un devoir, Monsieur, dont je m'acquite avec joye. J'avois desiré de vous expliquer de bouche l'es-

time que j'ay pour vous. Je révere naturellement les Sçavans, & l'amour que j'ay toûjours eu pour l'étude des beaux Arts, m'a porté ſouvent à chercher accés aupres de ceux dont j'avois longtemps admiré les Ouvrages dans le ſilence du Cabinet. Quoy que ces Perſonnes ſoient des Eſprits du premier ordre, avec leſquels la jeuneſſe où je ſuis encor ſemble ne me devoir pas ſouffrir de commerce, j'ay eu aſſez de bonheur pour entretenir quelquefois ces Génies éminens, & pour leur témoigner la joye que j'avois d'eſtre né dans ces heureux temps, où la profondeur de leur érudition & la beauté de leur langage leur ont attiré tant de

loüanges & d'adorateurs. J'au-
rois eu la meſme curioſité pour
Ciceron & pour Demoſtenes, ſi
j'avois eſté de leur temps, &
mon amour n'euſt pas eſté
moindre pour Virgile & pour
l'incomparable Homere; mais
je ne me plains point de ma deſ-
tinée. Noſtre âge n'eſt inferieur
en rien aux Siecles paſſez. Il a
porté & porte encor des Hom-
mes auſſi fameux que les plus
fameux Perſonnages de l'Italie
& de la Gréce; & n'en connoiſ-
ſons-nous pas, Monſieur, parmy
ceux qui ont achevé leur courſe,
& parmy ceux qui vivent encor,
qui ont ſurpaſſé dans tous les
genres d'écrire les plus Cele-
bres d'entre les Orateurs, les
Hiſtoriens & les Poëtes des

temps paſſez? Si la Fortune devient favorable à mes deſirs, je pourray bien vous quereller un jour en bons termes de ce que vous ne voulez pas que l'on vous exprime par de juſtes loüanges le plaiſir qu'on prend à lire vos Livres. Vous eſtes ingénieux à divertir l'eſprit de vos Lecteurs par cent petites Hiſtoires les plus agreables du monde, & vous ne voulez pas que l'on vous cajole un peu ſur l'induſtrie de voſtre Eſprit qui a trouvé le moyen de faire ſçavoir à tout le monde ce qui ſe paſſe par tout le monde.

Je connois de jeunes Demoiſelles que leur humeur enjoüée n'a pas empeſché de joindre à une vivacité d'eſprit merveil-

leux, une connoiſſance entiere des beaux Arts, leſquelles ſont toûjours tres-curieuſes de ces Narrations de Balets & de Divertiſſemens que vous raportez. Elles diſent, Monſieur, que les Provençales ont triomphé dans leur Maſcarade, & qu'il n'y a rien de ſi galant & de ſi ſpirituel. Elles ont lû & relû cet endroit, & elles ont aſſuré qu'on ne pouvoit trop aimer ces belles Perſonnes. *La Gazette Galante* leur a paru encor tres-bien inventée, & elles l'ont admirée plus d'une fois. Le Combat de *la Loüange & de la Satire* eſt quelque choſe de bien fin, l'invention en eſt ſubtile, & quiconque l'aura lû, avouëra avec ces jeunes Demoiſelles, que

l'Autheur de ce Combat, soit qu'il l'ait donné en attaquant ou pour se defendre, doit estre regardé comme le victorieux & le maistre du champ de Bataille. Je n'aurois jamais fait, Monsieur, si je voulois vous écrire tout le bien qu'elles disent de vostre Mercure, & avec quel empressement elles l'attendent tous les Mois. Ces aimables Personnes m'ont ordonné d'expliquer les Enigmes de l'onziéme Tome. Elles ont crû qu'ayant esté assez heureux pour trouver l'*Académie Françoise* dans une Enigme, j'aurois encor le mesme bonheur dans les deux dernieres que vous venez de nous proposer. La consequence n'est pas infaillible, mais

leur volonté a eſté plus forte que mes raiſons, & ne leur pouvant reſiſter, je me ſuis mis en chemin pour chercher le Mot de la ſeconde. Je l'ay je croy trouvé par celuy de l'*Enſeigne*.

Dans la premiere, Monſieur, il me ſemble que j'y vois briller l'éclat des Fleurs de Lis, & que ce Baſton de couleur bleuë qui en eſt tout parſemé, doit eſtre *un Baſton de Mareſchal de France*, l'objet des vœux de tous les Braves de nos Armées. Le ſort de ce Baſton eſt ſans doute bien éclatant, puis qu'il eſt deſtiné pour eſtre le prix glorieux des nobles fatigues de nos Héros. Ce Baſton eſt comme un foudre qui donne la Paix à l'Etat, & porte la Guerre aux Etrangers,

qui raſſure le Royaume, qui donne la terreur aux Ennemis, & fait enfin trembler toute la Terre.

Il faut eſtre auſſi importun que je le ſuis, pour vous arreſter ſi long-temps par une Lettre; & il faut eſtre auſſi honneſte que vous l'eſtes, Monſieur, pour avoir la patience de la lire. Peut-eſtre avec tant de paroles n'auray-je rencontré que du vent, ſans trouver le Mot; mais puis que dans voſtre Mercure vous me donnez la liberté de vous écrire, j'ay crû que vous ne trouveriez pas mauvais que je m'en ſerviſſe, quand ce ne ſeroit que pour vous aſſurer que je ſuis voſtre, &c.

LAGRENE' DE VRILLY.

LETTRE XLVI.

A Richelieu.

JE pris dernierement la liberté, Monsieur, de vous écrire les sentimens de nos Dames de Richelieu sur les Enigmes du Mois de Janvier; mais comme elles en ont fort heureusement découvert le vray sens, & que vous n'en avez pourtant point fait de mention dans vostre dernier Volume, je me suis persuadé pour l'honneur de ces Dames qui ont & de la qualité & de l'esprit, que ma Lettre ne vous a pas esté mise entre les mains, puis que vous paroissez trop

exact & trop obligeant, pour ne leur pas rendre la meſme juſtice que vous avez renduë à tant d'autres, qui n'ont pas eu plus d'eſprit & de penétration qu'elles à en découvrir tout le miſtere. Cependant comme je n'avois pas réüſſy dans le ſoin que j'avois pris de vous faire ſçavoir leur penſée, je les avois priées de choiſir un autre que moy pour vous écrire à l'avenir leurs intentions; mais ces Dames qui n'aiment pas beaucoup l'éclat, & qui ſe contentent de deviner les Enigmes, ſans ſonger plus loin, ſe ſont ſervies du pouvoir qu'elles ont ſur moy, pour m'obliger à ne pas quiter l'employ qu'elles m'ont donné de leur Secretaire aupres de vous. Je

leur obeïs, & pour le faire exactement, je vay vous apprendre de quelle maniere elles expliquent vos deux dernieres Enigmes en Vers, & celle du Tableau de Pandore. Je commence par la premiere. Elles soûtiennent,

Quand on devroit encor les passer
sous silence,
Que ce qu'on lit au premier Madrigal,
Avec raison ne se peut dire en France,
Que d'un Baston de Mareschal.

Pour la seconde Enigme elle leur a fait si peu de peine, que dés la premiere lecture qu'elles en firent, elles y trouverent un sens que je croy estre le veritable:

Car quoy que l'Autheur en effet,
Pour paroiſtre obſcur ſe contraigne,
Il nous a dépeint un Enſeigne,
Bien mieux qu'aucun Peintre n'euſt
fait.

Le Tableau de Pandore n'eſt rien à leur ſens que la Pomme qui a produit ſur la Terre toutes les Miſeres que nous y voyons;

Ou pour mieux m'expliquer c'eſt la
chute de l'Homme
Que cauſa la fatale Pomme
Qu'Eve offrit à ſon cher Epoux,
D'où tout incontinent ſortirent
Les fâcheux Maux qui les ſaiſirent,
Et qui ſont venus juſqu'à nous.

Et en effet Eve preſentant ce malheureux Fruit à Adam dans le Paradis Terreſtre, luy donna

l'envie d'engoûter, cõme Pãdore inſpira à Epimethée une curioſité ſemblable, quand elle luy mit entre les mains la Boëte funeſte d'où ſortirent tous les Maux que les anciens Poëtes ont feint. Car enfin il n'eſt que trop aſſuré que ces Anciens-là nous ont fait par cette Fable un Portrait naïf de la chute de l'Homme. Par Pandore ils nous ont repreſenté la Nature humaine dans l'état d'innocence, & ſa chute par la curioſité d'Epimethée, qui eſt le Peché. Ce que Jupiter fit lors qu'il envoya à cet Homme cette Boëte tres-précieuſe au dehors, mais où en effet tous les Maux eſtoient cachez au dedans ; la Providence Divine l'a fait, quoy que dife-

rammment à l'égard d'Adam qui reçeut d'Eve cette malheureuse Pomme qui nous a tous perdus, & qui eſtant tres-agreable à voir, cachoit neantmoins dans ſoy toutes les miſeres que nous reſſentons. La ſeule diference qu'il y a, c'eſt que l'une n'eſt qu'une fiction, & que l'autre eſt une realité que nous n'experimentons que trop, & que l'Ecriture Sainte nous oblige de croire.

Mais pour rendre juſtice aux Perſonnes qui ont deviné toutes ces Enigmes, je vous diray que la premiere l'a eſté par Madame de Grand-Pré que vous connoiſſez. La ſeconde par Madame de Reveillon que vous ne connoiſſez pas, & qui eſt une

des plus aimables Perſonnes du monde; & la troiſiéme par cinq ou ſix autres Dames, qui toutes vous eſtiment comme elles doivent, auſſi bien que celuy à qui elles ont donné commiſſion de vous en aſſurer, & qui ſera toute ſa vie voſtre tres, &c.

DE GRAMMONT.

LETTRE XLVII.

A Arles.

MOnſieur, Il faudroit que l'Académie Royale fuſt inſpirée de ce meſme Dieu qui a donné ſon Nom à voſtre Livre, pour vous remercier dignement des loüanges qu'il nous a don-

nées. Il faudroit avoir ſon élo-
quence & ſa galanterie pour
vous exprimer comme il faut
toute noſtre reconnoiſſance.
Mais comment remplir nos de-
voirs en cette rencontre? La
maniere de faire la choſe ſur-
paſſe le bienfait. Vous nous a-
vez fait connoiſtre à toute l'Eu-
rope, avant meſme que nous
fuſſions connus de vous. On
dira peut-eſtre que c'eſt noſtre
bonne fortune qui l'a fait, ou
pour mieux dire voſtre génie
bienfaiſant, & que c'eſt luy qui
ſçait faire quand il veut des Por-
traits qui paſſent de bien loin les
Originaux. On peut dire encor
que vous redreſſez ſouvent la
Nature, & que vous n'avez pas
ſimplement dit de nous tout ce

que nous ſommes, mais encor ce que nous devons eſtre. Qu'on en diſe ce qu'on voudra; que les Oyſeaux & les raiſõnables; que les Sçavans & les Envieux s'en entretiennent, il ſera toûjours vray de dire que de la meſme main dont vous encenſez les Dieux de la Terre, & dont vous avez accouſtumé de montrer les Braves & les Héros, vous avez encor dépeint les Académiciens de la Ville d'Arles. On dira que vous les avez comptez entre les miracles de Sa Majeſté, & qu'il faut eſtre Impie ou Libertin pour douter de la verité des Miracles. Quoy qu'il en ſoit, Monſieur, ſi nous croyions pouvoir eſtre auſſi heureux en matiere d'Impreſſion que vous l'eſ-

tes, nous ferions bien-toſt connoiſtre à toute la terre que nous ſommes ravis de vous eſtre obligez, & qu'apres l'alliance de l'Académie Françoiſe, la protection de Monſieur le Duc de S. Aignan, & les continuelles graces que nous recevons du Roy, nous n'eſtimons rien tant que voſtre amitié, & que nous voulons toûjours eſtre vos &c.

Les Académ. de l'A.R. d'A.

ESTOUBLON, Sec. Perp.

REPONSE.

MEſſieurs, Si le Mercure eſtoit du prix que vous luy donnez, il ſeroit bien ré-

compensé par l'obligeante Lettre que vous m'avez fait la grace de m'écrire. Je n'ay point pretendu de remerciëment quand j'ay entretenu le Public de l'Illustre Compagnie dont tous ensemble vous formez le Corps. I'ay cherché seulement à me faire honneur en luy apprenant qu'elle ne m'estoit pas inconnuë. Je diray plus encor, quelque succés que mon Livre eut paru avoir, je suis persuadé qu'on auroit crû que beaucoup de choses y auroient manqué, si on n'y avoit point lû vos Illustres Noms. Les plus éclairez m'auroient sans doute accusé de l'estre peu sur ce qui est le plus digned'estre estimé, s'ils avoient apris par d'autres, ce que j'au-

rois negligé de leur apprendre de vous dont le Nom seul peut donner du poids à mon Ouvrage. Cette matiere mesme n'estoit pas difficile à trouver, & quoy que rien ne soit si rare qu'une Assemblée où il y ait autant de merite qu'il s'en rencontre dans la vostre, ce merite est si connu & fait un bruit si éclatant dans le monde, qu'il faudroit n'en estre point du tout pour ignorer que vostre Académie est remplie d'excellens Hommes qui ne cedent en rien en délicatesse & en érudition aux Siecles les plus heureux de l'Antiquité. Ces Illustres Romains de qui vous tirez vostre origine, nous ont laissé avec leurs Esprits fins & polis, un

amour pour les belles choſes qui vous donne aujourd'huy la preference ſur la plûpart des Nations, auſſi-bien que la valeur & le courage qui vous ont diſtinguez dans tous les temps. Il y a bien des Siecles qu'on a reconnu en vous ce que nous admirons aujourd'huy, & les Hiſtoires ſont remplies des marques de conſideration que vous avez reçeuës de Rome dans ſon état le plus floriſſant; c'eſt par elles que nous ſçavons que dans le temps où elle faiſoit paroiſtre ſon eſtime avec un plus entier deſ-intereſſement à ceux qu'elle croyoit qui la meritoient, elle a donné à voſtre magnifique Ville le Nom de la petite Rome Gauloiſe. Je ne vous appren-

drois rien, quand je vous dirois tout ce que les Autheurs en rapportent ; vous ne l'ignorez pas, & je vous en parle ſeulement pour vous faire voir que c'eſt par le témoignage de pluſieurs Siecles que je vous connois. Ceux d'Arles ſe ſont rendus fameux dans l'un & dans l'autre Empire, & il vous en reſte de glorieux Monumens. Apres cela, Meſſieurs, vous jugerez bien que je me ſerois fait grand tort, ſi je m'eſtois tû ſur les choſes que j'ay crû devoir publier de vous ; je vous ay ſeulement rendu juſtice, & vous me la rendrez en me faiſant l'honneur de me croire, Meſſieurs, Voſtre tres, &c.

DEVIZE

LETTRE XLVIII.

A Vendosme.

IE croirois dérober quelque chose à vostre gloire, Monsieur, & à celle d'une Demoiselle des environs de cette Ville qui n'a pas moins d'esprit que de naissance & de beauté, si je soufrois plus longtemps qu'elle vous demeurât inconnuë. Elle lit tous les Mois le Galant Ouvrage que toute la France doit à vos soins; & au hazard de faire souffrir la modestie qui l'oblige à cacher les talens qui l'élevent au dessus de la plûpart de celles de son Sexe, je vous envoye un

Rondeau qu'elle a fait pour ſervir d'Explication à voſtre premiere Enigme du Mois de Fevrier. Elle a ſi heureuſement deviné toutes les premieres depuis le Trictrac, juſqu'à celle de l'Académie, que je ne doute point qu'elle n'ait également réüſſy à l'égard de cette derniere. Elle me ſçaura mauvais gré, ſans doute, du vol que je luy ay fait de ſes Vers; mais vous luy en avez fourny la matiere par voſtre Enigme, & il eſt juſte de vous faire voir une Production où vous avez part.

RONDEAU.

C'Eſt un Baſton de Mareſchal de France.
Dans les Foreſts il a pris ſa naiſſance,

Ne

Ne doit-on pas auſſi tomber d'accord
Qu'on n'en fait cas jamais qu'apres ſa
mort?

§

Quand quelqu'un a ce Baſton d'importance,
Il peut ſe croire utile en aſſurance.
Veut-on ſçavoir ce qui fait la vaillãce
De tant de Gens dont l'on haſte le ſort?
C'eſt un Baſton.

§

Il a du Roy toûjours la bienveillance,
En Guerre il eſt en tres-grande puiſſance,
Et nos Héros s'en accommodent fort.
Tout y convient, je ne ſçay ſi j'ay tort,
Je puis manquer, mais ſelon l'apparence,
C'eſt un Baſton.

Autre Explication de la meſme Enigme.

DEuſſay-je me tromper & deviner fort mal,
C'eſt l'illuſtre Baſton d'un fameux Mareſchal.
Ce Bois naiſt aux Foreſts, & ſans changer d'eſpece.
Ce n'eſt qu'apres ſa mort qu'il acquiert ſa Nobleſſe,
Et peut-on conteſter ſans choquer la raiſon,
Qu'il n'ajoûte l'éclat au rang d'une Maiſon?
Son Regne & ſon pouvoir éclatent dans la Guerre,
Lors qu'il porte par tout le Foudre & le Tonnerre,
Chaſſant de toutes parts nos plus fiers Ennemis, (Lys.
A l'aſpect de l'azur & de l'or de ſes

M^r F. *Conſeiller au Preſidial de Périgueux.*

Si c'eſt autre choſe, Monſieur, vous nous l'aprendrez, & ſi Mademoiſelle de Ville, qui eſt le nom de cette Illuſtre Perſonne, a trouvé le vray Mot, vous ne ſerez pas fâché que je vous aye démeſlé dans la foule de toutes celles qui vous ont obligation, une Demoiſelle aſſez connuë dans le monde par ſon merite & ſa beauté, & qui n'eſt pas éloignée de la Ville de Vendoſme.

Sur la meſme Enigme.

IE croy ne deviner point mal,
Diſant que l'Enigme donnée
Au ſecond Mois de cette Année,
Eſt un Baſton de Mareſchal.

LETTRE XLIX.

A Fleury.

IE ne ſçais pas bien, Monſieur, le nom de l'Animal dont on fait les Buffes & les Baudriers, & il n'y a pas lieu de s'en étonner, puis que l'uſage en eſt reſervé tout entier à voſtre Sexe; mais il me ſemble que voſtre premiere Enigme du Mois de Fevrier ne doit s'entendre que de cet Animal, ſoit Cerf, ſoit Elan, ou Buffle. Il habite dans les Bois. Il doit mourir avant qu'il puiſſe ſervir. Quand on l'a tué, on l'apporte à la Ville pour luy donner ſa premiere prépa-

ration en le lavant, puis un autre en le corroyant. En suite le faisant passer par diférens Ouvriers, il acquiert de Maison en Maison toûjours de nouvelles perfections, jusqu'à ce qu'il ait celles d'estre en usage parfait de Busle & de Baudrier. C'est pour lors qu'il est tres-utile à l'Etat, qu'il est desiré d'un chacun à la Cour, mesme de nostre Illustre Monarque, qui se sert si bien d'un Baudrier pour porter son Epée (digne marque de son empire) & d'un Busle pour relever encor cette Majesté toute guerriere si bien séante à LOÜIS LE GRAND, & si formidable à ses Ennemis. Enfin tout son usage est pour l'Armée, & quand il est porté par un

Homme qui a du cœur, il eſt la terreur de toute la Terre.

LA SOLITAIRE DE FLEURY.

LETTRE L.

A Troyes.

JE vous envoye, Monſieur, ce que j'ay penſé ſur les trois Enigmes que vous propoſez dans voſtre dernier *Mercure*. Pandore peut eſtre la figure du Vin; Epimethée, celle d'un Homme yvre, comme Noé ou Silene: Et que peut-on entendre autre choſe par les maux qui ſortent de la Boëte, que les fumées & les chimeres qui montent à la teſte d'un Homme qui

s'eſt enyvré ? La premiere Enigme en Vers me paroiſt eſtre *un Baſton de Mareſchal de France*; & la ſeconde, *l'Argent monnoyé*, ou *les Medailles.*

LETTRE LI.

VOus ſçavez, Monſieur, que Mars & les Muſes n'ont jamais bien veſcu enſemble. LOÜIS LE GRAND à qui rien n'eſt d'impoſſible, accommode aujourd'huy les fatigues & la fierté de l'un avec le repos & la douceur des autres. Jamais Guerre n'a eſté ſi avantageuſe que celle-cy ; Mars & Apollon y trouvent également leur com-

pte, puis qu'elle fait autant de Sçavans que de bons Capitaines. Auſſi eſt-il bien juſte qu'à meſure que la gloire de noſtre invincible Monarque augmente, le Ciel faſſe naiſtre des Perſonnes qui la puiſſent publier. Pour moy je ſuis devenu Poëte par une eſpece de miracle auſſi grand que ceux que le Roy fait en Flandres. Il ne vous ſera pas difficile, Monſieur, de connoiſtre que le Sonnet que je vous envoye eſt un coup d'eſſay. Auſſi eſperay-je que vous ne regarderez pas tant l'art que le ſujet qui en fait tout le prix & toute la beauté; c'eſt par là ſeulement qu'il peut ſe promettre d'eſtre inſeré dans voſtre Mercure, où vous meſſez ſi bien

les Actions de valeur avec les Avantures de galanterie, qu'elles plaisent autant qu'elles surprennent.

LE JEUNE SOLITAIRE *de Langon, dans la Province de Guyenne, à sept lieuës de Bordeaux, sur le bord de la Garonne.*

LETTRE LII.

Du Prieuré de Nostre-Dame de la Charité sur Loire.

PArmy le peu de relâche que m'accorde tres-peu souvent la cruauté d'une goute universelle qui me tient à la torture, je viens, Monsieur, de lire

avec beaucoup de plaisir vostre Mois de Fevrier de cette Année, & j'ay tellement esté ravy de l'ingénieuse Description de vostre Combat *de la Loüange & de la Satire*, que j'ay mille fois autant estimé digne de la premiere, cette agreable Production de vostre génie, que son ennemie est odieuse à la Vertu & aux grands Esprits. Le mien, Monsieur, est trop borné pour en rien attendre qui contribuë à vostre éloge. Aussi je ne me hazarderay pas à l'entreprendre. Je vous diray seulement ce que j'ay pensé sur l'Enigme de *Pandore*. La Boëte qu'elle apporte signifie *la Guerre*. Jupiter nous marque un Dieu qui vange la rebellion de la Nature hu-

maine figurée par la triſte Epimethée, qui reçoit cette Boëte de la main de la fauſſe Divinité. Elle eſt d'or à l'extérieur ; & pendant qu'elle eſt fermée par l'Amour & l'union des Peuples, ils ne s'en promettent que des tréſors, des avantages, & de la gloire. Mais depuis que la revolte des premiers Hommes eut fait une guerre ouverte aux volontez du Createur, ſa main irritée ne leur a fait naiſtre que des calamitez, des diſgraces, des infortunes, & des malheurs, avec la mort, qui ſont les maux qu'on voit ſortir de la Boëte de Pandore, ou plutoſt les funeſtes ſuites de la Guerre, laquelle en ſes préludes ſe montre d'or, par l'eſpérance des Palmes, des Lau-

riers, des Conqueſtes, des Victoires, des Triomphes, & des Trophées qui animent les Guerriers : mais lors qu'elle eſt ouverte & allumée par les diférentes paſſions, qui comme le Rideau ſuſpendu & volant au gré des vents en voſtre Figure énigmatique, aveugle leur raiſon, elle enfante mille maux qui nous ſont repreſentez par ceux qui ſortent de la Boëte de Pandore.

LETTRE LIII.

A Paris.

IE me promenois tantoſt dans la grande Salle du Palais, & je me promenois fort douce-

ment, car, Monsieur, vous allez voir qu'il y a bien de mon adresse. J'ay veu à mes pieds un petit morceau de papier. Comme dans nostre Art il faut faire profit de tout, & chercher toûjours, j'ay fait voltiger en l'air ce morceau de papier avec un petit Soufflet que je porte toûjours sous le Manteau. Aussi tost j'ay apperçeu qu'il y avoit quelque chose gravé d'un costé, je l'ay ramassé. Or j'avois entendu dire que M^r^ Iean Flamel mourut autrefois, & que quand il fut mort, on luy fit dresser une Epitaphe avec des Figures sous lesquelles estoit cachée la Pierre Philosophale; tellement que qui auroit pû les deviner, l'auroit trouvée. J'ay donc dit,

quepeut-eſtre elle ſeroit cachée ſous ces Figures-cy auſſi-bien que ſous les autres. Je les ay regardées, conſiderées, & examinées. D'abord j'ay reconnu Pandore à ſa beauté; c'eſt noſtre Art, *la belle Chymie*. Je me ſuis veu dans Epimethée; car, Monſieur, que d'obligations j'ay à la Fortune, & qu'on eſt heureux quand on doit l'eſtre! Il me reſſembloit comme deux goutes d'eau. Courage, mon Eſprit; courage, luy ay-je dit, voila la Chymie; me voila, il ne nous manque plus que la Pierre Philoſophale. Elle ſera ſans-doute dans cette Boëte, dans cette Boëte bienheureuſe. Qu'ay-je fait? J'ay pris mon Souflet des deux mains, j'ay

soufflé dans la Boëte de toute ma force, & aussitost la Boëte s'est renversée. A la verité j'ay ressenty dans ce mesme moment-là de grands maux par tout le corps ; mais n'importe, j'ay relevé la Boëte, & en mesme temps (car, Monsieur, on n'a point les beaux Secrets sans peine) il en est sorty une fumée épouvantable. J'ay regardé dedans, j'y ay veu l'espérance, & voila *la Pierre Philosophale* que le Chymiste a trouvée.

LETTRE LIV.

A Troyes.

IE voudrois, Monsieur, que vous puissiez estre témoin de ce qui se passe tous les Mois

dans une belle Compagnie de cette Ville lors qu'on y apporte voſtre Mercure. Vous verriez dans le meſme temps tout ce que l'empreſſement, la joye, & le chagrin, peuvent produire. Chacun veut le premier regarder l'endroit qui le touche. L'un veut apprendre s'il a deviné l'Enigme du Mois precédent, & ſi ſon nom eſt dans le Mercure. L'autre cherche celles que vous donnez de nouveau à expliquer, pour avoir l'avantage d'eſtre le premier à le faire. D'autres veulent chanter les Chanſons, d'autres lire les Hiſtoires, & d'autres examiner les Tailles-douces. Les Curieux de Nouvelles ſe jettent avec le dernier empreſſement ſur les

Articles de Guerre. Chacun demande à la fois ce que le Volume contient, avant qu'aucun en ſoit éclaircy ; & ceux qui n'y trouvent point ou les Ouvrages qu'ils vous ont envoyez, ou leurs noms pour avoir deviné les Enigmes, divertiſſent toute la Compagnie par leur chagrin. Enfin, Monſieur, tout ce qui ſe paſſe en un quart-d'heure, eſt ſi réjoüiſſant pour ceux qui s'attachent à le conſiderer, qu'il m'eſt impoſſible de vous en faire une peinture qui en puiſſe approcher. Il faut avoüer que l'occupation que donne le Mercure eſt utile de plus d'une maniere. Le temps qu'on employe à le lire, à faire des reflexions ſur les Articles qu'il contient, à

deviner les Enigmes, & à travailler à quelques petits Ouvrages dignes d'y estre placez, occupe si agreablement celuy qu'on employeroit au jeu, à la médisance, & peut-estre mesme á la débauche, qu'on ne sçauroit assez exagerer l'obligation que toute la France a au Mercure, puis qu'il ne nous fait pas seulement passer les heures avec plaisir, mais encor qu'il nous donne lieu d'acquérir de l'Esprit. Il nous apprend toûjours quelque chose que nous ignorions, & est cause que nous sommes instruits en peu de temps de ce que les autres n'ont souvent appris qu'en beaucoup d'années. Sçavez-vous bien comment cela se fait, Monsieur?

C'eſt que chacun diſant ſon ſentiment ſur les Enigmes en figures, ne cite que des choſes pleines d'érudition, & des morceaux d'Hiſtoires ; & que les Avis de pluſieurs habiles Gens dits en meſme temps, apprennent tout d'un coup ce qui leur a couſté beaucoup de veilles. Ne vous imaginez pas que toutes ces loüanges ſoient ſans intereſt; on ne les donne au Mercure que pour vous exciter à continuer un Ouvrage qui produit tant de bons effets, & à nous donner *l'Extraordinaire*, où nous eſpérons voir bien des Gens de noſtre Ville. Nous croyons qu'il nous fera connoiſtre tous les beaux Eſprits de France ; nous entendons les beaux Eſprits Cava-

liers qui ne se meslent pas ordinairement d'écrire, & qui ne se font point imprimer, car ceux de profession sont assez connus. Vous devez sçavoir le fort & le foible de l'Esprit des premiers mieux que personne du monde; c'est à vous qu'ils se confiënt, vous en sçavez la foiblesse & l'étenduë, comme un Directeur sçait le fort & le foible d'une conscience. Si pour vous animer à travailler, il ne reste plus qu'à vous féliciter sur le grand debit de vostre Livre, je vous puis dire que vous avez contentement sur cet Article, & que M^r Malbet Directeur des Postes de Champagne nous disoit dernierement que le Mercure grossissoit tous les Ordinaires la

Malle du Courrier qui vient en cette Province. Plaignez-vous apres cela, Monsieur; mais je ne croy pas que vous soyez si injuste que d'accuser le Siecle de mauvais gouſt. Je suis persuadé du contraire, & que vous ne refuserez pas de me faire la grace de croire vostre tres, &c.

LETTRE LV.

De Châlons en Champagne.

LE hazard m'ayant fait tomber aujourd'huy entre les mains le dernier Tome du Mercure Galant, je l'ay ouvert, Monsieur, avec une extréme curiosité. Je suis tombé heureu-

ſement ſur les noms de ceux qui s'eſtoient meſlez d'expliquer les ingénieuſes Enigmes du Volume de Janvier, où parmy une ſçavante multitude, j'ay remarqué avec plaiſir qu'un bel Eſprit de Troyes & un venérable Chanoine de Rheims, avoient eu aſſez d'aſſurance pour prendre la liberté de vous écrire, & de vous envoyer ce qu'ils avoient penſé de ces admirables Enigmes. J'ay achevé de lire la Page entiere; j'ay retourné le feüillet, j'ay lû & relû avec un empreſſement ſans pareil les Pages ſuivantes qui traitent du meſme ſujet, dans l'eſpérance que j'avois d'y remarquer quelque galant Homme de Châlons; mais helas, ç'a eſté en vain que j'ay

cherché, je n'y trouvé perſonne, & dés ce moment j'ay ſenty mon cœur brûler d'une noble envie de faire connoiſtre que mon Païs où regne avec admiration toute la galanterie de Champagne, ne vouloit rien ceder à ces deux fameuſes Villes dans l'art d'expliquer des Enigmes. Je me ſuis appliqué un bon quart d'heure à la lecture des deux Enigmes de Fevrier, où enfin j'ay trouvé deux Mots que je ne puis me diſpenſer de vous envoyer, dans l'eſpérance que vous ſerez aſſez charitable pour les placer dans voſtre Extraordinaire du 15. *Avril.* Une Ville toute entiere vous en aura obligation. Voſtre charmant Mercure qu'on n'y voit que ra-

rement, ſe trouvera par tout. Quantité de beaux Eſprits qui ne s'éveillent qu'avec le temps, vous envoyeront ſouvent de rares Productions; & moy que vous connoiſtrez par le nom du Petit Medecin, je ſeray eternellement l'admirateur de voſtre ſtyle enjoüé, & le plus humble de vos Serviteurs.

LE PETIT MEDECIN.

Les deux Mots que je croy eſtre ceux de vos Enigmes, ſont *le Baſton de Mareſchal de France*, & *la Lettre*.

LETTRE

LETTRE LVI.

A Paris.

IE croy que la Guerre, l'Ambition, le Procés, & l'Indigence, peuvent estre la source de toutes sortes de maux. Si le détail n'en estoit point trop long, ou plutost si j'en pouvois trouver la fin, je ferois voir qu'il n'y en a point au monde qui ne soient sortis & qui ne sortent tous les jours de ce que je viens de nommer ; & comme l'Amour produit tres-souvent ces quatre choses, on peut justement dire que tous les maux du monde viennent de luy, qu'il est ren-

fermé dans la Boëte de Pandore, & qu'ainſi le Mot de l'Enigme eſt *l'Amour*. Ce fut luy qui alluma entre les Grecs & les Troyens cette guerre dont le feu ne s'éteignit que dans l'embraſement de Troye. Ce fut luy qui arma les Sabins contre Rome naiſſante, & qui troublant le repos de la Republique Romaine, fit devenir publique la querelle particuliere de Céſar & d'Antoine. C'eſt luy qui n'eſtant pas ordinairement ſatisfait d'une dépenſe, ſi elle n'eſt outrée, diſſipe les plus puiſſans Heritages, & cauſe par là une indigence & des Procés qui engendrent mille autres maux. C'eſt l'Amour qui met ſouvent des deſordres dans les

Familles, & le Barreau retentit tous les jours des plaintes qu'on fait contre luy. Je ne diray point que le desir de plaire à une Maistresse qu'il fait naistre dans le cœur d'un Amant, excite dans ce mesme cœur une ambition de s'élever pour en estre plus favorablement reçeu, qui fait souvent répandre du sang sans qu'on sçache le sujet qui le fait verser. Pourquoy dirois-je toutes ces choses ? On les sçait, puis que les Histoires en sont remplies. Il n'est donc pas necessaire que je grossisse cette Lettre, pour prouver que *l'Amour* est le Mot de l'Enigme de Pandore, & il ne me reste plus qu'à vous assurer que je suis vostre, &c.

DE ROUX.

LETTRE LVII.

A Caën.

VOus avez déja veu, Monsieur, des Ouvrages de Mr Couture de Caën ; & l'Explication de l'Enigme dont le Mot estoit *le premier Iour de l'Année*, que je vous adressay, & que vous avez mise dans le Mercure qui a precedé celuy-cy, m'est un témoignage convaincant que vous estimez ce bel Esprit. Cela estant, je m'assure que vous ne trouverez pas mauvais que je vous fasse part d'une Lettre qu'il a écrite à une Dame de la premiere qualité

de Basse Normandie, où il fait voir l'estime qu'il a pour tout ce que vous donnez au Public, & explique les trois Enigmes de vostre dernier Tome. Cela est admirable en luy, qu'estant encor fort jeune, il gouste parfaitement les bonnes choses, & possede quasi toutes les Langues de l'Europe. Je souhaiterois avoir la sienne, Monsieur, pour vous exprimer combien en mon particulier je vous suis redevable des bonnes heures que vos Livres me font passer.

Du .:.

IE ne sçay, Madame, si vous avez remarqué que l'Autheur du Mercure Galant suit si ponctuellement l'ordre des

Saisons, qu'on ne peut pas dire qu'il laisse échaper la moindre occasion de paroistre le meilleur Oeconome du monde. Dans son dernier Mercure par exemple il nous avoit donné *l'Ecran* pour Enigme. Estoit-il rien qui fust plus de saison? Il y avoit ajoûté *l'Académie Françoise*, veritable modele de toutes les agreables Assemblées qui se faisoient dans le temps du Carnaval. Il est vray que pour les jours gras il auroit pû nous servir quelque morceau plus friand en soy qu'un *Coq*; mais la belle Madame la Marquise de Leinville de qui il le tenoit, donnoit un grand relief à ce Mets. Pour moy qui ne me pique point d'une délicatesse si

raffinée, j'avouë que la maniere dont il estoit appresté, me l'a fait trouver fort à mon gouſt.

Ie ne m'accommode pas ſi bien de ce qu'il nous préſente dans celuy-cy. La premiere Enigme, ſi je ne me trompe, eſt *la Feüille de Papier*, qui figure la maigreur, la pâleur, & la ſechereſſe des Viſages de ce temps-cy. La ſeconde eſt *la Pique*, qui ſert d'autant plus utilement le Roy dans ſes Armées, qu'elle tombe en de meilleures mains, & qui porte cette marque de l'Empire de France, que le Fer en eſt taillé en Fleur de Lys. Cette armure ne convient-elle pas encor fort bien au commencement de cette glorieuſe Campagne? Pour

ce qui eſt de l'Enigme en figure, c'eſt bien un autre Baſton que la Pique. C'eſt *le Careſme*. Cette belle Dame qui fait un préſent ſi précieux, mais ſi contraire à la ſanté, nous figure l'Egliſe qui l'impoſe aux Hommes repreſentez par Epimethée pour les punir de leurs crimes. Toutes ces maladies qui ſortent en foule de cette Boëte, font voir aſſez clairement les diférentes indiſpoſitions que cauſent les viandes de Careſme. S'il n'eſt pas tout-à-fait ſelon la verité, que ce ſoit de là qu'elles naiſſent, du moins pouvons-nous dire qu'il n'eſt pas contre les ſentimens communs.

Demandez à la jeune Iris,
Qu'eſt devenu ce teint de Roſes & de
Lis,

D'où luy vient ce visage blême;
La jeune Iris vous répondra,
J'en suis en une peine extréme;
Mais qu'est-ce que l'on y fera?
C'est le Caresme.

Je ne m'en trouve pas mieux que cette belle Personne, & M' N... l'Hypocrate de nostre Village, ne raisonne pas autrement qu'elle. Vous ne connoissez que trop la suffisance affectée de l'Homme; mais, Madame, voicy ce qui vous fera voir le caractere du Génie dans son naturel. Je luy disois ce matin que je me trouvois fort mal depuis cinq ou six jours; que j'avois une inflâmation de poitrine qui m'exerçoit étrangement; & qu'enfin l'on pouvoit raisonner avec luy de la

cauſe de ces ſortes d'indiſpoſi-
tions.

Pline, Hipocrate & Galien,
M'a-t-il dit, dans leur temps, la con-
nurent fort bien;
Sur tout Galien dit en l'Article ſep-
tiéme,
Que la cauſe des Fluxions,
Des Fiévres, de la Toux, des Inflam-
mations,
C'eſt le Careſme.

N'eſt-il pas vray, Madame, que cette citation eſt fort à propos & fort bien placée, & que s'il rencontroit toûjours auſſi heureuſement, il ne gué-riroit pas moins de monde par ſes bons mots que par ſes mau-vaiſes Ordonnances? Pour moy j'avouë que celuy-cy m'a dé-chargé la rate ſans le ſecours

de l'Apoticaire. Ainſi voulant pouſſer la converſation plus loin, je me ſuis encor plaint d'un furieux mal de teſte qui m'interdiſoit juſqu'à la moindre application. Luy me voyant un Livre entre les mains, m'a demandé quel il eſtoit, & ſi je pouvois faire une pareille lecture ſans m'appliquer. *C'eſt*, luy ay-je répondu, *le Mercure Galant. I'y cherche le ſens d'une Enigme. Les autres endroits de cet Ouvrage ſont plus capables de délaſſer l'eſprit, mais cette Enigme eſt d'une toute autre nature. I'avois deviné celles des Tomes précedens, mais franchement je me rens à celle-cy.* Il faut, Madame, rendre juſtice à mon Medecin. Son grand eſprit dans cette ren-

contre a infiniment ſervy au peu que vous m'avez tant de fois dit que j'en ay. Comme donc en pourſuivant mes plaintes je luy diſois, *je ſuis dans une apprehenſion mortelle que mon mal n'ait quelque mauvaiſe ſuite, j'éprouve déja que*

L'Eſprit ſe ſent des foibleſſes du Corps,
Monſieur, je n'avois de ma vie
Fait en vain de ſi grands efforts.
De quelque longue maladie
Ne ſerois-je point menacé?
Monſieur, m'a-t-il dit tout de méme,
N'en ſoyez point embaraſſé,
C'eſt le Careſme.

Ce *c'eſt le Careſme* m'a ſemblé ſi juſte en cet endroit de noſtre entretien, que j'ay fait une plus particuliere reflexion ſur le Ta-

bleau de Pandore, & qu'enfin, graces a Mr N. j'ay trouvé sans beaucoup de peine ce que je vous en écris. Je pourrois encor y ajoûter que l'espérance qui demeura seule au fond de la Boëte, represente admirablement bien celle qui nous reste de voir bientost la fin d'une saison si fâcheuse aux Malades comme moy, & de recouvrer ce qu'elle nous a fait perdre d'enbonpoint. Vous voyez, Madame, que je suis redevable de mes lumieres à un Aveugle, & que s'il eust mieux raisonné, je n'aurois peut-estre pas si bien deviné. J'en suis fort reconnoissant; car enfin, ne conter cela pour rien, c'est à mon avis ne connoistre pas le prix des cho-

ſes. Je vous prie, Madame, quand vous ſerez de retour à la Campagne, de le féliciter nommément là-deſſus, & de me croire avec tout l'attachement poſſible, voſtre tres, &c.

COUTURE.

LETTRE LVIII.

A Coutance.

NOus venons enfin, Monſieur, de recevoir le Tome du Mercure, où vous nous avez ſi obligeamment placez. Noſtre Societé de Coutance m'ordonne de vous en faire de tres-humbles remercîmens, & Mr le Préſident de Pierreville a prié Mr

l'Abbé de la Roque son Beau-frere qui est à Paris, de vous en faire ses complimens. Nostre Compagnie, Monsieur, est encor médiocre, mais l'honneur que vous luy faites ne manquera pas de contribuer à son augmentation, & la maniere dont vous en parlez nous engage à ne vous pas laisser ignorer quelles sortes de Personnes la composent. Je vay vous en dire seulement les noms; Mr le Président de Pierreville; Mr l'Abbé de la Mothe, Chanoine & Archidiacre du Cotantin; Mr l'Abbé des Viviers, Aumônier du Roy; Mr Corbet, Chanoine & Principal du College, (Mr le Président de l'Isle qui est mort depuis un mois, avoit sa place

apres ces Messieurs, comme ils m'ont fait la grace de me la donner apres;) Mr de Vandome Conseiller du Roy au Présidial; Mr de la Fevrerie; Mr Langevin, Professeur de Philosophie; Mr de S. André, Docteur en Medecine, Autheur *des Entretiens sur l'Acide & sur l'Alkali*; Mr le Vavasseur, Prestre; & Mr du Bosc, Professeur. Ce seroit trop dérober à vos continuelles occupations, que de vous faire le portrait de ces Messieurs. Je vous diray seulement que Mr de la Ferrerie, dont le bel esprit est icy estimé, fit ces jours passez les trois Pieces que je vous envoye. Si vous les trouvez dignes d'entrer dans le Mercure, il vous en envoyera

de semblables de temps en temps, sans parler de celles que ces autres Messieurs vous préparent. J'y joints une Fable que je viens de faire à l'imitation de celles de vos derniers Tomes, & croyois y mettre une autre sorte de Conte intitulé *les Amans malheureux*, mais il est de plus de trois cens Vers, & il vous faut des Pieces plus courtes. Je grossis d'ailleurs ce Paquet d'un Cahier de Reflexions que vous me permettrez, Monsieur, de vous presenter. Je ne sçaurois plus desavoüer qu'elles soient de moy, mes Amis en ayant reconnu le stile & les lettres de mon nom à la vingtiéme Page. Je me dispose à en faire faire la seconde Edi-

tion, qui ſera augmentée de plus de la moitié. Elles furent examinées à une de nos Conférences où il n'y avoit point de Diſcours, car quelques-uns de ces Meſſieurs n'en ont point encor fait. Voicy les Sujets de ceux qui ont eſté prononcez. *Les Sciences renduës illuſtres par les ſoins du Roy; L'Eloge de l'Hiſtoire de France; La maniere de bien employer le temps; Quel caractere d'eſprit doit avoir un Académicien; Le Triomphe de l'Eloquence, de la Raiſon & de l'Expérience, de la Beauté & de la Diformité, de la Ieuneſſe & de la Vieilleſſe.* On eſpere, Monſieur, mettre au premier jour Mr de Servigny, Fils de Mr de Pontrilly Préſident au Préſidial, à

la place de Mr de l'Iſle Préſi-dent des Elûs, ce jeune Gentilhomme eſtant au meſme rang dans le Catalogue qu'eſtoit cet Illuſtre Mort. Je ſuis voſtre, &c.

MASSEVILLE.

Mr le Préſident de Pierreville aura ſans-doute de la joye de voir ce que je viens de lire dans voſtre dernier Volume, de Mr de Miromeſnil, qui eſt Frere de Mc la Préſidente ſa Femme.

Fragment d'une Lettre du Païs du Maine.

I'Ay bien de diférentes penſées ſur voſtre Planche de *Vénus* & de *Vulcain*. Je me con-

tenteray de vous en dire une au hazard. Je me perſuade que c'eſt la conſtance ou fermeté d'eſprit & de courage figurée par ce Baſtiment ſolide, & dont la baſe eſt angulaire. Ce Soldat debout appuyé ſur ſon Bouclier d'une main, & ſur ſa Pique de l'autre, eſt une marque de ſtabilité, ne pouvant vaciler de coſté ny d'autre. Cette Vénus dans ſa moleſſe, eſt dans une poſture ſtable. Si elle eſtoit pourtant entierement couchée, l'on ne pourroit pas la renverſer; alors elle ſeroit plus ferme; mais en l'état qu'elle eſt, elle ne peut pas tomber de haut, eſtant aſſiſe ſur les genoux d'une autre qui eſt aſſiſe contre terre. Il n'y a que ce pauvre petit

Aveugle à plaindre, dont les armes sont renversées, & qui me paroist foible ; c'est pourquoy il est obligé de chercher à tastons un Baston pour s'appuyer. Vous voyez de quelle maniere il rend les bras. S'il pouvoit attraper ce gros Homme qui tient un Maillet, il auroit un bon appuy ; car y a-t-il Rocher plus ferme que cet Homme ? Il voit une Divinité en état de toucher les choses insensibles, qui a épuisé le Carquois de l'Amour pour le flechir ; cependant il demeure ferme, & veut mesme avec son Maillet émousser & écraser toutes les Fleches qu'on peut darder contre luy. Voila, Monsieur, une de mes imaginations.

Elle ne vous eſt pas expliquée en termes choiſis, mais ce defaut eſt pardonnable à une Fille qui ne cherche qu'à vous dire ce qu'elle penſe, & qui eſt voſtre tres, &c.

SANS VOUS JE N'AIME RIEN.

LETTRE LIX.

J'Expliqueray voſtre Tableau de Pandore ſur *le Soleil*, qui eſt repreſenté par cette figure d'Homme. Cette Femme eſt *la Terre*. La Coupe que tient cet Homme, eſt la chaleur que le Soleil communique à la Terre par ſes rayons, qui en la frapant, attirent à luy quantité de va-

peurs dont il forme les nuages qui se voyent entre la Terre & le Soleil. De dire si cette Femme souffre par cette attraction, ou si elle reçoit avec joye la chaleur qui la fait produire, ce seroit une question de longue haleine, puis qu'on peut soûtenir que l'un & l'autre luy arrive, ou soûtenir le contraire. Quoy qu'il en soit, ces petites Figures sont les Insectes diférens de nature qui s'engendrent dans la moyenne région de l'air, par le moyen de la chaleur & de l'humidité de ces deux corps. Cette Couronne de Fleurs dont est ornée la teste de cette Femme, nous montre qu'en effet cette generation & cette attraction se font principalement

lors que la Terre eſt couverte de Fleurs dans les Saiſons du Printemps & de l'Eté. La Chaiſe où eſt aſſiſe cette Femme, c'eſt *l'Eau* ſur laquelle la Terre flote continuellement. Cette eſpece de Lit ou Trône, & ce grand Rideau, & tout le reſte où ſe paſſe l'action, ſont *les Cieux* qui ſont au deſſus & au deſſous du Soleil. Je ſouhaite, Monſieur, que cette Explication aye un ſort auſſi heureux que celle de l'*Enclume*, je veux dire celuy de vous plaire. C'eſt le ſeul but que ſe propoſe voſtre tres, &c.

LETTRE LX.

IE vous envoye, Monsieur, les Explications qui ont esté faites par la belle Mademoiselle Loyseau de Coulommiers, sur vos deux Enigmes du Mois de Fevrier. Les Vers sont un essay de sa veine. Voicy le sens qu'elle a donné à la premiere.

BAston de Mareschal de France,
Ou Baston de Commandement,

De la premiere Enigme est, à ce que je pense,
Le véritable dénoüement.

SE

Sa naissance ordinaire est dans une Forest;
Mais si par un cruel Arrest,

Faiſant pour luy l'office de la Parque
Du Tronc qui l'a porté, le Fer ne le
fait choir,
Il ne devient jamais la marque
Du rang, du renom, du pouvoir,
Que par luy l'on acquiert dans la Cour
du Monarque.

§2

Il ſe porte en Campagne, & revient
dans la Ville;
D'une Famille illuſtre il augmente
l'honneur,
Quand cette noble Race en grands
Hommes fertile,
Le tranſmet à ſon Succeſſeur;
Et quand ce Deſcendant en eſt le poſ-
ſeſſeur,
On le doit croire à l'Etat tres-utile.

§2

De ce Baſton le glorieux employ
Fait que chacun à la Cour le deſire.
Les Héros ſont pr luy ſi bien aupres
du Roy,
Qu'on a juſte ſujet de dire,

Que s'il porte les Lys, c'eſt moins par ornement,
Que comme une honorable marque
Du ſouverain Commandement
Que tiennent ces Héros des bienfaits du Monarque.

S2

Plus qu'en tout autre temps, dans le temps de la Guerre,
Ce Baſton fait par tout éclater ſon pouvoir:
Un Général qui ſçait bien faire ſon devoir,
Au ſeul bruit de ſon nom, plus qu'au bruit du Tonnerre,
Voit d'un mortel effroy trẽbler toute la Terre.

Cette ſpirituelle Perſonne a expliqué par ce Quatrain voſtre ſeconde Enigme du meſme Mois.

Faut-il attẽdre un mois que l'Autheur nous enſeigne

Quel eſt au vray le Mot qu'il nous laiſſe à trouver?
Y reſve qui voudra reſver,
Mais je croy que c'eſt une Enſeigne.

Elle a encor donné cet autre ſens à la meſme Enigme.

Si je ne venois pas à bout
D'expliquer cette Enigme en ſon ſens véritable,
Ce Mot au moins m'a ſemblé convenable,
Le Papier blanc endure tout.

S2

Il porte ce qu'on veut de tous les deux coſtez,
Tant par devant que par derriere.
Il eſt propre à porter, comme vous ſouhaitez,
Soit le mal, ſoit le bien, en diverſe maniere.
Egalement ſur luy la perte d'un Procés
S'écrit comme l'heureux ſuccés.

Le succés porte à l'un la joye,
La perte donne l'autre aux miseres en proye.
S'il porte ce qu'on veut, il ne refuse rien.
Nous apprend-il des nouvelles fâcheuses,
Lors c'est porter le mal ; mais c'est porter le bien,
D'en annoncer d'avantageuses.
Le Paradis, l'Enfer, les Roys, leurs Ecussons,
Sont veus par son moyen en diverse peinture ;
Et c'est encor porter les Saints & les Démons,
Que d'en avoir sur luy l'image & la figure.
Un Peintre industrieux luy fait par son pinceau
Porter & le Ciel & la Terre,
Quand l'un & l'autre il peint dans un Tableau.
C'est à luy que les Potentats

Font porter leurs Edits pour déclarer
la Guerre,
Et les Traitez de Paix pour finir leurs
debats:
Ses Parens, Gens qui n'ont que des
ames vénales,
Pour secher ce Papier si-tost qu'il voit
le jour,
L'expofent aux rigueurs des Saisons
inégales
Qui se succedent tour à tour.
Apres estre remply, quoy qu'il soit
tres-fragile,
Il est pourtant si fort utile,
Que sans faire béveuë, on le cherche
avec soin.
Chaque jour nous voyõs le Plaideur,
le Pupile,
Trouver en un vieux Codicile,
Aussitost qu'il l'a veu, ce dont il a
besoin.

Avoüez, Monsieur, que ces
Explications sont fort agrea-

blement tournées pour une Perſonne du ſexe de Mademoiſelle Loyſeau, qui ne fait que commencer à noüer commerce avec les Muſes. Voicy un Madrigal qui vous fera juger de ſon mérite. Il luy a eſté envoyé depuis quelques jours par un galant Homme qui en eſt fort touché.

SOyez, charmante Iris, plus traitable, ou plus fiere,
Augmentez vos bontez, ou voſtre humeur ſevere,
Et déclarez par là ſi je dois eſperer
De ne plus un jour endurer,
Cet aveu ſera le remede
Du tendre amour qui me poſſede.
Que dis-je, le remede? Et je voudrois guérir
Des maux que peut cauſer une flâme ſi belle?

Non, mon cœur, c'eſt un crime, on ne peut trop ſouffrir.
Quand Iris deviendroit mille fois plus cruelle,
Plutoſt que voſtre amour change jamais pour elle,
Apprenez qu'il vaut mieux mourir.

LETTRE LXI.

A Sedan.

VOſtre Mercure, Monſieur, eſt fourny d'une ſi agreable diverſité de Nouvelles, que tout le monde, de quelque âge, ſexe, ou condition qu'il ſoit, le cherche avec empreſſement, & le lit avec une avidité inoüye, & j'en voy pluſieurs qui ſouhaiteroient qu'on fiſt travailler in-

ceſſamment à un nouveau Calendrier qui nous miſt une trentaine de Mois dans l'Année, afin que l'on viſt plus ſouvent un nouveau Tome de voſtre façon. Cela ne vous paroiſtra pas hors d'apparence à l'égard du beau Sexe pour qui vous travaillez principalement ; mais vous aurez quelque peine à croire que des Barbons & des Sçavans du plus gros calibre, ayent appris dans vos Préfaces avec des tranſports de joye, qu'il y aura tous les trois Mois un *Extraordinaire* du Mercure, ſans préjudice des Volumes qui ſont deſtinez à chaque Mois. C'eſt pourtant une verité, Monſieur. Je connois dans cette Frontiere quelques Perſonnes

heriſſées de Science, & enfoncées dans l'étude de la profonde Erudition, qui ſont ravies de ce nouveau Suplément, & qui voudroient voir toutes les Semaines un de vos Mercures, avoüant de bonne foy que jamais délaſſement d'Eſprit n'a eſté preparé avec tant de délicateſſe que celuy que vous leur préparez ſans y penſer; car ils s'imaginent que vous ne travaillez que pour les beaux Eſprits, du nombre deſquels on a toûjours banny ces Gens qui ſe guindent vers les Sciences de l'autre monde. Comme j'ay quelque habitude avec eux, ils m'ont chargé de vous aſſurer de leur reconnoiſſance; & quoy qu'on diſe ordinairement que l'on n'eſt obligé

qu'à ceux qui nous ont eu en veuë quand ils ont fait quelque choſe dont nous avons ſçeu tirer du profit, ils ſoûtiennent neantmoins qu'ils vous ſont extrémement redevables, puis que voſtre travail leur ſert d'une agreable & utile recréation. Je dis utile, Monſieur; car ceux au nom de qui je vous parle, ſont encor ſi retranchez au dela du monde, quoy que voſtre Livre les ait humaniſez en quelque façon, qu'ils content pour bagatelle le bel Eſprit, à moins qu'il ſoit accompagné de quelque ſolidité ſcientifique; de ſorte que ſi voſtre Mercure ne faiſoit que les divertir, ils croiroient faire tort à leur gravité, s'ils vous faiſoient faire leurs

complimens : mais à cauſe des inſtructions qu'ils y trouvent ſur pluſieurs choſes qui ſont du reſſort des Sciences, ils croyent qu'il eſt indiſpenſablement de leur devoir de vous témoigner leur gratitude. C'eſt à vous, Monſieur, à juger du prix de ce compliment. Vous faites des reflexions ſi judicieuſes ſur les choſes qui vous paſſent par les mains, que ce ſeroit une extréme temerité à moy de vouloir vous faire prendre garde au merveilleux effet de vos Livres, & aux éloges qu'ils tirent des Gens meſme du Païs Latin, tous infatuez qu'ils ſont de l'ancienne Rome, & de la doctrine des Univerſitez. Si vous croyez, Monſieur, que cette eſpece

d'Hommes qui se veut servir de moy pour vous assurer de l'estime que l'on fait parmy eux de la maniere dont vous parlez de toutes choses, & du caractere d'honneste Homme, & de l'Esprit du monde qu'ils remarquent également dans vos Ouvrages, mérite quelque considération, vous n'aurez qu'à continuer sur le pied que vous avez commencé. Vous sçavez si bien deviner ce que le Lecteur doit demander qu'on luy éclaircisse, qu'il suffit que vostre Dame continuë à vous proposer ses difficultez, ou que vous les préveniez dans l'occasion mesme, comme vous le faites souvent. Je suis chargé de vous dire de la part de nos Docteurs,

qu'ils vous remerciënt, 1° de ce que vous instruisez le Public de plusieurs Points d'érudition que les Gens du monde ne viendroient jamais chercher dans leurs Livres, à cause qu'ils manquent des ornemens dont vous assaisonnez vostre Mercure; d'où il arrive que la Science se répand dans la plus belle partie du monde à la faveur d'une si charmante Compagnie, ce qui n'arriveroit jamais par leur moyen, quelque peine qu'ils se donnent pour étendre les bornes de la Republique des Lettres. 2° Ils vous remerciënt de ce que vous les instruisez eux-mesmes de plusieurs choses qu'ils ont oubliées, ou qu'ils n'ont jamais rencontrées dans

leur immense lecture. L'un avoit oublié l'étymologie de l'Obelisque, & la diférence de la Pyramide, & sa destination originaire. Il ne songeoit à rien moins qu'à chercher tout cela dans ses Livres, lors que vous luy en avez épargné la necessité. Un autre n'avoit jamais bien sçeu ce que c'est que l'Acte de *Resumpte*, ny les Cerémonies de la Reception d'un Duc & Pair au Parlement. Un troisiéme n'avoit pas le loisir de lire la longue Dissertation du P. Bouhours sur la Devise, & moins encor le gros Livre du P. le Moine sur le mesme sujet. Il a pû neantmoins apprendre en lisant trois de vos Pages, ce qu'il y a de plus essentiel dans

cet Art-là. Au reſte, Monſieur, il y a un de nos Sçavans à qui vous avez donné une extréme envie de connoiſtre les circonſtances perſonnelles de ceux qui font du bruit dans le monde. Il ne trouve rien de plus beau que de ſçavoir en liſant le Mercure, qu'un Tel & un Tel ſont d'une telle Maiſon, & c'eſt pour cela qu'il en eſt idolâtre. Sa curioſité, & celle de quelques-uns de ſes Confreres, va juſqu'à ſouhaiter qu'on luy diſe la Province d'où ſont les Familles, & il ſe donna mille peines l'autre jour pour avérer ſi Meſſieurs de Valbelle ſont Provençaux, ce qu'il ne voyoit pas aſſez clairement par tout ce que vous rapportez de curieux ſur leur Mai-

son. Je croy, Monsieur, qu'il vous sera facile de satisfaire toûjours en cela, comme vous le faites tres-souvent, ceux qui souhaitent de connoistre la Patrie des grands Hommes, soit dans les Armes, soit dans les Lettres; car vous sçavez bien qu'il y a eu toûjours une grande émulation là-dessus entre les Nations & les Provinces, & que les Autheurs se batent souvent pour justifier la naissance de quelque Personne illustre dans tel ou tel Lieu, parce que plusieurs Villes ou Provinces se la veulent attribuer.

Dés que je me vis engagé à vous écrire, je m'avisay de chercher quelqu'un qui expliquast vos Enigmes du Mois de Fe-

vrier, & je crûs qu'il pourroit bien y avoir assez d'Esprit à Sedan pour cela, puis que je voy par vostre Mercure que des Villes qui ne sont pas plus celebres vous fourniſſent quantité d'Explications. Je n'ay trouvé personne qui ait pû mordre à la Figure énigmatique, mais j'en ay trouvé qui croyent que la premiere Enigme en Vers est *un Baston de Mareschal de France*, & ils m'ont assez satisfait dans la maniere dont ils y appliquent tous les Vers. Ils ont voulu en faire autant de la seconde sur une Lettre, mais ils ne trouvoient pas leur conte, mesme selon leur gouſt; ainſi je ne voudrois pas garantir leur sens. Je vous demande mille pardons,

Monsieur, de ce que j'ose vous adresser une si longue Lettre, pendant que de toutes parts on vous en envoye de si jolies, & que vous n'avez pas trop de vostre temps pour lire toute cette affluence de bonnes Pieces, & pour mettre en œuvre les diférens matéreaux de vostre Livre. Faites-moy la justice de croire que je suis un de ceux qui le lisent avec autant de plaisir pour un Ouvrage si utile au Public, & si glorieux à la France, que d'estime pour vostre Personne; & que sans connoistre mon nom, vous avez en moy un tres, &c.

LETTRE LXII.

DAns la Ruë de Mouſſy, qu'une belle Demoiſelle a renduë celebre dans le dernier Mercure, par l'Explication d'une de vos Enigmes, il s'eſt trouvé, Monſieur, deux Amis ſi parfaits, ou plutoſt ſi parfaitement Amis, qu'ils ne peuvent rien faire qui ne leur ſoit commun à tous deux. S'ils voyent voſtre Mercure ſeparément, ils trouvent le meſme ſens à vos Enigmes. S'ils le voyent enſemble, ils les devinent à la fois; de ſorte que pour vous ménager à vous meſme des momens dont vous eſtes trop liberal en-

vers le Public, au lieu de vous expliquer vos dernieres à part, ils se sont unis pour toûjours, & commencent à vous écrire aujourd'huy de la mesme encre. La premiere de vos Enigmes doit estre à leur sens, *le Baston de Mareschal de France*; Et voicy ce qu'ils pensent de la seconde.

Et pour vous l'expliquer, si j'ay besoin
d'un Peigne,
C'est au Cerf, me dit-on, demandez-
en l'Enseigne.
Veux-je une Coiffe noire? allez au
Papillon;
Du Point, aux trois Cornets; du Bro-
card, au Griffon.
Faut-il pour cacheter de la Cire d'Es-
pagne?
J'en trouve à l'Empereur, quoy qu'il
soit d'Allemagne;

Des Bas, aux Quatre-Vents; des Chapeaux, au Visir;
Des Livres, au Cœur bon; des Colliers au Saphir;
Du Pain, au Grand Godet; du Vin, à la Galere;
Du Muscat, au Pasteur; aux Flamans, de la Biere.
Au Gros Arménien, on vend des Baudriers;
Chez le Gras, des Rubans; chez Patin, des Souliers.
On apprend chez Féris à nettoyer la bouche;
Chez la Bonne Faiseuse, à placer une Mouche;
Et quand on a de l'or, avec un peu de soin,
L'Enseigne fait trouver ce dont on a besoin.

Pour l'explication de vostre Planche, nous sommes bien trompez, si ce n'est *le Sommeil*

representé par Pandore abordant Epimethée, qui semble en estre saisie dans sa Chaise & sous ces Rideaux. La Boëte, & ce qui en sort, nous marque les Songes qui viennent pendant le sommeil, & ne sont que vent & que fumée, telle que celle qui paroist dans ce Tableau.

Voila, Monsieur, ce que les Inséparables de la Ruë de Mouffy vous envoyent. Ils ne prennent pas aujourd'huy d'autre nom, & c'est bien moins leur modestie que leur prudence, qui les oblige à vous le cacher, pour ne s'exposer pas ouvertement à la critique qu'ils ont à craindre de leurs Ouvrages. Le nom d'Inséparables que vous trouvez icy, n'est pas

un nom qu'ils ſe ſoient donné
Leur aſſiduité à ſe voir, & leu
union, le leur a attiré de la par
de bien des Gens de leur Quar-
tier.

I. B. G. C

LETTRE LXIII.

Du Païs du Maine,
ce 6. Mars 1678.

IE ſuis, Monſieur, fort ſur
priſe, qu'apres vous avoi
toûjours entendu parler dan
vos Lettres à l'avantage du beau
Sexe, vous ayez voulu en trace
une auſſi funeſte Image qu
celle que vous nous propoſe
par voſtre Enigme de Pandore

Si le temps de penitence où nous sommes ne vous servoit pas d'excuse, j'aurois bien de la peine à vous le pardonner. Je veux croire que ce que vous en faites n'est que pour nous faire rentrer en nous-mesmes. Les Cendres que nous avons prises au commencement du Careſme, nous avoient assez humiliées, sans vostre Tableau, qui n'a pas produit à mon égard tout l'effet que vous en avez pû attendre. Il m'a fait faire des reflexions, qui loin de m'humilier, augmentent l'estime que j'avois déja de moy-mesme, & me font connoistre combien nostre Sexe vaut mieux que le vostre. Elles m'ont fait voir que Dieu dans la Création du Monde avoit

fait tous ſes Ouvrages de bien en mieux, & qu'ainſi la Femme ayant eſté le dernier qu'il ait fait, il doit eſtre eſtimé le plus parfait; auſſi l'avoit-il formé d'une matiere animée, & dans le lieu de delices. Vous direz bien que Dieu a formé l'Homme de la bouë, mais je vous défie de dire le lieu. Il faut donc que vous demeuriez d'accord que la Femme eſt plus parfaite que l'Homme. Elle merite bien voſtre eſtime, puis que Dieu meſme l'a tant eſtimée, que de choiſir une ſi noble matiere & un lieu ſi agreable pour la produire, comme ſon chefd'œuvre. Ne vous laſſez point, je vous prie, de la loüer, & ne vous arreſtez plus à nous mettre de-

vant les yeux une Pandore. Voſtre penſée eſt ſubtile, & vous eſtes adroit, car vous voulez dire que c'eſt la Femme, pour enſuite tirer cette fâcheuſe conſéquence ; donc il faut mépriſer le beau Sexe (c'eſt ainſi que vous l'appellez) puis que de la Femme ſont ſortis tous les maux. C'eſt à mon ſens aller un peu viſte. Eſt-ce que dans voſtre propre penſée les Hommes ne ſont pas un bien ? A voſtre avis, d'où vient l'Homme ? ne vient-il pas de la Femme ? Et l'Homme eſtant l'abregé de tout ce qu'il y a de bien dans la Nature, tous les biens viennent donc de la Femme. Je ne voy point de repartie. Relevez voſtre eſtime pour le beau Sexe.

Cependant je dis que le Mot de voſtre Enigme eſt *la Femme* figurée par Pandore. Vous la ſupoſez dans le Paradis Terreſtre, parce que Pandore eſtant aſſiſe, eſt dans un état de repos, & le repos eſt la marque du Paradis. Je ne veux pas dire que ce ſoit par malice que vous employez la Figure de cette Déeſſe a nous repreſenter le Serpent qui ſéduit la Femme. Ce Vaſe nous fait entendre le Fruit défendu, duquel l'Homme ayant mangé, tous les maux ont ſuivy, comme le travail, les maladies, & tous les pechez. Auſſi eſtoit-il, à ce que vous dites, defendu à Pandore d'ouvrir ſa Boëte, de laquelle ſortent tous les maux, comme le

Rapt, repreſenté par cette petite Figure enlevée; le Vol, par cette Figure aiſlée; la Concupiſcence & les ardeurs de la Fievre, figurées par ces fumées & par ce demy-corps.

Pour vos deux Enigmes en Vers, le Mot de la premiere me paroiſt eſtre *le Baſton de Mareſchal de France*; & celuy de la ſeconde, *une Enſeigne*. Le ſens y vient ſi naturellement, qu'elles n'ont point beſoin d'explication. J'eſpere aller bientoſt à Paris, où je vous demanderay une heure d'audience pour celle qui ne prendra point juſque-là d'autre nom en vous écrivant, que celuy de

SANS VOUS JE N'AIME RIEN.

LETTRE LXIV.

A Paris.

LE Printemps eſt encor ſi peu avancé, qu'il commence à peine de nous donner des Fleurs. Cependant, Monſieur, voicy un Fruit précoce que je vous envoye. C'eſt un Air compoſé par une aimable & jeune Perſonne qui n'en avoit point encor fait. L'illuſtre M^r^ Sicard vous eſt connu. L'aimable Perſonne dont je vous parle eſt ſa Fille, & je croy qu'il ne vous faut rien dire de plus pour vous perſuader de ce qu'elle ſçait déja dans la Muſique. Son

L'aymable flore est de re=tour les jeux les ze=phirs et l'a=

mour an=noncent les douceurs de la sai=son nou=uel= =le

le prin=temps regne dans ces lieux mais he=las ie nén suis pas

mieux puis qu'ris mést tou=jours cru=el= le

merite ne ſe borne pas à ce ſeul talent, & j'ay à vous apprendre qu'elle chante, qu'elle jouë du Lut, de la Viole & du Claveſſin, qu'elle eſt bien faite, & que tout cela ſe peut dire d'elle ſans qu'on ſe rende ſuſpect de flaterie. Les Vers qui ſuivent ſont ceux qu'elle a choiſis pour faire ſon coup d'eſſay.

L'Aimable Flore eſt de retour,
Les Ieux, les Zephirs & l'Amour
Annoncent les douceurs de la Saiſon nouvelle.
Le Printemps regne dãs ces lieux,
Maisbelas! je n'ẽ ſuis pas mieux,
Puis qu'Iris m'eſt toûjours cruelle.

Ces Paroles meriteroient par

elles-mesmes d'avoir place dans vostre Mercure, & je ne doute point que vous ne les y fassiez paroistre notées avec plaisir, apres ce que je viens de vous dire de l'admirable Mademoiselle Sicard. Adieu, Monsieur, vous voulez bien que je continuë à me conserver la qualité que j'ay prise d'abord avec vous de vostre tres-invisible Servante.

LETTRE LXV.

IL faut, Monsieur, qu'à vous qui nous apprenez tout, je vous apprenne une chose qu'il y a grande apparence que vous

ignorez. Les deux Lettres d'Apollon & de l'Amour à la jeune Iris, dont vous ne nous avez point nommé l'Autheur, & que vous avez miſes dans voſtre dernier Volume de l'Année 1677. ſont de Mr de Fontenelle. Nous y avions remarqué un tour de Poëſie aiſé & galant qui nous avoit perſuadez que celuy qui les avoit faites avoit de grandes habitudes ſur le Parnaſſe, & il m'eſt tombé une Lettre entre les mains qui m'a heureuſement fait trouver ce que je cherchois. Je vous l'envoye, parce qu'elle vous fera connoiſtre que malgré la Guerre voſtre Mercure Galant eſt leu par tout. Cette Lettre eſt de Mr de S. Aman, qui pour un Hollandois parle

assez bien nostre Langue pour meriter que vous l'écoutiez. Il fit amitié avec M^r de Fontenelle pendant quelques mois de sejour qu'il fut obligé de faire à Roüen pour ses affaires. Ils ont entretenu commerce depuis ce temps-là, & voicy ce qu'il luy a écrit ces derniers jours.

J'Avois déja lû, Monsieur, vos deux Lettres en Vers d'Apollon & de l'Amour, lors que vous me les avez envoyées, car nous avons icy le Mercure Galant tous les Mois. A vous dire le vray je vous trouve un peu Coquet, & il semble que vous veüilliez me faire entendre que ce Troupeau de vos Amis, dispersé en diverses Parties de l'Europe, n'est que trop bien rem-

placé par ces yeux si bien fendus, par ce beau teint & par cette taille si bien prise. Seroit-ce tout de bon que vous seriez enteſté, & voudriez vous eſſayer de faire entrer dans vos Vers un peu de ce certain caractere doux & aisé dont l'Amour se vante dans sa Lettre à Iris? A la bonne heure, mais aussi souvenez-vous que

Vous ne ferez jamais de Piece régu-
liere,
Si ce petit Broüillon vous inſpire
vos Vers.

En effet s'il vous arrive jamais d'eſtre amoureux, vous ne ferez rien moins que des Vers amoureux, puis que la Poëſie n'eſt qu'une feinte, & que l'on conteſte la qualité de Poëte à un des plus beaux

Génies de l'Antiquité, parce qu'il dit des veritez, & qu'il rapporte les choses sans les déguiser. Ce n'est pas pourtant que je voulusse vous faire peur de l'Amour, mais vous me paroissez d'une certaine humeur à sacrifier & Amis & Amitié aux pieds d'une Maistresse. Vous meritez bien que je vous parle comme je fais, pour vous punir de ce que vous me traitez de Batave. Ie ne vous le cele point, vous m'avez fâché, & si je ne craignois point de vous faire un affront plus grand que celuy que vous m'avez fait, je vous appellerois Normand deux ou trois bonnes fois de suite. Cependant ce n'est pas tant vostre reproche qui m'a fâché que la peine qu'il m'a donnée, car j'avois lû vos Vers dans le Mercure, j'en a-

voir avec la plus grande tranquilité du monde, admiré la pureté & le génie, j'estois ravy de vous voir si bien soutenir le caractere d'Apollon & de l'Amour; mais apres avoir reçeu vostre injurieuse Lettre, j'ay esté forcé de vous faire voir qu'une oreille Batave est aussi délicate qu'une Françoise. Il a donc fallu vous critiquer, & Dieu sçait quelle peine ce m'a esté. D'abord je vous diray que quelque haute opinion que j'aye de vos Vers, je n'ay point balancé à leur preferer ceux de la Belle, & sa réponse ou son jugement que j'ay lû dans le Mercure. Ie n'ay rien veu de plus juste ny de plus joly que ces deux petits Ouvrages, & je ne sçay à quoy je ne les prefererois pas. La belle veine que celle qui les a pro-

duits ! Ie vous trouve plus heureux d'en avoir fait la découverte, que ceux qui ont les premiers trouvé les riches veines du Potose. Pour ce qui est du Compliment d'Apollon, il me semble qu'il se fait par tout trop connoistre pour le Maistre de la Maison, & que le Dieu du Parnasse auroit pû saluër cette Etrangere qui abordoit à son Coseau d'une maniere un peu plus civile, & sans luy faire sentir si souvent ce chez moy que les Personnes qui se meslent de sçavoir vivre ont tant de soin d'éviter. Ie croy aussi que vous vous faites tort de croire que vostre Belle ne sçache pas encor le nom d'Amour, & que vous ne luy faites pas moins de tort à elle mesme. Comme le dépit m'a inspiré cette Critique,

j'en ay eu un tres-grand, de ne pas trouver la moindre chose à critiquer dans les Vers de l'Amour, & de vous laisser passer aussi vostre Sonnet d'Apollon & de Daphné sans vous reprocher autre chose que ce qu'on reproche à Virgile à l'égard de Didon, qui est que vous scandalisez la chasteté de Daphné qui passe pour autant Nymphe de bien qu'il y en ait eu dans la Chrestienté de son temps. J'ay encor cent choses à vous dire, & le Papier est tout prest de me manquer. N'avez vous rien entre les mains qui soit digne de vous? car je ne m'imagine jamais que vous vous borniez à ces petites Pieces Galantes, vous devenez déja grand, il y a long-temps que vous nous dites, Aſſlabor majore Deo, & cepen-

dant vous n'en faites rien. C'eſt maintenant qu'il faut monter ſur vos grands Chevaux ; En verité vous perdez quelque choſe de ne m'avoir pas aupres de vous, je vous ſervirois du moins à vous haſter d'aller. Ie ſuis voſtre, &c.

S. AMAN.

A la Haye, le 15. de Mars.

Voila, Monſieur, une Lettre qui juſtifie ce que je vous dis. Mettez toûjours dans voſtre Mercure des Pieces de cette force, quoy que vous n'en connoiſſiez pas les Autheurs, & vous le ferez toûjours ſouhaiter. C'eſt l'avis que vous donne voſtre tres, &c.

LETTRE LXVI.

D'Ars en l'Isle de Ré,
le 3. Avril 1678.

QUoy que vostre Mercure, Monsieur, fasse bruit dans toute l'Europe, vous auriez de la peine à croire que l'Isle de Ré si éloignée du monde & de la politesse, pust en faire ses delices, si je ne vous assurois pas que je suis le moindre de ceux qui en admirent tous les jours les beautez, & qui souffrent de cette modestie cruelle qui impose silence à ceux qui vous veulent rendre justice. J'espere m'en plaindre plus amplement

un de ces jours, en vous envoyant quelques penſées qui ont eſté conçeuës ſur les bords d'une Mer ſauvage, & je me contente aujourd'huy de vous faire part de celles qui me ſont venuës ſur les deux Enigmes du Mois de Fevrier, dont l'une, ſi je ne me trompe, eſt *le Baſton de Mareſchal de France*, & l'autre *l'Enſeigne* d'une Maiſon. Voicy, Monſieur, comme j'explique la premiere.

C'eſt un Baſton, n'en doutez pas,
Mais un Baſton de conſéquence,
Et dont éprouvent la puiſſance
L'Allemagne & les Païs-Bas.
En veut-on ſçavoir davantage?
C'eſt un Baſton de Mareſchal
Qui ne fait jamais plus de mal
Qu'entre les mains d'un Hõme ſage.

J'explique la seconde de cette forte.

L'Enseigne soufre tout ainsi que le
Papier,
Elle montre un double visage.
On l'expose aux Passans pour en tirer
usage,
En sortant de chez l'Ouvrier.
Sans cette cruauté ce seroit pitié d'elle,
Elle perdroit jusqu'à son nom,
Qui nous sert de marque fidelle
Quād nous cherchons une Maison.

Je sçay, Monsieur, que je me presente un peu tard, grace à mon peu d'habitude avec le monde, & à la Mer qui m'environne; mais cecy n'estant qu'un jeu d'Esprit, la perte n'en sera pas grande ny pour vous ny pour moy, qui suis vostre, &c.

DE L'ISLE, *Subdelegué de Mr l'Intendant de la Province en l'Isle de Ré.*

LETTRE LXVII.

A Bruxelles le 4. d'Avril 1678.

LE nom de cette Ville commence par un B. comme vous ſçavez, & le mien auſſi comme vous ne ſçavez point; c'eſt pourquoy je me ſers de deux ou trois de ces caracteres pour ſigner mes Lettres, & non pas pour prendre la qualité de bel Eſprit de Bruxelles comme vous ſemblez le croire, par ce que vous dites de moy dans voſtre Mercure du Mois de Fevrier. Dieu me garde, Monſieur, d'une ſemblable pen-

sée. Je vous avouë que la voſtre m'a fait rougir à quarante ou cinquante lieuës de ma honte, pour ainſi dire. Je ne laiſſe pòint pourtant de vous écrire encor mes conjectures ſur vos Enigmes ; & ſi c'eſt un peu tard, vous n'en devez point eſtre ſurpris. Je ſuis dans un lieu où je ne reçois point vos Livres plutoſt. Je dis donc, Monſieur, que les deux dernieres que vous nous avez propoſées, ne peuvent ſignifier autre choſe que *les Baſtons de vos Mareſchaux de France*, & *les Enſeignes* de nos Boutiques, & je ne crois point qu'il ſoit neceſſaire d'en mettre icy l'Explication ; car enfin, ſi je devine bien, elle ſeroit inutile ; & ſi je devine mal, elle ſe-

roit fausse. Au reste, je voudrois bien que la sterilité naturelle & les desordres accidentels de ce Païs-cy ne m'empeschassent point de vous envoyer quelque Ouvrage ou quelque Histoire agreable pour mettre dans vos Mercurés; car apres tout, il est ennuyeux que je traite toûjours un mesme Sujet, & d'autant plus, Monsieur, que vous ne voulez point qu'on le diversifie avec vos loüanges. Il est certain pourtant que vous en meritez une infinité, & ce n'est point sans peine que j'en demeure là, & que je finis si promptement, en vous assurant que je suis vostre tres, &c. B. B. B.

Il faut encor que vous sça-

chiez que nous avons icy un Réſident d'un grand Roy du Nort, qui a deviné auſſi vos dernieres Enigmes à Livre ouvert, & cela vous ſoit dit, pour vous faire connoiſtre que vos Mercures donnent du plaiſir à toutes ſortes de Nations, & que toutes ſortes de Nations étudient vos Mercures.

LETTRE LXVIII.

A Paris.

TRois jeunes Perſonnes de diferentes Provinces s'eſtant réünies icy par un heureux ſort, ont pris un extréme plaiſir à lire le Mercure Elles ſe ſen-

tent ſi obligées à l'Autheur du divertiſſement qu'il leur donne, qu'elles ne ſçauroient s'empeſcher de l'en remercier. Elles le prient de ne ſe point laſſer d'y mettre pluſieurs Avantures galantes, & de continuer les Enigmes qui ſont ſi ſpirituelles & qui exercent ſi bien l'eſprit des jeunes Gens. Si nous n'avions pas eſté ſi pareſſeuſes, nous luy aurions envoyé l'Explication de celle de Janvier que nous avions trouvée fort juſte. Je ne ſçay ſi nous aurons auſſi bien réüſſi dans celle qu'il nous vient de donner, mais il nous paroiſt que la premiere qui commence par *Dans les Foreſts j'ay pris naiſſance*, doit eſtre *un Mouſquet*. A noſtre ſens tout s'y rapporte, mais noſtre

nostre Lettre seroit trop longue, si nous l'expliquions mot à mot. Pour la seconde, nous ne croyons point nous tromper, en disant que ce sont les Lettres que l'on envoye par la Poste, qui sont écrites de tous costez, & qui contiennent ce que l'on y veut mettre de bien & de mal, &c. & qui reçoivent toutes les impressions de Cachets que l'on y imprime. Voila, galant Mercure, la pensée des trois jolies Provinciales qui pourront quelque jour vous faire voir une production de leur Societé. Nous nous soûmettons à vostre censure, & nous sommes de tres-bonne foy vos tres-obligées Servantes.

LETTRE LXIX.

A Dinan en Bretagne.

ON a ſi grande envie en nos Quartiers d'avoir un Baſton de Mareſchal de France, qu'en penſant à la difficulté qu'il y a de l'obtenir, j'ay crû ne deviner pas mal, en vous diſant que la premiere Enigme de voſtre Mercure du Mois de Fevrier, ne ſignifie rien autre choſe. Je ſçauray, Monſieur, par le Volume que vous nous promettez, ſi j'auray bien rencontré. Il y a beaucoup de parys pour & contre, & il m'en couſtera cinquante Loüis, ſi je n'ay pas

trouvé le vray mot. Ne nous faites point languir sur cette Explication. Puis que nous voyons que vous inférez des Chansons & de petits Ouvrages dans vostre Mercure, j'ay fait naistre l'envie à quelques-uns de nos Sçavans de vous en envoyer. Vous y verrez aussi d'assez jolies Avantures. Je suis vostre tres, &c.

BOULANGER.

Depuis ma Lettre écrite nous avons fait un autre pary sur la seconde Enigme du Mercure de Fevrier, qui commence par *Ie porte ce qu'on veut.* C'est du Métal, de l'Or, ou de l'Argent monnoyé. Enfin on soûtient que c'est de la Monnoye. J'en

suis pour mes cent Loüis, si ce n'est ny l'un ny l'autre de ce que j'ay dit sur les deux Enigmes.

LETTRE LXX.

JE voy, Monsieur, par vos Mercures Galans, qu'on ne s'est pas si échauffé sur le sujet des Enigmes dans les autres Provinces, comme on a fait en celle d'Angoulmois, puis qu'on en est venu à faire des gageures, comme vous le verrez par la Lettre que l'on m'écrit. Voyez, Monsieur, ce que le hazard fait. Je suis une Femme qui à peine sçais comme il faut parler, &

je me trouve dans la meſme penſée que les Spirituelles Ecolieres d'Apolonius. S'il n'y avoit point trop de temerité à moy, je vous dirois que ſi vous vouliez faire une Enigme ſur le Nuage, je ſuis perſuadée que vous auriez peine à vous empeſcher de vous ſervir des meſmes termes dont vous vous eſtes ſervy pour parler de l'Armée des Conféderez. Je croy auſſi, Monſieur, que les Dames de la Campagne vous doivent eſtre fort obligées. Vous ne les divertiſſez pas ſeulement par voſtre Mercure Galant, mais vous les rendrez ſpirituelles & ſçavantes. Nous autres pauvres Campagnardes, nous eſtions aſſez ſatisfaites lors que nous

ſçavions bien parler de noſtre ménage, & nous croyions que tout finiſſoit dans noſtre Enclos. Mais les Conqueſtes du Roy que nous apprenons plus particulierement par vous, nous font connoiſtre que le Monde eſt grand. J'ay voulu, Monſieur, vous en marquer en mon particulier ma reconnoiſſance, en vous apprenant une ſubtilité d'une jeune Demoiſelle de qualité agreable & ſpirituelle, qui ſe trouva obligée d'épouſer un Officier de * * * extrémement vieux, & qui avoit de grands Garçons. Le bon Homme commença à l'inſtruire, comme Agnés le fut autrefois par ſon Mary. Elle l'écouta avec attention, & témoigna vouloir

suivre toutes ses leçons. Elle animoit le Bal & la Comédie, en un mot elle n'estoit pas ennemie des divertissemens qui luy paroissoient innocens. Elle ne vouloit pas aussi fâcher son Mary. Elle se résolut de se coucher à neuf heures, qui estoit l'heure de son vieil Epoux. Elle l'entretenoit des choses les plus agreables qu'elle pouvoit s'imaginer, jusqu'à ce qu'elle l'eust bien endormy. Si-tost qu'elle s'en pouvoit tenir assurée par ses ronflemens; elle se levoit doucement d'aupres de luy; & afin qu'il eust toûjours de la chaleur de son costé, elle faisoit coucher sa Demoiselle en sa place, & de peur que le bruit du Carosse n'éveillast le bon

Homme, on mettoit des Matelats depuis la Remiſe du Caroſſe juſqu'à la Porte de la Ruë, & on les laiſſoit là juſqu'à ſon retour qu'elle revenoit prendre ſa place dans ſon Lit. Le matin ſon Mary la voyant dormir de bon ſomme, ſe levoit tout doucement à ſon tour, pour ne la pas éveiller, & s'en alloit au Palais. Ses Enfans prenoient ce temps-là pour luy apprendre les ~~di~~vertiſſemens de ſa Femme. Le Vieillard qui ſe reſſouvenoit des Hiſtoires qu'elle luy avoit faites le ſoir, & du plaiſir qu'il avoit pris le matin à la voir dormir, accuſoit ſes Enfans d'eſtre des Calomniateurs, & diſoit que de la maniere qu'ils luy aſſuroient la choſe, ils le luy fe-

roient croire, s'il n'eſtoit pas aſſuré de l'avoir euë à ſes coſtez toute la nuit; plus ils juroient, plus il croyoit leurs ſermens diaboliques, & proteſtoit qu'il ne les croiroit jamais en aucune choſe. Ils avoient beau s'offrir à luy donner des témoins irréprochables de ce qu'ils luy contoient. A cela le Pere répondoit qu'il s'en croyoit mieux que perſonne, & ne voulut plus les voir ny les écouter. Mais il eſt temps de vous faire voir ce qu'on m'écrit ſur la Gageure que j'ay perduë. Voicy la Lettre.

I'Ay enfin reçeu le Mercure Galant des Mois de Decembre & Janvier, & je vous l'envoye, Ma-

dame, plutoſt pour contribuer quelque choſe à voſtre divertiſſement, que pour vous faire voir la Déciſion de noſtre Gageure. Vous la trouverez dans le premier de ces deux Tomes, avec l'Eloge que vous fait l'Autheur dans les loüanges qu'il donne aux ſpirituelles Ecolieres d'Apollonius qui avoient eu la meſme penſée que vous ſur le ſujet de l'Enigme dont vous cherchiez le Mot. I'avouë, Madame, que j'ay l'eſprit auſſi épais que le Nuage par lequel vous avez pretendu l'expliquer, puis que je n'ay jamais pû concevoir qu'il y euſt beaucoup de rapport entre l'un & l'autre, encor que voſtre ſentiment ſe ſoit trouvé conforme à celuy de Perſonnes tres-éclairées, & qu'il ait eu l'appro-

bation d'un Iuge si compétant. Apres cela, quoy que vous n'ayez pas entierement touché le but, comme il y a bien plus d'avantage pour vous que pour moy en cette occasion, j'espere, Madame, que vous me regalerez sans chagrin du Mercure Galant pendant le temps dont nous sommes convenus, & que vous vous consolerez aisément de n'avoir pas gagné, sur tout lors que vous aprendrez que vous n'avez pû estre vaincuë que par toute l'Armée des Confederez, qui apres avoir fait seulement du bruit jusques icy, a enfin produit ce bon effet en ma faveur; & comme c'est un secours que je ne me suis pas procuré, & que je n'avois pas mesme préveu, je consens, Madame, que vous di-

siez si vous le voulez, que je suis plus heureux que sage, pourveu que vous me fassiez l'honneur de me croire autant qu'on le peut estre, vostre tres-humble & tres-obeïssant Serviteur.

Proche Verteüil en
Angoumois.

Vous voyez, Monsieur, par cette Lettre, ce que vostre Mercure fait dans nos Provinces. Tout le monde y trouve un agreable délassement d'esprit, & moy plus que personne, qui suis vostre tres-humble Servante.

LETTRE LXXI.

A Paris.

IE ne doute point, Monsieur, que vous n'estimiez assez l'Eglogue que je vous envoye, pour luy donner place, ou dans vostre Mercure du Mois, ou dans l'Extraordinaire que vous nous faites esperer. C'est une Traduction, ou plutost une Imitation de celle de Virgile qui commence par *Formosum, Pastor Corydon.* Mr Desmay qui en est l'Autheur, a choisy seulement ce qui luy a semblé le plus propre à son sujet, & le plus capable des beautez de nostre

Langue. Il m'en a confié unē Copie dont je vous fais part, ſans l'en conſulter ; car il n'eſt jamais content de luy-meſme, & il eſt toûjours le dernier à eſtre perſuadé du merite de ſes Ouvrages. Outre ceux de cette nature, que nous avons déja veus de luy, il a donné au Public une premiere Partie de *l'Eſope du temps*, & nous en promet une ſeconde. Ce ſont des Fables fort agreablement moraliſées, & enrichies de Figures ſelon leurs divers ſujets. Je ne vous dis rien de la maniere aiſée dont il ſçait tourner les Vers. Vous n'avez qu'à lire pour le connoiſtre.

EGLOGUE.

TYrsis, qui d'une amour extréme
Aimoit la jeune Iris, & l'aimoit sans
espoir,
Ne faisoit son bonheur supréme
Que du seul plaisir de la voir.
Toûjours l'esprit troublé de confuses
pensées,
Et le cœur déchiré de son cruel amour,
Dans un Bois solitaire il erroit nuit
& jour,
Et de ces plaintes insensées
Fatiguoit vainement les Echos d'alen-
tour.

CLIS.

Veux-tu me fuir toûjours, dy-moy,
cruelle Iris,
Et ne finir jamais tes injustes mépris?
Quand je chante en ces Bois un Air
à ta loüange,
Nos Bergers me le font mille fois ré-
peter,

Et toy par un caprice étrange
Tu ne peux une fois seulement l'é-
couter.

C'eſt en vain qu'à tes yeux je ſoûpire
& je pleure,
Mes ſoûpirs & mes pleurs ne peuvent
t'attendrir.
Je ne veux ſeulement que te voir &
ſoufrir,
Tu me fuis, & tu veux, Barbare, que
je meure.

Maintenant que tous nos Troupeaux
Que l'ardeur du Soleil brûle en ces
vaſtes Plaines,
Cherchẽt ou l'ombre des Ormeaux,
Ou l'eau fraiſche de nos Fontaines,
Je démeſle tes pas au milieu de nos
Champs,
Et pour mieux t'exprimer ma peine
ſans égale,
Du fond de ces Buiſſons l'importune
Cigale

Joint ſes cris enroüez à mes triſtes
accens.

Ne valoit-il pas mieux de l'ingrate
Sylvie
Soufrir les ſuperbes dédains?
La gloire de l'avoir ſervie,
Malgré ſes mépris inhumains,
Auroit aſſez payé la perte de ma vie.
La brillante noirceur dont ſon viſage
eſt peint,
Egale en ſes attraits la blancheur de
ton teint.

Pour eſtre blonde, Iris, n'en fais point
tant la fiere.
Qu'eſt-ce enfin qu'une Blonde? une
Fleur printanniere,
Dont les vives couleurs éclatent peu
de jours.
Mais la Brune eſt ſemblable aux bon-
nes Violetes,
De qui le ſombre éclat ſous les fraiſ-
ches herbetes

Dans toutes les Saisons dure & brille
toûjours.

Lors que panché sur le rivage
Je considere mon visage,
Si le brillant cristal de l'eau
Rend de tous les Objets une image
fidelle,
Je ne suis point si laid ; Daphnis qui
fait le beau,
Sur moy, sans vanité, n'auroit nul
avantage.
Iris, je m'en rapporte à toy,
Daphnis est-il plus beau que moy?

Quand nos Troupeaux mesle'z boivent
à la Fontaine,
J'ay beau t'offrir mes vœux, te conter
mes ennuis,
Daignes-tu me répondre ? helas! belle
Inhumaine,
Tu ne demandes pas seulement qui je
suis.
Ces Coteaux toûjours verds, cette
fertile Plaine

Me nourit tous les jours mille Beſtes
à laine,
Dont chacune me donne au Printemps
un Agneau.
Ny l'Eſté, ny l'Hyver, les Meres ne
tariſſent,
Et toûjours elles me fourniſſent
Leurs meſures de Lait nouveau.

Les Chanſons que je veux te dire,
Autrefois Amphion les chantoit ſur
ſa Lyre
Lors qu'il aſſembloit ſes Troupeaux;
Et qui ne ſçait dans nos Hameaux
Que noſtre grand Berger, noſtre in-
vincible Alcandre,
Aſſure que je puis, ſeul contre tous,
prétendre
Au premier prix des Chalumeaux?

Si l'amour dont l'ardeur tient mon
ame aſſervie,
T'euſt ſous une Cabane engagée avec
moy,

Qu'il euſt rendu mon ſort digne
d'envie !
J'euſſe parqué mes Troupeaux avec
toy,
Et nous euſſions tous deux chaſſé de
compagnie.
Quelque heureux que puiſſe eſtre
un Roy,
Il deviendroit jaloux d'une ſi douce
vie.

Viens voir au ſon de mon Hautbois
Mes Agneaux bondir ſur l'herbete,
Et par les doux accens de ta charmante
voix
Surpaſſant les accords de ma douce
Muſete,
Reviens imiter Pan quand il chante
en nos Bois.

Ce Dieu fut le premier qui ſur la molle
cire
Arrangeant de freſles roſeaux,
Chanta ſon amoureux martyre,

Quand Syrinx le fuyant, se plongea
dans les eaux.
C'est de luy que vient l'art de faire
Des Fluſtes & des Chalumeaux.
Enfin c'est le Dieu tutelaire
Et des Bergers & des Troupeaux.

Ta bouche feroit honte à la Roſe nouvelle ;
Mais crois-tu, vaine Iris, qu'elle ſeroit moins belle,
Pour la fouler un peu du bout d'un Flageolet ?
Aminte eſt belle ; mais pour prẽdre
Des leçons du docte Sylvandre,
Qu'eſt-ce qu'Aminte n'a pas fait?

Si tu ne veux point ma Muſete,
Prens ma Fluſte à ſept chalumeaux.
C'eſt un don qu'en mourant me fit le vieux Damete,
Apres m'avoir chargé du ſoin de ſes Troupeaux.

Hier au fond d'une affreuſe Vallée,
Et meſme au péril de mes jours,
Par mille dangereux détours
J'allay prendre deux Faons à la peau tanelée.
Ce beau couple tarit tous les jours deux Brébis,
Je te le garde, belle Iris ;
Mais Doris qui me le demande,
Doris, tu la connois, l'importune Doris,
Pourroit bien l'obtenir ; Iris, je l'appréhende,
Puis que pour mes préſens tu n'as que du mépris.

Enfin je te revoy ; les Nymphes empreſſées
Apportent à tes pieds des Corbeilles de Fleurs.
Voy Flore s'alarmer que leurs vives couleurs
Par les lys de ton ſein ſoient ſi-toſt effacées.

Pourquoy m'embaraſſer d'inutiles
penſées?
La belle Iris pourra me voir d'un œil
moins fier,
Si je joins mes préſens avec ce qu'on
luy donne.
Haſtons-nous de luy faire une double
Couronne
De ce Myrte & de ce Laurier.

Mais que ton eſpérance eſt vaine!
Que fais-tu, malheureux Amant?
Tu combles de préſens Iris à tout
moment,
Et ce n'eſt qu'irriter ſa haine.

Pourquoy me fuir, Cruelle? Eſt-ce
que des Bergers
Les adoratiõs te paroiſſent trop viles?
Que la fiere Pallas ſe plaiſe dans les
Villes;
Pour nous, aimons toûjours la paix
de nos Vergers,
Des Dieux meſme ont aimé ces re-
traites tranquilles.

Comme un jeune Ramier de Myrte
en Myrte ſuit
La Tourterelle qui l'enflâme,
Ainſi je ſuis par tout l'Ingrate qui me
fuit,
Chacun à ſon panchant abandonne
ſon ame.

Mais ces Couples de Bœufs à ces
Hameaux voiſins
Déja remenent leurs Charuës
A leur cou poudreux ſuſpenduës,
Et d'un leger ſillon retracent leurs
chemins.
Les noires ombres de ces Pins
Déja dans ces Prez étenduës
Vont s'effacer avec le jour,
Le repos va regner dans toute la Na-
ture ;
Mais helas, mon cruel amour,
N'accorde point de tréve au tourment
que j'endure.

Prés, Tyrsis, des desseins nouveaux,
Reconnois quelle est ta folie.
Quoy, ne pas oublier l'Ingrate qui
t'oublie?
Quand tes Seps négligez rampent sous
tes Orméaux,
Que tes Fruits étoufez sous des herbes
stériles
Pourrissent sur tes Arbrisseaux,
Tu pers un temps si cher en plaintes
inutiles.
Cultive tes Vergers, & conduis tes
Troupeaux,
Et puis qu'Iris te hait, que ton amour
la gesne,
Que la Cruelle vive au gré de son
desir;
Si Doris est moins belle, elle est moins
inhumaine,
Et Doris de t'aimer fera tout son
plaisir.

Je croy, Monsieur, que la

lecture de cette Eglogue suffira pour vous persuader que Mr Desmay ne fait rien qui ne soit digne d'estre veu par tout. Je vous l'abandonne pour la placer où vous le jugerez à propos, & suis vostre, &c.

LETTRE LXXII.

VOus avez extrémement plû, Monsieur, dans tous les Tomes du Mercure qui ont precedé celuy de Fevrier ; cependant il faut avoüer qu'il n'en a point encor paru qui vous ait plus attiré de loüanges que ce dernier. Il n'y a rien qui n'y soit capable de divertir ce jeune

& incomparable Prince dont il porte l'auguſte Nom au Frontiſpice. Cet Eloge, Monſieur, eſt ſans-doute le plus grand Panegyrique qu'on puiſſe faire de voſtre Livre, & il ſuffit de dire qu'il peut plaire à Monſeigneur LE DAUPHIN, pour faire croire qu'il doit eſtre generalement approuvé. Auſſi ne connois-je perſonne qui n'ait admiré tout ce qu'il renferme. *La Gazette Galante* a eſté trouvée tres-ſpirituelle & tres-bien imaginée. L'Hiſtoire de *la Belle morte d'amour*, a touché les cœurs les plus durs & les plus inſenſibles; Et le Combat de *la Satire & de la Loüange*, a donné tant de plaiſir à tous vos Lecteurs, qu'il eſt impoſſible de

l'exprimer. Dés que le Mercure a commencé de paroiſtre, l'exemple qu'il a donné de parler de tout le monde obligeamment, a ſçeu ſi bien affoiblir les Troupes de la Satire, & depuis un an il a tant fait paſſer de Deſerteurs dans l'Armée de la Loüange, qu'on n'a point eſté ſurpris de voir cette derniere, victorieuſe de ſon Ennemie. Apres le divertiſſement que l'on a pris à ce Combat, on eſt venu aux Enigmes. Je vous jure qu'elles ont bien donné de l'exercice à tous ceux qui ont voulu entreprendre de les deviner. Pour moy je ne ſçay ſi j'auray réüſſy. Vous allez voir en peu de mots ce qui en eſt. J'explique celle qui eſt en fi-

gure, par le peché de nos premiers Parens, qui a eſté la ſeule & veritable origine de tous les maux qui ſe ſont répandus depuis ſur la terre; & ce qui favoriſe cette Explication, c'eſt que les Payens, ſelon le témoignage de Pauſanias, ont crû que Pandore avoit eſté la premiere Femme du monde. Pour les deux Enigmes en Vers, je ne doute point que la premiere ne ſignifie *un Baſton de Mareſchal de France.* Un peu de reſverie me l'a fait aiſément trouver. Il n'en a pas eſté de meſme de la ſeconde. Elle m'a paru tres-obſcure, & je croy qu'il y a peu de Gens qui ayent ſçeu découvrir le veritable ſens qu'elle renferme. Celuy d'*Enſeigne*

que je luy donne, a ſemblé fort raiſonnable à des Perſonnes dont le bon diſcernement me perſuade que j'auray bien deviné : car des deux coſtez d'une Enſeigne l'on peut repreſenter toutes les choſes dont il eſt parlé aux huit premiers Vers ; & pour les ſuivans, ils conviennent ſi bien à cette Explication, qu'il n'eſt pas beſoin de m'y étendre. Je ſuis, &c.

L. S. D. D. D. S.

LETTRE LXXIII.

COmme la réputation du Mercure Galant s'augmente tous les jours parmy le

beau monde, & que la plus grande partie des Curieux ne content plus les Mois & les Années que par les Tomes de vostre Livre, je ne sçay, Monsieur, si vous trouveriez lieu de m'accorder quelques feüilles de Papier perdu dans celuy du Mois courant, pour y mettre quelques Vers qui ne déplairont peut-estre pas aux Personnes de bon gouſt. J'ay pensé que les premiers Mois de l'Année seroient trop dignement remplis par le grand nombre d'Etrennes, par le Depart du Roy, & par l'Ouverture de la Campagne, qui sont des matieres assez amples & assez belles pour grossir vos Lettres, & rehausser la gloire de nostre invincible Monarque,

qui malgré la rigueur des Saiſons, ſuit la Victoire par des chemins ſi ſecrets & ſi peu battus, qu'ils nous ſont auſſi incompréhenſibles qu'à nos Ennemis. C'eſt pourquoy je n'ay pas voulu me hazarder de mettre au jour de plus foibles productions dans un temps dont les momens eſtoient ſi précieux & ſi dignes d'eſtre bien ménagez: mais à preſent que Sa Majeſté a pris deux des plus importantes Places de la Flandre, & que les Fleurs du Printemps qui font l'ornement & la beauté de nos Parterres, ne ſont pas encor toutes venuës, la rareté en faiſant le prix, j'eſpere que vous ne deſagrérez pas celles que je vous preſente, & je me per-

suade que les joignant avec voſtre adreſſe accoûtumée à beaucoup d'autres qui vous ſeront offertes de tous coſtez, ce juſte enchaînement & cet agreable mélange en relevant l'éclat & la vivacité, les rendra de bonne odeur aux Eſprits les plus fins. Je vous ſeray tres-obligé de la peine que vous prendrez de le faire; & ſi vous ſouhaitez connoiſtre celuy qui vous en aſſure, je ne ſeray pas fâché de vous dire que je ſuis voſtre, &c.

HEBERT DE ROCMONT.

LETTRE LXXIV.

A Paris.

PUis que j'ay esté assez bon Devin pour trouver le Mot des Enigmes du dernier Mercure; souffrez, Monsieur, que je vous dise ceux que je crois estre cachez sous celles que vous venez de nous proposer.

Cette Malheureuse qui est exposée nuit & jour aux rigueurs des Saisons, qui porte tout ce qu'on veut luy faire porter, & qui se fait chercher avec soin, ne peut estre autre chose que *l'Enseigne*. L'appli-

cation y vient. Pour ce qui eſt de voſtre Enigme en figures, j'ay penſé que ce pouvoit eſtre *le Mariage.* La figure d'Epimethée, qui malgré les bons avis de Promethée ſon Frere, malgré meſme les defenſes qu'il luy avoit faites de recevoir jamais aucun préſent de Jupiter, ne ſçauroit s'empeſcher d'accepter la Boëte que la belle Pandore luy offre de ſa part, ny de l'ouvrir dans le meſme temps qu'il la reçoit, repreſente aſſez bien celle d'un Amant, qui eſtant épris d'une jeune Beauté qu'il adore, veut ſe rendre le ſeul maiſtre de ſon cœur en l'épouſant, ſans écouter ny la voix du Sang & de la Nature qui l'appelle ailleurs, ny les ſa-

ges conſeils de ſes plus particuliers Amis, qui tâchent de le détourner d'un engagement dont il ne connoiſt pas toutes les ſuites. Enfin ſi l'on ne voit ſortir de la Boëte de Pandore que de la fumée, & quantité de maux qui ſe répandent en ſuite ſur la terre, ne peut-on pas dire auſſi que le plus grand amour paſſe ſouvent, ou du moins qu'il manque rarement de ſe rallentir apres quelques années de Sacrement? C'eſt un grand feu qui s'éteint, & qui ne laiſſe apres luy qu'un peu de fumée pour marque qu'il a eſté. Cet Amant qui paroiſſoit ſi paſſionné, n'eſt plus qu'un Mary qui n'a preſque que de l'indiférence & de la froideur. A

peine cette délicieuſe Boëte, cette Boëte enchantée de l'Amour, eſt-elle ouverte, qu'il ſe repent de l'avoir reçeuë. Il en voit ſortir ce qu'il ne ſçauroit ſouffrir, & ce qui ſouvent doit eſtre la cauſe de tous ſes malheurs. N'eſt-ce pas la plainte qu'en faiſoit autrefois chez le Poëte ce Pere infortuné dont les Enfans n'attendoient que la mort? *Ie me ſuis marié*, diſoit-il, *Ah Dieux! quelles miſeres n'ay-je point trouvées dans le Mariage? I'ay eu des Enfans; quelles inquiétudes, quels chagrins ne m'ont-ils point donnez?*

Que dites-vous, Monſieur, d'un Pere dans cet état? Ne vous ſemble-t-il pas autant à plaindre que le malheureux Epi-

methée, puis que, pour toute consolation, il ne luy reste que la triste esperance ou de voir finir bientost ses malheurs avec sa vie, ou de recouvrer un jour sa premiere liberté par la mort de celle qui a causé son engagement. Voila, Monsieur, ce que je me suis imaginé en jettant les yeux sur Epimethée & sur Pandore. Un Souffleur d'Alquimie auroit crû sans-doute trouver la Pierre Philosophale sous ces Figures. Pour moy qui ne le suis pas, & qui me moque de ces Souffleurs, je croirois plutost que ce seroit *la Chymie*. Elle ne promet que des merveilles, & plusieurs beaux Secrets. Pandore la represente tres-bien. Epimethée qui ouvre la Boëte

pour voir ce qui eſt dedans, qui n'y trouve que de la fumée, & toutes ſortes de maux, & qui peut à peine retenir l'eſperance qui eſt au fonds, c'eſt le Chymiſte qui a aſſez de curioſité & de préſomption pour chercher & pour eſperer toûjours de trouver la Pierre Philoſophale, qui ſouffle inceſſamment dans ſon Fourneau, qui ſe ruine & qui ſe trouve accablé de miſeres dans ce maudit Meſtier; enfin dont tous les travaux, dont tous les ſecrets tournent & s'évanoüiſſent en fumee.

Au moins, Monſieur, ſi je n'ay pas trouvé le veritable Mot de cette Enigme, il me reſtera auſſi-bien qu'à Epimethée, l'eſ-

perance de trouver mieux une autre fois. Mais le papier m'avertit qu'il y a déja longtemps que je vous entretiens, & je ne vous ay point encor parlé de la Demoiſelle de la Ruë de Mouſſy, qui m'a bien donné charge de vous remercier de ſa part, & de vous témoigner qu'elle eſt fort ſenſible à l'honneſteté que vous avez euë de la faire paroiſtre dans le monde ſous le nom d'une fort agreable Demoiſelle. Quoy qu'elle ait quelque choſe de plus; que ſa beauté, ſa taille, & ſon air, ſoient admirables; qu'elle ait mille charmes répandus ſur ſa Perſonne, & que toutes ſes manieres ſoient enchantées, elle a de la peine à vouloir paroiſtre tout ce qu'-

elle eſt ; & la grande modeſtie qui l'accompagne toûjours, marque aſſez qu'elle n'a pas moins d'eſprit que de beauté. Vous avez pû le reconnoiſtre par l'Enigme qu'elle avoit devinée le Mois paſſé ; mais celle qu'elle a devinée ce Mois-cy achevera de vous en convaincre auſſi bien que de ſa civilité, puis qu'elle m'a ordonné de vous envoyer pour marque de ſa reconnoiſſance, *le Baſton de Mareſchal de France.* Je voudrois avoir un auſſi beau préſent à vous faire, pour vous témoigner la mienne ; & je me repens à preſent de ne vous avoir pas offert *la Pierre Philoſophale.* Je ſuis voſtre tres, &c. DES BOIS,

Avocat au Parlement.

LETTRE LXXV.

DEux ou trois Perſonnes qui ne parlent guére ſans perſuader ce qu'elles veulent, me conſeillent de vous envoyer, en imitant tant d'honneſtes Gens, quelques Vers de ma façon, ou du moins de vous écrire quelque Lettre. Cependant j'aurois encor laiſſé tout cet honneur à de meilleurs Ecrivains que moy, ſi ces meſmes Perſonnes ne m'avoient enfin commandé de leur ſervir aujourd'huy de Secretaire. Ce ſont les trois Demoiſelles, Monſieur, qui vous ont écrit ces derniers Mois, & qui pour ſe dé-

guiſer & donner le change aux Lecteurs, ne vous feroient plus entendre qu'elles ſont des environs ou de Blois, ou de Nantes, ou d'Angouleſme, ſi elles eſtoient aſſurées qu'en ſe faiſant connoiſtre à vous, leurs Voiſins ne ſçauroient pas qu'elles ſe mettent du rang des beaux Eſprits, en vous donnant de leurs nouvelles comme elles font quelquefois. Bien que j'aye plus de raiſon qu'elles n'en ont de ne vouloir pas courre ce meſme hazard, & de prendre des voyes plus couvertes pour n'eſtre pas reconnu, je m'apperçois bien qu'elles ne ſeroient pas beaucoup fâchées qu'on ſçeuſt qui je ſuis, ſi cela ne tiroit pas à conſéquence pour elles

& pour cette répuration de bel Esprit qu'elles veulent attendre sans la chercher. Mais comme je suis tous les jours chez elles, il leur est aisé de voir que si on sçavoit que c'est de moy que vient cette Lettre, on sçauroit en mesme temps d'où vous sont venuës celles qu'elles vous ont écrites, & ainsi tout leur mistere seroit découvert. Je voudrois bien, Monsieur, qu'il me fust permis de vous décrire les beautez de la Maison où elles cachent presque à tous ceux qui les voyent, ce qu'elles sçavent de plus élevé, & tant d'agreables Vers qui leur sont inspirez d'une Muse galante qui ne songe qu'à divertir & à effacer les ennuis. Je ne sçaurois vous re-

presenter combien tous ceux qui voyent ces Personnes si bien inspirées sont touchez de leur merite. Elles ne disent rien qui ne fasse sentir la délicatesse de leur gouſt, & regreter le temps qu'on passe ailleurs qu'aupres d'elles. Ceux qui ne sont que de leurs Amis, n'ont jamais pû discerner celle qu'on devroit plutoſt choisir des trois pour estre heureux dans la plus douce & la plus aimable conversation du monde. Pour peu de jours qu'on s'éloigne d'elles, on est fâché d'avoir perdu beaucoup de jolies choſes qu'elles auront dites. Ce qu'on voit de la perfection de la vie, & des entretiens dans les Livres les plus épurez, & qui laiſſent les

plus belles idées, ſemble avoir eſté fait ſur ce qui ſe paſſe par tout où l'on ſe trouve avec elles. La Galatée & le Parfait Courtiſan, que les Italiens & les autres Nations ont tant eſtimez, n'ont preſque rien touché qui ne faſſe penſer à ces agrémens qu'elles employent pour enchanter ceux qui les approchent, ſans qu'on ſçache d'ordinaire d'où cet enchantement vient. Leurs Lettres vous ont aſſez fait voir qu'elles aimoient les beaux Ecrits, & qu'elles ſe réjoüiſſoient du ſoin que vous avez de nous apprendre tant de choſes curieuſes que nous n'aurions jamais ſçeuës ſans vous. En des occaſions de cette ſorte je ne leur ay point veu de joye

plus grande que celle qu'elles ont euë en lisant l'endroit où vous promettez de nous instruire de ces Desseins que Mr le Brun a faits des diférens airs des Passions. Vous ne sçauriez estre trop étendu, disent-elles, sur un sujet si agreable, & je croy comme elles que pour peu que vous vouluſſiez retrancher de ce que vous avez à dire là-dessus, ce seroit une perte dont ceux qui connoissent le prix & l'usage d'une chose si desirée de toutes parts, ne pourroient se consoler, à moins que ce Peintre inimitable ne donnast bientost luy-mesme l'Ouvrage entier. La plûpart des excellens Autheurs, & particulierement les Inventeurs de quelque cho-

ſe qui puiſſe ſervir au monde, feroient bien à l'avenir de vous envoyer le Plan ou quelque abregé de ce qu'ils ont à mettre en lumiere, ou de ce qu'ils ont découvert. Le Mercure eſt veu par tout, & ſouvent les plus curieux ne voyent les meilleurs Livres, & ſur tout dans les Provinces, que pluſieurs années apres qu'ils ſont imprimez; & ceux qui ont moins de curioſité, ne les voyent quelquefois jamais. Vous pourez encor ſauver comme d'un naufrage quelques reſtes comme perdus de l'Eſprit de certains Autheurs, & il ſeroit à ſouhaiter que vous vouluſſiez convier ceux qui les ont de vous envoyer des choſes ſi précieuſes pour empeſcher qu'elles

qu'elles ne viennent à périr par quelque hazard. Il me semble aussi que les Gens de qualité qui ont presque toûjours quelque chose de plus exquis & de meilleur air que les autres, devroient estre bien aises de devenir par les Ecrits qu'ils vous donneroient, la regle des Ecrivains qui n'ont pas esté si bien nourris, & qui n'ont pas eu tant d'excellens Modelles pour se former & se rendre accomplis. Les belles connoissances sont bien répanduës de tous costez en ce Royaume; mais s'il y a encor en France quelques recoins un peu barbares, le Mercure en chassera bientost la barbarie; du moins je remarque que toutes sortes de

Gens s'empreſſent à profiter d'une invention ſi utile, & dont ceux qui ne ſe plaiſent que trop à ne rien faire, ne vous ſont guere moins obligez que ceux qui font du bruit dans le monde par leurs Actions & par leurs Ecrits. De belles Perſonnes de ma connoiſſance font venir des Maiſtres pour apprendre à chanter les Chanſons notées. D'autres ſe préparent à deviner les Enigmes en figures; & je ne voy guére de Dame jolie & ſpirituelle, qui ne s'attache à expliquer celles que vous nous donnez en Vers, & qui n'y devienne de mois en mois plus habile. Nous croyons icy qu'un *Navire* & *la Monnoye* ſont les Mots des deux dernieres. Cela

devient si commun, & mesme si facile à quelques-uns, que la jeune Demoiselle qu'on vous a si bien peinte, & qui s'en mesloit le plus, y renonce presentement, parce qu'elle ne se divertit qu'à ce qui est rare & difficile; mais cette bizarrerie n'oste rien des loüanges de ceux qui démeslent des choses si embarassées, & on ne la luy peut pardonner qu'en faveur de ce qu'elle a d'extraordinaire. Je croirois, Monsieur, que quelques Personnes qui ne sont pas encor connuës, & qui se sentent de l'esprit & du talent, pourroient se servir du Mercure pour exposer leurs Essays à la censure des plus éclairez, & les inviter mesme à vouloir s'expliquer

franchement ſur leurs defauts, pour découvrir par ce moyen s'ils en ſçavent aſſez pour ſe faire connoiſtre. C'eſt auſſi là le ſentiment d'un galant Homme qui contribuë quelquefois de ſes inventions aux embelliſſemens du Mercure. Vous eſtes conjuré, Monſieur, de la part de cet excellent Connoiſſeur, & de celle de ceux qui ont le plus de diſcernement, d'employer toute voſtre adreſſe pour avoir de temps en temps quelque belle Allégorie, comme celles de Monſieur de Fontenelle, & de quelques autres. Le Mercure qui plaiſt par tour, charme dans les endroits où l'on trouve des Vers de Madame des Houlieres, qui ſont

si tendres & si bien tournez, & il n'y a rien de plus délicat ny de plus achevé que les Plaintes des trois Prairies; mais on ne recevra jamais rien si agreablement, ny mesme avec tant de respect, que des Lettres comme celle qui vous a donné la pensée de discourir du *Sapate*, pour en instruire ceux qui n'avoient pas oüy parler de cette Galanterie d'Espagne & de Savoye. Le Discours que vous avez fait là-dessus, aussi-bien que celuy des Devises, en feront toûjours souhaiter de pareils. Comme le Mercure est le Livre de Monseigneur LE DAUPHIN, tous les beaux Esprits doivent se servir d'un moyen si favorable pour luy offrir leurs plus agreables

chef d'œuvres, & tout ce qu'ils auront de plus noble & de plus propre pour un Prince qui avec son beau naturel si bien cultivé de son sage Gouverneur, & des Leçons du plus grand des Roys, court de si bon air sur les voyes de ces Princes, d'un cœur & d'un esprit si haut, qu'on les regarde toûjours entre les plus honnestes Gens & les plus grands Hommes de tous les Siecles, comme les plus brillans & les premiers.

LETTRE LXXVI.

TOut le monde vous est t obligé, Monsieur, des pei nes que vous prenez pour nou

donner tous les Mois ces ſpirituelles Lettres qui font aujourd'huy le plus agreable divertiſſement du Public, qu'il n'y a Perſonne qui ne duſt tâcher de vous en marquer ſa reconnoiſſance par quelque Ouvrage qui meritaſt d'avoir place parmy ceux que vous y faites entrer. Pour moy qui me ſens incapable de rien produire de moy-meſme, je me ſers au moins du bien d'autruy afin de m'acquiter envers vous de ce que je vous dois pour la part que j'ay dans cette obligation commune. Les Vers que je vous envoye ſont de divers Autheurs qui ont tous l'eſprit tres-fin & tres-délicat. Ils ont eſté faits pour réponſe à ce que demandoit une fort belle

Dame & d'un tres-grand merite, dans l'Epistre que vous allez voir. J'ay eu soin de les ramasser, dans la pensée que vous seriez bien aise d'en embeilir l'Extraordinaire que vous nous promettez, car je m'imagine qu'il vous faut des choses moins étenduës pour vostre Mercure. Voicy ce que la Dame dont je vous parle avoit écrit à un de ses Amis.

VN illustre & galant Berger
Me conseille de m'engager.
Il n'est rien de si sot, dit-il, qu'un
cœur tranquile;
Il vaudroit assurément mieux
Qu'il fust en desirs trop fertile.
Le Cœur ce Bijou précieux,
N'est pas fait pour estre inutile.
Timandre, ce conseil n'est-il pas dangereux?

De bonne-foy le peut-on ſuivre?
Décidez de mon ſort en Amy gene-
reux,
Songez bien à quels maux ſe livre
Un Cœur qui s'abandonne aux tranſ-
ports amoureux,
Conſultez voſtre experience
Sur les dépits jaloux, ſur l'ennuyeuſe
abſence,
Sur les douleurs qu'on ſouffre alors
qu'on voit changer
Une ame qu'on croyoit qui ſeroit
toûjours tendre,
Et puis, ſage & prudent Timandre,
Dites-moy ſi j'en dois courir tout le
danger.

Ces quatre Réponſes ont eſté faites par cet Amy, & par trois autres, ſur les meſmes Rimes de la Demande.

PREMIER AVIS.

FUyez l'Amour & les yeux du
Berger
Qui tâche de vous engager.
Vous lassez-vous d'estre trãquile,
Et ce grand cœur qui fait tout pour
le mieux,
Qui fut toûjours en beaux projets
fertile,
La liberté ce tresor précieux,
La raison, tout enfin vous est-il inutile?
Pourriez-vous bien franchir un pas si
dangereux?
Ce petit Dieu vaut-il qu'on s'empresse
à le suivre,
Luy qui trahit loin d'estre genereux,
Et dans les assauts qu'il nous livre
Egale aux plus grands maux le sort des
Amoureux?
Tremblez d'en faire experience,
Vivez plutost dans une heureuse
absence

De mille Amans qui pourroient vous changer.
On ne peut pas estre tranquile & tendre,
Contentez-vous d'Amis comme Timandre,
Vous estes belle & libre, il est seul en danger.

SECOND AVIS.

IRis, il est plus d'un Berger
Qui voudroit pour vous s'engager,
S'il pouvoit en aimant avoir un sort tranquile,
Ou si, pour s'en expliquer mieux,
Un cœur en tendresse fertile,
Se proposant pour prix un Bijou précieux,
Ne craignoit de pousser sa fleurette inutile.
Ce grand dessein seroit moins dangereux

Si vous vouliez auſſi le ſuivre,
Et faire choix ſur tous d'un Amy ge-
nereux,
Qui s'abandonne & qui ſe livre
A la facilité qui le rend amoureux,
Luy qu'une longue expérience
Rend ſenſible aux faveurs, & qui ſon-
ge à l'abſence,
Dés la moindre rigueur qui l'oblige à
changer,
Dit, quand la Nymphe n'eſt pas
tendre,
Point de Tirſis, point de Timandre,
On évite par là la peine & le danger.

TROISIEME AVIS.

SI l'illuſtre & galant Berger,
Dont le conſeil tend à vous engager,
Vous fait ſortir de cet eſtat trãquile,
Divine Iris, je croy qu'il vaudroit
mieux
Que ce conſeil en malheurs trop
fertile,

Quoy qu'il offre de précieux,
N'euſt fait aupres de vous qu'un effort inutile.
Qu'il eſt fatal & qu'il eſt dangereux!
C'eſt de tous les conſeils le plus funeſte à ſuivre.
Il fait ſouvẽt qu'un Amant genereux,
Sans le vouloir à mille maux nous livre.
Enfin ſi l'on ne trouve un cœur bien (amoureux,
Un cœur qui de ſouffrir ait quelque expérience,
Qui ſçache aimer malgré l'abſẽce,
Que rien ne puiſſe obliger à changer,
Qui ſoit diſcret, fidelle & tendre,
Je vous le jure, Iris, & croyez-en Timandre,
On ſe met en un grand danger.

QVATRIEME AVIS.

QUoyqu'en diſe un ſage Berger,
On peut aimer ſans s'engager,
C'eſt un amuſement agreable & tranquile.

Un cœur pourroit-il choiſir mieux,
Que de ſuivre l'Amour en cent plaiſirs fertile?
Le changement nous le rẽd précieux,
Et la conſtance eſt inutile.
Le trop d'attachcment ſans doute eſt dangereux,
Il ſent trop l'eſclavage, il eſt dur de le ſuïvre,
Pour peu qu'un cœur ſoit genereux,
Rarement aux fers il ſe livre,
Et s'il n'eſt ſans contrainte, il n'eſt point amoureux.
Nous qui de l'amour libre avons l'expérience
Que les plaiſirs preſens conſolent d'une abſence,
Plutoſt que de languir nous aïmons à changer,
D'une ame ſatisfaite & tendre
Nous trouvons le repos, n'en déplaiſe à Timandre,
Où ſa moralité vous marque le danger;

MADRIGAL.

AH! si d'un cœur bien enflâmé,
Un Berger vous rendoit hommage ;
Si fidelle, amoureux & sage,
Il sçavoit vous servir sans espoir d'estre aimé,
Un Berger d'un si beau modele
Sans vous mettre en danger vivroit sous vostre loy;
Mais ce sage Berger, amoureux & fidelle,
Vous ne pouvez, Iris, le rencontrer qu'en moy.

DE S. G.

Réponse au Madrigal, sur les mesmes Rimes.

VOus qui d'un cœur bien enflâmé,
Offrez le précieux hommage,

Et qui vous piquez d'estre sage,
Et d'aimer au hazard de n'estre point aimé,
Pour les Amans transis gardez ce beau modele,
Et ne nous venez point en imposer la Loy.
Si malgré les rigueurs il faut estre fidelle,
Cette leçon n'est pas pour moy.

B. D.

SONNET.

A Des cœurs délicats l'amour fait trop de peine,
Iris, n'aimons jamais, c'est le meilleur party.
De n'avoir point aimé nul ne s'est repenty,
La chaîne la plus belle est toûjous une chaîne.

Quand on s'est trop commis à la foiblesse humaine,

Jamais d'un repentir on ne s'eſt ga-
ranty,
Le plus conſtant amour s'eſt enfin dé-
menty;
Et le plus violent a fait place à la
haine.

Mais pourquoy vous donner des con-
ſeils ſuperflus?
Dés que voſtre raiſon ne vous ſervira
plus,
Vous vous ſerviriez mal de la raiſon
d'un autre.

Que ſervent les conſeils où regnent les
appas?
N'ay-je pas conſulté ma raiſon & la
voſtre?
En ſuis-je mieux, Iris? ne vous aimay-
je pas?

H.

AImez, c'eſt mon avis, mais faites prudemment
Le choix d'un tendre & ſage Amant.
Sur ce choix bien ſouvent la plus fine eſt trompée.
Déciderez vous pour l'Epée?
Le Cavalier, Iris, de l'amour fait un jeu,
On court plus d'un danger lors qu'on en eſt aimée.
Il ſoûpire, il obtient, il ſe laſſe, & ſon feu
Fait toûjours un peu de fumée.
Si vous aimez un Magiſtrat,
Belle Iris, il faut faire eſtat
D'eſſüyer beaucoup de chicane.
Le Héros à Manteau de pane
Ecrit un Billet doux en ſtyle de Contract.
J'aimerois mieux ces Gens d'un honneur délicat,
Que leur propre intereſt ſçait forcer dans leurs flâmes

A ménager les intereſts des Dames.
Obligez par leur rang de n'aimer
qu'en ſecret,
Ils évitent l'éclat, ont un amour
diſcret,
Et d'éternels plaiſirs leur tendreſſe eſt
ſuivie;
Mais parmy ceux que je vous dis,
Si vous voulez choiſir, ma foy je vous
défie,
D'en trouver un, charmante Iris,
Qui ſoit mieux voſtre fait que moy
qui vous écris.

SONNET.

GArdez-vous bien d'aimer,
C'eſt un meſtier pénible,
Ne ſoyez point ſenſible,
Ne ſongez qu'à charmer.

Qui ſe laiſſe enflâmer,
Souffre une peine horrible.
Il eſt preſque impoſſible
D'aimer ſans s'allarmer.

Regardez Amarante
Depuis qu'elle eſt Amante.
Combien elle a d'ennuis;

Mais ſans aller plus loin, regardez-moy moy-meſme,
Voyez comme je ſuis
Depuis que je vous aime.

DE LA C.

MADRIGAL.

VOus que le Ciel fit naiſtre pour charmer,
M'oſez-vous demander ſi vous devez aimer?
C'eſt une choſe inévitable.
On nous a dit cent & cent fois,
Que la plus juſte de nos Loix,
Eſt d'aimer quand on eſt aimable.

SONNET.

MIlle Amans, Iris trop charmante,
Vous prescheront d'un ton moral,
Qu'à la fin on se trouve mal
D'estre toûjours indiférente.

Ma Politique est plus prudente;
En donnant ce conseil fatal,
Je crains de servir un Rival,
Et ce doute seul m'épouvante.

Fermez l'oreille à ces Flateurs,
Vous causeriez trop de malheurs,
Si leur Doctrine estoit suivie.

Par pitié ne les croyez pas,
Un seul en peut avoir la vie,
Et mille en auroient le trépas.

DE T.

SONNET.

SE peut-il, & qui le croira,
Qu'Iris par un heureux miſtere
Me conſulte ſur une affaire
Qui de ſon cœur décidera ?

Quoy, mon conſeil inſpirera
Ce que mes ſoûpirs n'ont pû faire ?
Aimez donc, trop ſage Bergere,
Du reſte, Amour y pourvoira.

Jettez vos regards favorables
Sur moy, ſur tant de Miſérables,
Qui vous aſſurent de leur foy.

Mais quelque deſir que j'en aye,
Divine Iris, qui répond paye,
Et je ne répons que de moy.

MADRIGAL.

IRis, ne vous engagez pas,
La seule liberté doit avoir des appas;
Banniſſez ce Berger dont le conſeil funeſte
A mis dans voſtre cœur le trouble & l'embarras;
Le revoir, l'écouter, helas, Bergere, helas,
C'eſt s'expoſer à tout le reſte.
Qui peut faire douter, perſuade aiſément;
Je connois de l'Amour les trompeuſes amorces,
Je ſçay que difficilement
On reſiſte aux douceurs d'un tendre attachement;
Mais eſt-il quelque choſe au deſſus de vos forces?

CONCLVSION.

QUand on peut écouter d'un aimable Berger
Un conſeil amoureux & tendre,
En vain pour ſon repos on veut ſe ménager,
Et demander avis avant que s'engager;
Il n'eſt ſouvent plus temps d'en prendre.
Le genereux Amy ſeroit mal entendu,
S'il conſeilloit de ſe défendre;
Et le cœur eſt déja rendu,
Quand il conſulte pour ſe rendre.

D. S. G.

La Queſtion eſtoit délicate, & je croy, Monſieur, que vous trouverez toutes ces diférentes Réponſes tres-délicatement tournées. Il ſeroit à ſouhaiter qu'on

qu'on en proposast souvent de semblables. Elles donneroient à nos beaux Esprits de galantes matieres de s'exercer, & à moy peut-estre une nouvelle occasion de vous faire voir que je suis veritablement vostre, &c.

L. C.

Voicy encor une Explication qui a esté faite sur la premiere Enigme du mois de Fevrier, par une tres-spirituelle Communauté de Xaintonge.

Les Vers de cette Enigme ont beaucoup d'élegance,
D'un esprit rare & fin elle est le noble effort;
Pour le Mot, je me trompe fort
Si ce n'est le Baston de Mareschal de France.

Q. de Jan.

Cette meſme Enigme a eſté expliquée ſur l'Affuſt d'un Canon, & la ſeconde qui eſt l'Enſeigne, ſur la Toille. Ces deux Mots ont donné lieu à ces Vers qui m'ont eſté envoyez du Chaſteau d'Auberville.

Un jour ſur un *Canon* eſtant allé m'aſ-
ſeoir,
Tenant à la main un *Mouchoir*,
Et parcourãt voſtre galant Mercure,
Je vins de l'Enigme en peinture
Aux Enigmes de Vers, où je me dis
ſoudain,
Je ſuis aſſis ſur l'une, & tiens l'autre
à la main.

Monſieur le Grand de Rennes a expliqué ainſi l'Enigme de Pandore & d'Epimethée.

A la fin j'ay trouvé ce que c'eſt que
Pandore,
Il ne faut plus parler par fine méta-
phore.

Pandore a le pouvoir d'engager à
l'Amour.
C'eſt ma penſée, & pour la mettre
au jour,
J'explique ſur *le Philtre*, & non ſur
autre choſe,
Ce qu'à nos yeux cette Figure ex-
poſe.
De voir tant de Vapeurs n'eſtes-vous
point ſurpris?
Ce ſont autant de purs eſprits,
Qui conſumant le cœur du triſte Epi-
methée,
Font ce que l'Aigle fait déchirant
Promethée.
Ouvrez les rideaux, il pâlit.
Pour le guérir du Philtre, il faut le
mettre au Lit.

Autre Explication ſur la meſme Enigme. Si ce que l'Autheur a mis au bas vous en peut faire découvrir le nom, vous me ferez plaiſir de me l'apprendre.

La Mort qui n'épargne perſonne,
A cette Enigme eſt le ſens que je dõne;
Le Berger ſous le Chaume, ou le Duc
ſous le Dais,
Dans la Cabane ou le Palais,
Sont tous deux en bute à ſes traits.
L'obſcurité qu'on voit paroiſtre,
Eſt *la Mort*, ce terrible rien,
Cette privation de l'Eſtre,
Qui nous oſte la vie eſtimée un grand
bien.
Par cette Boëte on voit la vie
Qui va bientoſt eſtre ravie
A ce triſte & malheureux Corps
Qu'on voit dépeint ſous cet Epi-
methée.
Pandore eſt l'ame, & ſemble eſtre ar-
reſtée
Par d'inviſibles nœuds, par de ſecrets
accords;
Mais bientoſt elle l'abandonne,
Car ſes derniers ſoûpirs plus viſte que
l'Eclair,

S'évaporent en l'air ;
C'en eſt fait, *la Mort* l'environne.

LA SALAMANDRE
du Havre de Grace.

Ce qui ſuit eſt d'un Homme de Qualité de Bordeaux, qui ayant expliqué les deux Enigmes du mois de Fevrier ſur le Tambour *& ſur* l'Enſeigne, *adreſſe ces Explications aux deux Perſonnes dont j'ay marqué que je les tenois.*

A l'Autrice de la premiere Enigme du Mercure de Fevrier.

VOſtre *Tambour* a fait trop de bruit, Madame, pour n'eſtre pas entendu par tout

Païs, & vous en faites trop auſſi pour n'eſtre pas connuë par tout le beau Monde. Vous eſtes merveilleuſe à ſçavoir dénaturer les choſes. D'une Créature champeſtre, ſauvage, & née dans la Foreſt, vous en avez ſçeu faire une, capable de raiſonner avec juſteſſe parmy les Hommes de bon ſens, de garder des meſures avec les Gens du premier Ordre, & de ſe faire écouter avec éclat par tout où l'honneur & la gloire trouvent des Emulateurs. Apres cela, Madame, permettez-moy de vous dire que vouloir vous cacher ſous l'envelope d'une Enigme, c'eſt proprement vouloir prendre le Lievre au ſon du Tambour, & que l'Autheur

du Mercure qui n'a pas voulu vous nommer ou par jalousie, ou par discretion, n'a pas réüssy. Quelque ingénieux qu'il soit à nous vouloir dérober le plaisir de vous connoistre, il vous distingue par vostre plume, comme l'on fait les Oyseaux de prix, & nous vous distinguons de mesme. Il veut vous faire connoistre par les caracteres de vos belles Lettres, & nous vous connoissons aussi par ceux de vostre belle Enigme, où nous remarquons tous les traits d'un beau Génie, une vivacité judicieuse, une expression cavaliere, une ame martiale, & des inclinations héroïques.

LE Tambour eſt dans ſa *naiſſance*
Bizarre comme dans ſon *ſort*,
Il eſt compoſé d'un bois *mort*
Qui n'a ny vertu ny *puiſſance*.

Il marche aux champs, il marche aux *Villes*.
Sa ſuite ſe groſſit de Maiſõ en *Maiſon*,
Et quand elle eſt complete, il eſt avec *raiſon*
Des fanfares de Mars une des plus *utiles*.

Au Louvre, au Camp, on le *deſire*,
Son tintamarre plaiſt au *Roy*,
Il eſt toûjours plein comme *moy*
De la gloire de ſon *empire*.

Son génie eſt tout à la *Guerre*;
Quoy que mal-traité des *Humains*,
Plus il eſt batu de leurs *mains*,
Plus il fait de bruit ſur la *Terre*.

A l'Autheur de la seconde Enigme du Mercure de Fevrier.

IL'Autheur du Mercure, Monsieur, n'avoit que faire de vous nommer, pour nous apprendre ce que vous estes. Il n'y a que les Hommes vulgaires qui ne se connoissent que par leurs noms; les beaux Esprits se manifestent par eux-mesmes; & comme les grands Peintres sont connus par leurs manieres, les grands Ecrivains le sont aussi par un seul trait de leur plume & par la plus legere de leurs expressions. Ils ont beau se couvrir du voile d'une Enigme, & se travestir sous un

habit étranger, ils ſont toûjours apperçeus par quelque rayon qui les découvre. Quand meſme ils voudroient ſe cacher aux yeux du monde, & vivre *incognito*, on les trouveroit toûjours, parce qu'ils ſont tous logez comme vous à *l'Enſeigne* de la Renommée.

ENſeigne, portant tout, & ne refuſant *rien*,
Peinte par le devant, peinte par le *derriere*,
Image à deux envers & du Mal & du *Bien*,
Qui fais voir le bon temps ainſi que la *Miſere*.

Tu t'imprimes ſans choix de Saints & de *Démons*,
De mille objets divers du Ciel & de la *Terre*.

Tu te pares des Roys, & de leurs *Ecussons,*
Exposée en tout temps, soit en paix,
soit en *Guerre.*

Hé ! qui pourroit pour toy concevoir
de *l'amour?*
Tu reçois tous venans, tu n'es pas
plutost *née,*
Que ta porte est ouverte & de nuit
& de *jour,*
Et tu ne peux jamais fixer ta *destinée.*

On voit les Etrangers te chercher avec
soin;
Mais rarement pour toy je fais quelque
beveuë;
Je te trouve d'abord sans en avoir
besoin,
Et je t'ay découverte à la premiere
veuë.

Apres avoir satisfait vostre curiosité sur le commerce que les Let-

tres que vous m'avez permis de vous écrire m'ont donné avec le Public, je me souviens de l'engagement où je me suis mis avec vous touchant les Modes ; mais avant que j'entre dans le détail particulier de celles qui commencent à estre reçeuës, vous voulez bien que je vous fasse connoistre par ces deux premieres Figures de quelle maniere les Hommes se sont habillez pendant tout l'Hyver. La premiere vous les represente en Manteau. La Saison a esté si fâcheuse jusqu'à aujourd'huy, qu'il semble estre erreur d'usage. Ainsi quand je n'aurois pas eu dessein de vous faire voir dans les quatre Extraordinaires les Modes de toute l'Année selon la diversité des temps, l'Hyver qui semble avoir esté pro-

Habit d'Hyuer



Tour de plumes a deux pointes

Castor gris blanc

Perruque noüeé

Colet rond Brodé

Manteau de drap de Hollande couleur de feu doublé de velours noir ou plûche de couleur

Manchon de plu=che de couleur

Iuste-au-corps gris brodé de soye de couleur doublé de satin et la veste de mesme

Broderie plate - d'or et d'argent

Canons a la Royale broderz coupez en botte tenant au bas

Souliers noirs lustrez et tirez d'or

du
longé jus
de comm
laquelle
les yeux.
vous l'e
voyez éc
tout ce
dessus.
Cavalie
simple
ray pas
à vous
ont paru
que pou
de trop
Ainsi j
depuis
d'Espag
soit au
prenan
vraye

longé jusqu'icy, m'auroit obligé de commencer par la Figure sur laquelle vous avez déja pû jetter les yeux. Il n'est pas besoin que je vous l'explique. Ce que vous voyez écrit à costé, vous apprendra tout ce que j'aurois à vous dire là dessus. La seconde Figure est d'un Cavalier avec une Echarpe, & le simple Iuste-à-Corps. Ie n'oublieray pas les Dames, & je ne difere à vous les montrer telles qu'elles ont paru pendant la mesme Saison, que pour ne vous pas embarasser de trop de Figures tout à la fois. Ainsi je passe à ce qui est arrivé depuis quelque temps dans la Cour d'Espagne. Quoy que l'Avanture soit aussi extraordinaire que surprenante, elle ne laisse pas d'estre vraye dans toutes ses particulari-

tez, & s'il estoit besoin d'en donner des preuves, tout Madrid en serviroit de témoin. Les choses s'y sont passées de cette sorte.

Un Cavalier d'une naissance fort considérable, avoit joint aux avantages qu'il avoit reçeus d'une éducation tres-heureuse, ce que plusieurs années de voyages font acquerir de connoissances utiles aux honnestes Gens. L'étude du monde qu'il avoit faite dans les principales Cours de l'Europe, faisoit d'abord remarquer en luy des qualitez qui se trouvent rarement dans ceux qui n'ont jamais pris de ces sortes de leçons; & on peut dire que s'il estoit party avec des inclinations tres-

Habit d'Hyuer



Ruban large brodé
de Soye
Castor ras noir

Iuste-au-corps de drap
de Hollande couleur
de noisette.

Baudrier brodé
couleur de la pluche

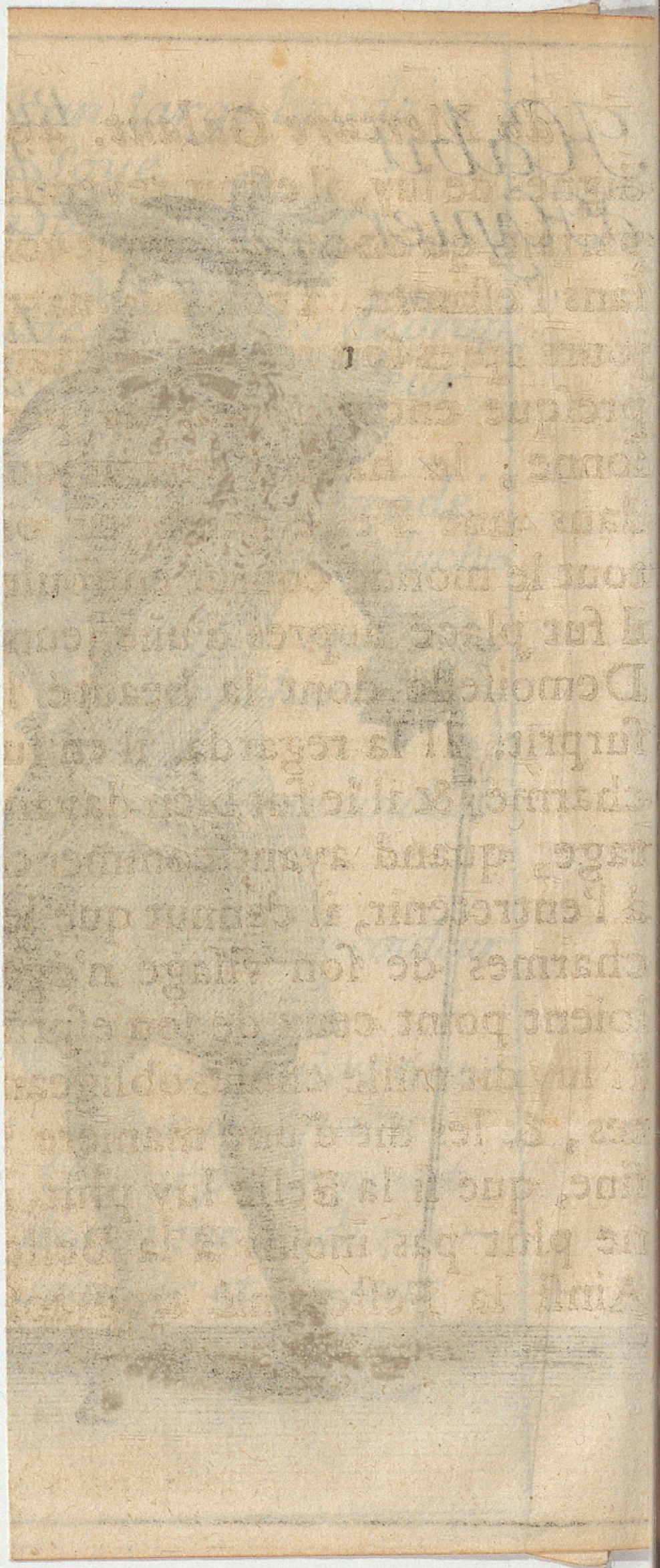
double renuers -
de manches sans -
veste

frange forte couleur
de Prince

pluche de couleur

Bas roulés cou -
leur de l'habit

l'Echarpe de point
d'espagne ou de rai -
seau Or et Argent



dignes de luy, il estoit revenu si parfait, qu'on ne le pouvoit voir sans l'estimer. Trois ou quatre jours apres son retour, n'estant presque encor connu de personne, le hazard voulut que dans une Feste publique où tout le monde courut en foule, il fut placé aupres d'une jeune Demoiselle dont la beauté le surprit. Il la regarda, il en fut charmé, & il le fut bien davantage, quand ayant commencé à l'entretenir, il connut que les charmes de son visage n'égaloient point ceux de son esprit. Il luy dit mille choses obligeantes, & les dit d'une maniere si fine, que si la Belle luy plût, il ne plût pas moins à la Belle. Ainsi la Feste finit trop tost

pour l'un & pour l'autre, & ce ne fut pas ſans quelque chagrin qu'ils ſe virent contraints de ſe ſéparer. Le Cavalier preſſa la Belle de luy apprendre qui elle eſtoit, & ſa réponſe fut qu'elle alloit ſouvent ſe promener dans un Lieu qu'elle luy marqua; qu'il ne tiendroit qu'à luy de l'y voir, & que le temps luy feroit ſçavoir s'il mériteroit qu'elle ſatisfiſt ſa curioſité. Vous pouvez croire que le Cavalier ne manqua pas aux Rendez-vous. Il y vit ſa Belle, qui ſe ménagea ſi bien, que ſans bleſſer ce qu'elle ſe devoit à elle-meſme, elle luy donna toûjours lieu de luy parler. S'il luy faiſoit les proteſtations les plus empreſſées, tant de modeſtie

eſtoit jointe à ce qu'elle luy di-
ſoit de favorable, qu'il ne la
quitoit jamais qu'avec plus d'a-
mour qu'il n'en avoit eu en l'a-
bordant. Enfin apres l'avoir
entretenuë ſept ou huit fois, &
luy avoir fait paroiſtre ce que
la plus violente paſſion peut inſ-
pirer pour une Perſonne toute
aimable, il la conjura avec tant
d'inſtance de ne luy laiſſer pas
ignorer plus longtemps qui il
aimoit, qu'elle ſe réſolut à ne
luy en faire plus de myſtere.
Elle luy apprit ſon nom, & il
demeura ſi interdit en l'appre-
nant, que la Belle ne ſçavoit
que s'imaginer de ſon trouble.
Il ne pût mieux luy en décou-
vrir la cauſe, qu'en ſe nommant.
Son étonnement fut égal à ce-

luy du Cavalier. Elle soûpira, & ils furent quelque temps à se regarder sans se rien dire. Leurs regards ne disoient que trop qu'ils s'aimoient ; & dans la connoissance qu'ils se donnoient l'un à l'autre de leurs plus secrets sentimens, ils avoient le malheur d'apprendre que si l'égalité de leur naissance autorisoit leur amour, ils estoient de deux Familles si irréconciliables ennemies, que l'autorité du Prince n'avoit pû empescher beaucoup de malheurs dont cette inimitié avoit déja esté la cause. Ils ne se cachèrent point que l'impossibilité apparente de devenir jamais heureux leur devoit faire une necessité de renoncer à se voir,

mais ils n'eurent pas la force de s'y résoudre, & il sembla que les obstacles presque invincibles qu'ils trouverent à leur passion, ne servirent qu'à les enflâmer davantage. Ils se firent cent sermens de n'estre jamais à personne, s'ils ne pouvoient estre l'un à l'autre, & ils continuerent à se voir avec d'autant plus de facilité, que le Cavalier cacha exprés son retour pour demeurer inconnu à ceux qui auroient pû donner quelque connoissance de son Secret. Cependant comme il estoit maistre de luy-mesme, & que la haine la plus enracinée n'a jamais tenu contre l'Amour, il employa des Personnes tres-puissantes pour travailler à la

reconciliation des deux Familles. On parla au Pere de la Belle. On luy fit voir de quelle conſéquence il eſtoit de prévenir les cruelles ſuites que pourroit avoir une haine héréditaire, qu'il ſeroit peut-eſtre aiſé d'aſſoupir par un Mariage. C'eſtoit un de ces Vieillards obſtinez qui ne pardonnent jamais. Il s'emporta. Il n'écouta rien, & ayant malheureuſement appris que ſa Fille avoit ſoufert l'entretien du Cavalier, il eut des ſeveritez pour elle qui luy firent payer bien cher ce qu'elle y avoit gouſté de plaiſir. Elle eut beau luy dire qu'elle luy avoit parlé ſans le connoiſtre, il la mit dans un Couvent avec de ſi étroites dé-

fenſes de luy laiſſer voir perſonne, qu'il falloit avoir la plus forte paſſion pour ſonger à combatre ce nouveau malheur. Elle redoubla dans le cœur du Cavalier ; & comme l'Amour eſt inventif, il luy fit trouver les moyens d'affermir la belle Perſonne qui ſoufroit pour luy, dans la réſolution de l'aimer toûjours. Les Eſpions s'attacherent inutilement à obſerver ce qui ſe paſſoit. Les deux Amans eurent des intelligences ſecretes que le Pere ne pût découvrir ; & apres plus d'une année d'inquiétudes & d'irréſolutions, la Belle conſentit à ſuivre la fortune du Cavalier, mais elle voulut pour cela le voir à couvert des pourſuites

de son Pere & de ses Freres, qu'elle ne doutoit point qui ne se portassent contre luy aux dernieres extrémitez, s'ils découvroient qu'elle fust en son pouvoir. Que n'ose-t-on point quand on aime ! Une Religieuse du Couvent mourut, & deux jours apres la Belle se fit apporter un Habit sans que personne en sçeust rien, & disposa si bien toutes choses, que sur l'avis qu'elle donna à son Amant, elle fut assurée qu'il se trouveroit la nuit suivante au pied de la muraille du Jardin avec une échelle de corde qui luy serviroit à s'échaper. La nuit s'avançant, & un profond silence luy ayant fait connoistre que tout le monde dormoit,

elle eut le courage de descendre dans la Cave où l'on avoit mis la Religieuse morte. Elle la tira de sa Biere, l'apporta dans son Lit, employa quelque temps à luy bruler le visage pour l'empescher d'estre reconnuë, mit le feu au Lit, & laissant sur sa Table les Habits qu'elle avoit accoûtumé de porter, elle se sauva avec celuy qu'elle avoit reçeu du Cavalier. Le feu fit un prompt ravage. La Chambre fut toute embrasée. On s'en apperçeut, on y courut, & si on y donna remede, ce ne pût estre qu'apres que le Lit eut esté presque entierement consumé. On trouva le Corps. Le feu avoit gagné les Sieges, & s'attachoit

déja à la Table, où les Habits estoient à demy brulez. Ils estoient connus, & ils ne laisserent point douter du malheur de la belle Fugitive. On la pleura. On luy rendit les derniers honneurs, & l'accident ayant esté divulgué dans la Ville, on le regarda comme une punition de cette irréconciliable haine que le Pere avoit voulu garder pour son Ennemy. Cependant le Cavalier mena la Belle dans un Chasteau qui estoit à luy, & l'y épousa secretement. Comme elle faisoit toute sa felicité de la tendresse qu'il avoit pour elle, le plaisir d'en recevoir des marques luy tint lieu de tous les autres plaisirs. Elle n'estoit veuë que de

ses

ſes Domeſtiques, dont aucun ne la connoiſſoit ; & tandis que tous ſes Parens la croyoient morte, elle menoit une vie heureuſe qui n'eſtoit troublée de temps en temps que par quelques jours d'abſence de celuy qu'elle aimoit uniquement. Trois ou quatre ans ſe paſſerent, pendant leſquels ſon Pere mourut. Deux Fils qu'il laiſſa, eurent quelques affaires fâcheuſes. Le Cavalier qui eſtoit fort conſideré à la Cour, les ſervit malgré eux ſi utilement, que cette generoſité les toucha. Les meſmes Perſonnes qui avoient tâché de faire la reconciliation du Pere, entreprirent celle des Fils. Comme ils n'avoient pas entierement épouſé

sa haine, ils donnerent les mains à la proposition qu'on leur en fit. L'accommodement fut fait, & ils trouverent le Cavalier si digne de leur amitié, qu'ils entrerent avec luy dans la plus parfaite union. Vous jugez bien, Madame, qu'ils ne se virent pas longtemps sans qu'ils luy témoignassent le déplaisir qu'ils avoient de ce que la mort de leur Sœur leur avoit osté l'avantage qu'ils auroient trouvé dans son alliance. Le Cavalier ne leur déguisa point qu'il l'avoit aimée, & leur demanda par grace de venir passer quelques jours dans son Chasteau. Sitost qu'ils y furent arrivez, il leur dit qu'ils estoient trop de ses Amis pour leur cacher qu'il

s'eſtoit marié depuis quelque temps, & qu'il ſe ſentoit d'autant plus obligé d'aimer la belle Perſonne qu'il avoit épouſée, que ne s'eſtant point miſe en peine de ſe faire connoiſtre dans le monde, elle luy avoit témoigné par là qu'elle ne vouloit vivre que pour luy. Alors il l'envoya prier de venir. La Belle entra avec cette émotion qui eſt aſſez inévitable dans de pareilles rencontres. Ses Freres la croyoient morte. Ils ſe regarderent l'un l'autre. Ils regarderent le Cavalier, & apres un haut cry que leur premiere ſurpriſe leur arracha, ils reconnurent leur Sœur aux tendres embraſſemens qu'elle leur fit. Ils pleurerent tous de joye.

L'Hiſtoire de la fauſſe Morte fut éclaircie, & on admira les ſurprenantes réſolutions que l'amour fait prendre à ceux qui en ſont veritablement atteints.

Ie reviens aux Modes, non pas encor à celles de la Saiſon où nous ſommes, mais aux Habits d'Hyver, que la rigueur du temps a fait garder juſqu'icy à beaucoup de Femmes. Cette premiere Figure vous les repreſente habillées. Ce n'eſt pas ce qui leur eſt preſentement le plus ordinaire. Comme on vit aujourd'huy fort commodément en France, on s'y habille aſſez rarement, & on n'y met preſque plus que ce qui s'appelle des Manteaux. Les Robes ne ſont que pour les

Habit d'Hyuer



Grande coeffe de gaze brodée

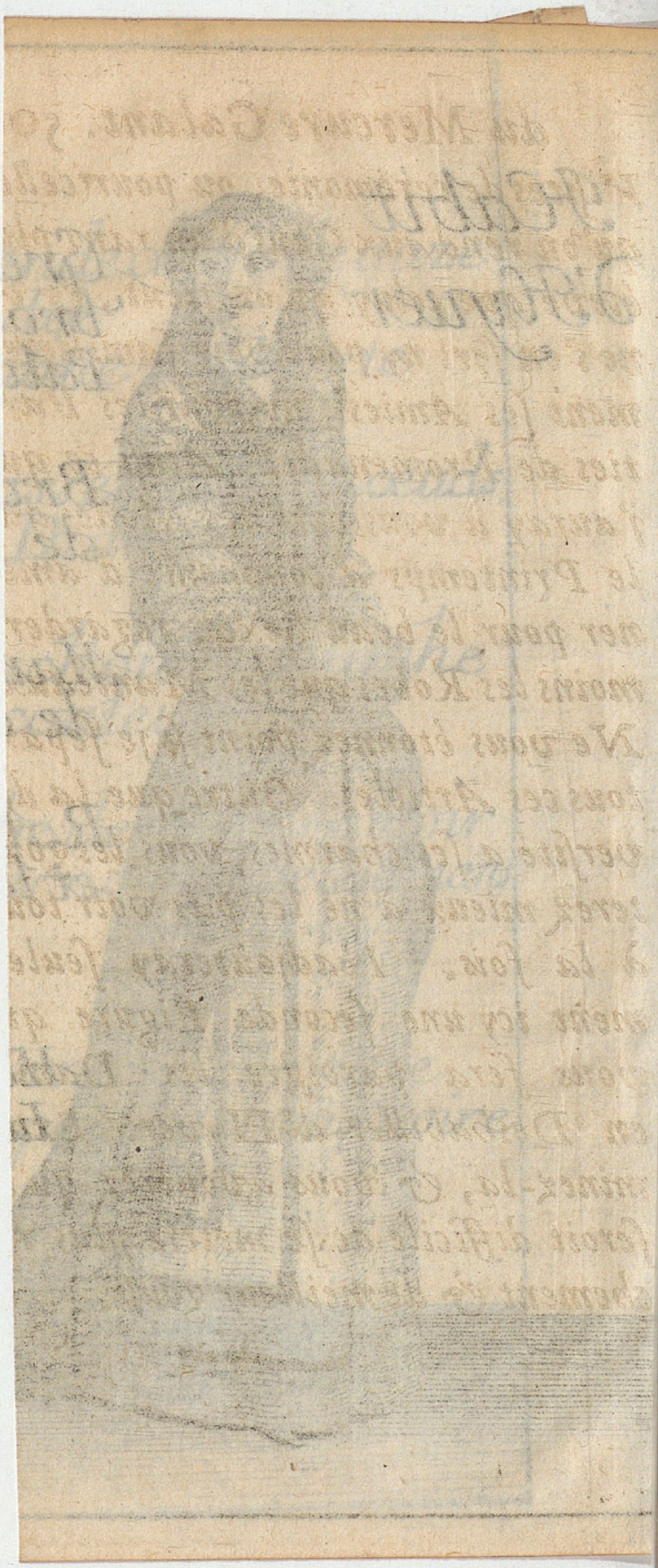
Palatine de Marte

Brasselets ou nœuds de Diamans

Manchon de pluche de couleur

Robe de velours noir et les nœuds de diamans

Hermine sur vne Iupe de dessous noire



Visites de ceremonie, ou pour celles qu'on rend aux Gens d'un rang plus élevé que celuy qu'on tient, & on ne s'en sert ny pour voir familierement ses Amies, ny pour les Parties de Promenade. Ainsi ce que j'auray à vous dire des Modes que le Printemps a commencé d'amener pour le beau Sexe, regardera moins les Robes que les Manteaux. Ne vous étonnez point si je separe tous ces Articles. Outre que la diversité a ses charmes, vous les goûterez mieux à ne les pas voir tout à la fois. J'adjoûteray seulement icy une seconde Figure qui vous fera paroistre les Dames en Desbabiller d'Hyver. Examinez-la, & vous avouërez qu'il seroit difficile de se mettre plus richement & de meilleur goust.

Comme c'eſt chez elles que s'agitent toutes les Queſtions d'eſprit, une Dame qui en a infiniment, en propoſa une il y a quelques jours à pluſieurs Perſonnes tres-éclairées de l'un & l'autre Sexe. La voicy.

QUESTION A PROPOSER.

Sçavoir, Qui l'on croyoit qui fit le plus ſouffrir un Amant, *Ou* Une Maiſtreſſe dont il connoiſt l'infidelité, & qui ne voulant point rompre avec luy, tâche de le retenir par des flateries & par de fauſſes proteſtations, *Ou* Une Maiſtreſſe qui le quite ſans ménagement, & qui ne luy cache point qu'elle l'abandonne pour un Rival?

La Dame qui propoſa la Queſtion, pria qu'on ne répondit point ſur le

Deshabillé d'Hyuer



Coeffe de Soye .ecruë
Coeffe noire.
Palatine de Point.

Manche Serée de pluche.
Manche de Chemise.
Menchettes de point.
Ceinture de tissu d'Or.
Manteau de brocart a fleurs d'Or doublé de pluche couleur de feu.

Manchon de pluche couleur de feu

Iupe de pluche couleur de feu.

trois rangs de grande dentelle Or et Argent — volante.

Iupon de brocart a fleurs d'argent bordé d'ermine.

cha
se co
sent
pou
vou
rez
dou
vis
I
tem
de
que
en
pos
l'e
d'a
d'a
qu'e
role.
Am
sujet

champ, afin qu'on eust le temps de se consulter, & que les Réponses pussent estre mieux raisonnées. Vous pouvez prendre party là-dessus, vous & vos Amies. Vous ne penserez rien qui ne soit juste, & je ne doute point que la pluralité d'Avis ne se trouve de vostre costé.

Je n'ay plus qu'un Air de Prin-temps à vous faire voir, avant que de venir à l'Histoire Enigmatique que je vous ay promis de vous envoyer. Cet Air est de la Composition d'un Maistre du Havre. I'espere qu'il vous fera demeurer d'accord que les Provinces ont d'aussi habiles Gens en Musique qu'en toute autre chose. Les Paroles sont du stile ordinaire des Amans qui croyent avoir toûjours sujet de se plaindre.

Ruel Printemps, peux-tu paroiſtre
Où Climene ne paroiſt pas?
Qui t'engage à renaiſtre
En des lieux ſans appas?
Tes plus beaux jours, helas,
Avancent mon trép.as.
Cruel Printemps, peux-tu paroiſtre
Où Climene ne paroiſt pas?

Vn peu d'application, Madame, ce que j'ay preſentement à vous conter tient du Prodige. Voicy dequoy il s'agit.

Cru = el printems peux tu paroiſ = tre ou Cli = mene ne

pa = roit pas Qui t'en gage a re = naiſtre en des lieux ſans apas les plus beaux

jours Be = las a = uan = cent mon tre = pas Cruel printems peux tu paroiſ =

tre ou Cli = mene ne pa = roit pas



ENIGMATIQUE.

DEs interests tres-considérables ont fait former le dessein de la plus extraordinaire Alliance dont on ait jamais entendu parler. C'est peu de vous dire que les Parties sont toutes deux du mesme Sexe. Il y en a beaucoup qui les font passer pour la Mere & pour la Fille. Il est cependant certain qu'elles sont du mesme âge l'une & l'autre. Quoy qu'elles soient fort éloignées de se pouvoir vanter d'estre jeunes, c'est quelque chose de rare que le nombre de

leurs années ne laisse découvrir en elles aucune apparence de vieillesse, & qu'on leur remarque encor la mesme force qu'elles ont euë dans leurs premiers ans. Elles sont fieres, fort sujettes à l'emportement; & quand elles sont une fois en colere, la vie des Hommes ne leur couste rien. Ce n'est pas que la Fille n'ait beaucoup plus de tranquillité que la Mere. Cette derniere ne sçauroit passer un seul jour sans s'émouvoir. On ne luy en donne pourtant aucun sujet, & personne n'a jamais pû découvrir la raison qui l'oblige à sortir si souvent hors d'elle-mesme. Ce qui surprendra, c'est que les deux Parties dont je vous parle estant déja ma-

riées, on entreprenne de les marier encor une fois. Leur premier Mariage s'eſt fait par un Arabe; & comme elles ſont tres-riches d'elles-meſmes, & que chacune d'elles n'a beſoin de rien, il leur importeroit peu d'en contracter un ſecond, eſtant d'ailleurs d'une humeur froide & fort inſenſible, ſi ceux qui ſe meſlent de leur union n'y avoient plus d'intereſt qu'elles n'y en prennent. On eſt fort convaincu que cette froideur rendra leur Mariage ſterile, & qu'il n'en naiſtra rien qui leur reſſemble. Cependant on ne laiſſe pas d'en attendre une tres-grande fecondité. Vous trouverez quelque choſe de bien particulier dans cette Alliance,

en ce qu'elle ne ſe peut faire que par l'entremiſe de pluſieurs autres Mariages qui la doivent preceder, & que la fierté des principales Parties eſt telle, que faute de pouvoir faire d'aſſez grands appreſts pour une entreveuë qui ſoit digne de leur grandeur, ſi elles conſentent à eſtre unies, c'eſt à condition qu'on ne les obligera point à s'approcher. Elles ont ſouvent à parler des meſmes choſes, mais elles ne ſe ſervent point de la meſme Langue pour s'en expliquer, & les Allemans chez l'une, ſont Italiens chez l'autre. A peine eut-on fait les premieres propoſitions de ce mariage, qu'on en conçeut une jalouſie qui ne ſe peut exprimer. On fit

mille deſſeins pour le rompre. On y apporta tous les obſtacles poſſibles, & rien n'a jamais eſté ſi fortement combatu. Cette jalouſie n'eſtoit point de la nature de celle qui revolte un Amant contre ſa Maiſtreſſe, ou qui anime un Rival contre un Rival. Elle avoit plus de malignité, & ſans regarder les Parties dont aucun Prétendant ne ſongeoit à empeſcher l'union, elle n'en vouloit qu'à la gloire que remporteroient ceux qui traitoient une ſi grande Alliance, s'ils eſtoient aſſez heureux pour la faire réüſſir. Chacun en parloit diverſement. Parmy ceux qu'aucun intereſt ne faiſoit agir, il y en avoit qui la condamnoient, parce qu'il

se trouve un caractere de Gens qui se plaisent à n'approuver rien. Ils disoient qu'il y avoit de l'imprudence à penser à ce Mariage, apres qu'on en avoit autrefois tenté deux de cette nature qui n'avoient point eu de succés. Ils adjoûtoient que l'un qui auroit fait changer de nom à une bonne partie du Monde, avoit esté crû trop dangereux; & que l'autre qui auroit donné une Maistresse à une infinité de petites Voisines qui sembloient l'attendre, avoit esté mis entre les choses qui sont impossibles. Ceux qui ont accoûtumé de loüer tout, appuyez de quelques autres qui n'estoient peut-estre pas persuadez que la chose pust s'executer,

mais qui vouloient y embarquer plus avant les Agens de l'entrepriſe pour avoir le plaiſir de les voir tomber de plus haut; ceux-là, dis-je, ſoûtenoient qu'il ne falloit que du temps & de la conduite pour voir cette affaire heureuſement terminée; & ils alléguoient pour raiſon, qu'on avoit déja veu en France un Mariage de la nature de celuy qu'on propoſoit, & que quoy qu'il n'euſt pas eſté fait entre des Parties du rang de celles dont il eſtoit queſtion, le ſuccés de l'un répondoit en quelque façon de celuy de l'autre. Je n'examine point, Madame, ſi ce ſentiment eſtoit deſintéreſſé. Il eſt certain que cette derniere Opinion a pré-

valu, & que les ſoins & l'appli-
cation extraordinaire d'une
Perſonne tres-intelligente dans
ces ſortes de négotiations, ont
donné à celle-cy des commen-
cemens ſi heureux, qu'on ne
doute point que la fin n'en ſoit
telle qu'on ſe la promet. Cela
demande pluſieurs allées & ve-
nuës vers les Parties, & il a falu
établir un Lieu tant pour ſe re-
poſer dans ces Voyages, que
pour la ſeûreté de ceux qu'on
employeroit à les faire. Le Ma-
riage n'eſt point encor fait,
quoy qu'il ſoit conclu. Les Par-
ties n'en témoignent ny cha-
grin ny joye, n'avancent ny ne
reculent, & ſe contentent de
s'en repoſer ſur les ſoins des In-
téreſſez.

Habit de Printemps



Cornette fraisée de point de France

grande Coëffe de raiseau d'angleterre

Manches de point retroussees par deuant et en queiie par derriere

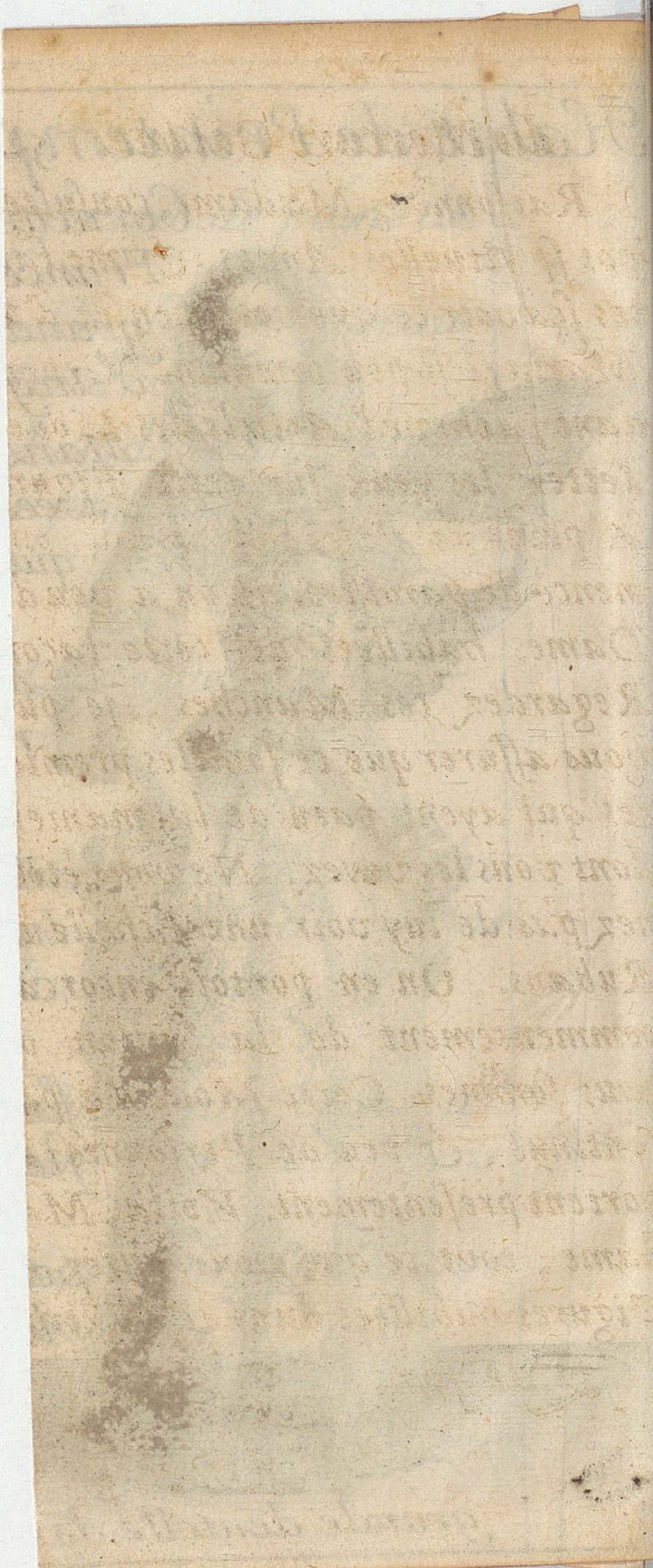
Manchettes a trois rangs de point

Manteau de mesme la Iupe doublé de taffetas changeant

fond de Satin blanc a fleurs niié de couleurs

petitte dentelle de Soye plissée

grande dentelle de Soye



Raisonnez, Madame, consultez vos spirituelles Amies, & me faites sçavoir ce que vous pensez d'un Mariage si peu commun. Cependant j'acheve l'Article des Modes. Iettez les yeux sur cette Figure. A peine le Printemps a-t il commencé de paroistre, qu'on a veu des Dames habillées de cette façon. Regardez ces Manches, je puis vous assurer que ce sont les premieres qui ayent paru de la maniere dont vous les voyez. Ne vous étonnez pas de luy voir une Echelle de Rubans. On en portoit encor au commencement de la Saison où nous sommes. Cette Mode n'a pas continué, & peu de Personnes en portent presentement. Voila, Madame, tout ce que vous aurez de Figures habillées dans cet Extra-

ordinaire. Si les beaux jours estoient venus avec le Printemps, vous en auriez eu davantage, & celles que j'aurois adjoutées vous auroient donné une plus parfaite connoissance des Modes de cette seconde Saison de l'Année, qu'on peut dire presque finie avant qu'elle ait commencé. Ie n'ay pas laissé de faire des Recherches assez curieuses, & qui seront d'une grande utilité pour toutes les Dames de vostre Province, & pour tous les Hommes, qui sans estre à Paris, ny à la Cour, voudront se piquer d'estre mis de bon air. Pour satisfaire l'un & l'autre Sexe, j'ay fait graver deux Garderobes, l'une pour les Dames, & l'autre pour les Hommes. Vous y verrez non seulement toutes sortes d'Echantillon


A
B
D
E
F
G
H
I
K
L
M

des Etoffes & Dentelles nouvelles, & des Points nouveaux ; mais encor des Modelles d'Habits pour l'un & pour l'autre Sexe, & generalement de tout ce qui ſe porte pour eſtre bien habillé. Examinez les, & vous avoüerez que je n'ay pas employé mes ſoins inutilement.

Ce n'eſt pas aſſez que vos yeux ſe ſoient promenez ſur ces Garderobes, il faut vous donner une plus parfaite intelligence de ce que vous venez d'y voir, & vous l'expliquer par Articles. C'eſt ce que je vay faire ſuivant les Chiffres.

Garderobe des Hommes.

1. ON porte des Baudriers brodez ſur un fonds de Cuir bordé, & chamarré en de-

dans proche la broderie, d'une petite Frange de la couleur de la garniture de l'Habit, meſlée d'une autre petite Frange faite & decoupée de la couleur du fonds du Baudrier.

2. L'on fait auſſi des Baudriers de Cuir de la couleur de l'Habit, brodez & decoupez ſur un fonds de Satin ou de Taffetas de la couleur de la garniture de l'Habit. On borde ces Baudriers d'une double bande de Cuir écaillé & dentelé.

3. On en porte auſſi avec de la grande Frange, decoupez & brodez comme ceux que j'ay marquez.

4. Les Chapeaux ſe portent gris, de Caſtor ras, à petits bords; & ſi l'Habit eſt gris

blanc, on donne un échantillon au Chapelier, afin qu'il puisse mieux assortir le Chapeau à l'Habit. On porte les Tours de Plumes fort grands, à deux pointes. L'on porte aussi des Chapeaux sans Plumes, avec un gros Nœud de Ruban étroit sur le Trousſy du Chapeau, & un autre Nœud attaché au Cordon. Plusieurs Personnes portent des Plumes, avec des Nœuds de Ruban au Trousſy.

5. Les Chausſes se portent en Ringrave. Le Canon de la Ringrave est coupé en grandes Languettes larges de cinq doigts, chamarées d'une Dentelle en Point d'Espagne, plissée & volante autour des Languettes. Les Canons sont attachez aux

Chauſſes par ces Languettes, avec un Nœud de Ruban. Il faut qu'un de ces Nœuds de Ruban ſe trouve ſur les coſtez des Chauſſes, & l'on peut faire celuy-là plus gros que les autres. On doit voir la Dentelle pliſſée en feſtons ſous les Rubans; & par le devant, les Chauſſes doivent eſtre bien échancrées de la ceinture. On prend ordinairement la Dentelle de la couleur de l'Habit, & un peu meſlée de la couleur de la Garniture.

6. Il ſe fait auſſi des Chauſſes coupées, & attachées de la maniere des autres, ſans Dentelle; mais on borde les Languettes d'un Ruban paſſé. On porte toûjours des Chauſſes étroites,

qui paſſent le genoüil de quatre doigts, pour y rouler un Bas. Il s'en porte auſſi à l'Eſpagnole, qui ſont fenduës par le coſté juſques à la poche, & boutonnées en deux endroits. Cette ouverture eſt doublée d'un Satin de couleur de la Garniture. Pluſieurs Perſonnes qui s'habillent pour l'Armée, prennent de la Friſe d'Irlande gris-brun. C'eſt une Etoffe friſée de l'épaiſſeur d'un Ecu blanc, de laquelle on a peine à voir la fin. La plus grande Mode pour la Ville, eſt de Drap couleur de Prince. On fait les Juſte-à-Corps fort longs. Quelques-uns ont commencé à porter des Habits d'Etofes venant de Meſſine. Le fonds eſt de Satin, &

les Fleurs brochées d'une couleur brune.

7. On porte des Gands garnis de Frange pareille à celle du Baudrier ou de la Garniture. On en porte auſſi de garnis d'une grande quantité de petits Rubans.

8. On porte encor des Echarpes de Point d'Eſpagne or & argent, avec de la Frange.

9. On en porte auſſi de Réſeau, remplies de petits Feſtons ou Rozettes or, argent, & ſoye, travaillées au crochet, avec des Campanes au lieu de Frange.

10. Depuis quelques jours les Ceinturons, ou Porte-Epées, ſont à la mode. Ils ſont larges, & ſervent à la place des Echarpes. On les fait de Cuir brodé

or

or & argent. Il y en a de chamarez de Galon.

11. Les Cravates se portent de trois manieres. La premiere est avec un tiers de Point de France, ou d'un autre Point, & de la Mousseline noüée qui accompagne le Point des deux costez. Vous voyez tout cela dans la Planche.

12. Il se fait aussi des Cravates sans toille, dans lesquelles il entre une fois autant de Point que dans les premieres.

13. La troisiéme maniere est en Rabat noüé. Les Rubans qu'on met aux Cravates sont toûjours fort larges.

14. On porte presentement les Perruques fort dégagées. Elles sont travaillées moitié

crêpé, & moitié boucles; de sorte que les Perruques bien faites ne font que des ondes. On ne les porte pas tout-à-fait si longues que l'année passée.

15. On fait aussi des Perruques nommées Perruques à la Cavaliere. Elles se portent noüées dans le milieu. Le nœud se fait directement sous le Ruban de la Cravate, & elles se terminent par une grosse boucle par bas.

16. Le Roy porte aujourd'huy des Bottes pour la Chasse, qui sont de Cuir brun, sur lesquelles on met un rang de Boutons d'or sur le devant de la jambe, depuis le genoüil jusques au cou-de-pied, avec des agrémens d'or des deux costez des Bou-

tons. Le Canon de la Botte est bordé & piqué. Il en sort un autre Canon, lequel est d'Etofe brodée, comme vous pouvez voir dans la Figure.

17. Les Souliers des Hommes se portent noirs, lustrez, avec de petits ornemens lizerez d'or autour de l'ouverture des oreilles.

Garderobe des Femmes.

1. LEs derniers Points de France à la mode, n'ont point de brides; les fleurons sont plus pressez, les fleurs fort rélevées dans le milieu, & les extrémitez basses. De petites tiges & fleurettes liënt & tiennent les grosses à la place des brides. La maniere de tourner

les branchages appellée Ordonnance, eſt de deux ſortes ; l'une eſt une tige qui roule & qui jette des fleurs ; & l'autre eſt réguliere, ſçavoir une fleur ou des fleurons dans un milieu, qui jette régulierement des branches des deux coſtez.

2. Les Jupes courtes ſe chamarent de pluſieurs manieres ; la premiere eſt en Tablier, avec deux rangs de Dentelle plus bas, & ſept par devant, ſur un fond de Satin blanc. On met de la Dentelle brodée de couleur, ou de Point d'Eſpagne, comme vous verrez à l'Article des Dentelles.

3. On porte encor d'autres Jupes courtes à fond de Satin blanc broché, ou paſſé de pe-

tirs fleurons, fabrique de Mef-
fine. Ces Jupes ſont chamarées de trois rangs de Dentelles pliſſées à la Pſyché.

4. On fait des Palatines de Point de France ſans brides, avec des Boüillons de Point noüez de Rubans.

5. On porte auſſi des Palatines de Crêpe pour le deüil. Elles ſont bordées d'un gaudron de meſme Crêpe, avec des Boüillons noüez aux extrémitez. La Plãche vous repreſente ces choſes plus ſenſiblement.

6. Les Gands de Femmes ſont de deux manieres; les uns ſont tous garnis de petits Rubans, & les autres ne le ſont que d'un ſimple Nœud.

7. On porte des Jupes de

Satin blanc brodé de fleurs & fleurons de couleur, liées de branches & feüillages. Elles sont chamarées par bas d'une Dentelle brodée, ou d'un Point d'Espagne de couleur.

8. On chamare des Jupes en quille de Dentelles plissées tout autour, distantes de quatre doigts les unes des autres. On met une grande Dentelle par bas, & l'on borde la Jupe d'un Galon. La plûpart de ces Jupes sont de Papeline, dont le fond est couleur de Prince.

9. La plûpart des Tours de Bras des Femmes sont presentement comme ceux des Hommes. Ils sont faits de Point plissé & retroussé, avec un Ruban & un Nœud de Diamans. La Man-

chette est attachée à la Manche de toille, laquelle est double & faite de Point.

10. Il s'en fait aussi de retroussez en boüillons, avec un Nœud de Rubans ou de Diamans; & pour la Manchette, elle est à l'ordinaire.

11. Les Femmes portent des Souliers de Cuir blanc, ou de couleur de Franchipane, garnis seulement d'un Nœud de Rubans sur le costé. Il s'en fait aussi qui sont chamarez de deux Dentelles par devant, avec des Boutons or ou argent dans le milieu. Il s'en porte encor de Cuir piqué or & argent, & d'autres tout de Brocard or ou argent, & de soye.

12. L'on a porté l'Hyver der-

nier des Jupes de Tabis gris ou Moire decoupées sur un fond de Satin ou de Taffetas de couleur. Les decoupures estoient de petites fleurs ou fleurons semez sans ordre; & d'autres estoient régulieres, comme il est marqué dans la Figure. L'on mettoit au bas de la Jupe une grande Dentelle plissée de Point d'Espagne.

13. Les Dentelles à la mode pour chamarer les Jupes, sont demy brodées, ou de Point d'Espagne. Les ornemens qui forment la Dentelle sont brodez, & les Points d'Espagne sont de gros Festons tout d'une couleur, & des Branchages lesquels jettent des fleurs qui embrassent ces Festons, & forment

un deſſein fort agreable. On porte auſſi des Dentelles qui ſe portoient l'année paſſée. Ces Dentelles ſont avec des brides, & les fleurs ſont faites de chenilles. On a fait encor des Dentelles d'une maniere nouvelle, avec des brides ſur un grand fleuron, qui jette de groſſes fleurs brodées de pluſieurs couleurs. Les brides ſont noires, & forment une Rabeſque laquelle fait un fort agreable effet, avec ſes fleurs de toutes couleurs.

Etofes nouvelles.

A. ETofe nouvelle à fond de Satin blanc, ſemé de grands fleurons & de fleurs, de petites branches fort lege-

res, & de petites fleurettes en festons.

B. Etofe de Moire rayée, dont les grandes rayes sont blanches & tabisées ; & les petites, nuées d'incarnat & d'autres couleurs.

C. Taffetas violet, avec des bouquets aurore, & des bouquets noirs.

D. Etofe de Venise à fond de Satin blanc, orné de fleurs & de fleurons nuez de couleurs & tombant en festons.

E. Etofe à petits carreaux, ou en échiquier. Elle est moitié Satin, & moitié Taffetas, & de couleur de bois.

F. Gros Taffetas bleu, semé de petites fleurs brochées aurore, & bordées de noir. Les tiges ne sont que lizerées de

noir, & jettent quelques petites feüilles fort legeres & bro-chées. On a fait depuis quelques jours une Jupe de cette Etofe à la Reyne.

G. Papeline blanche à fleurs naturelles liées de branchages aurore & couleur de bois. On en porte aussi de poil de Chevre gris-blanc.

H. Gros de Tours, couleur de bois, semé de petits bouquets de fleurs aurore, brochez & fort éloignez les uns des autres.

I. Etofe de Satin à fond aurore. Les grands feüillages sont blancs, & servent de fond à de petits bouquets de fleurs couleur de bois.

K. On porte un grand nombre d'Etofes de Tours à fond

de Satin blanc, ou fonds perlé. Elles sont semées de fleurs & de bouquets de toutes sortes de couleurs. Ces Etofes sont les plus à la mode pour toutes sortes de Gens.

L. On porte aussi des Etofes remplies de petits ornemens, fleurs & crotesques, toutes d'une couleur.

M. On porte depuis peu une Etofe tres-belle qui vient de Messine. Le fond est de Satin jaune, avec de grands fleurons blancs & violets brochez.

On se sert aussi de Toiles qui imitent le Brocard, à bouquets & autres petites fleurs. Le fond est de couleur de Prince, & de noisete & aurore. Elles se vendent chez le Sieur Baroy, au

Cloiſtre Sainte Oportune.

Toutes les Doublures des Manteaux ſont preſentement de Taffetas changeant, piqué & moucheté tout enſemble. Ils ſont bordez par devant & ſur les manches, de la meſme Etofe que la Doublure.

On a encor porté dans le commencement du Printemps, des Jupes d'Etofes à Rubans. Cette Mode n'eſt pas nouvelle. Cependant les dernieres Etofes à Rubans qui ont paru, ſont faites ſur des Deſſeins tous nouveaux.

L'Année derniere on portoit les Manteaux & les Jupes de la meſme Etofe. Cette Mode a encor eſté ſuivie de beaucoup de Perſonnes, depuis que le

Printemps a commencé ; mais comme pluſieurs autres portent le Manteau d'une Etofe, & la Jupe d'une autre, on peut dire que cette Mode n'eſt pas generale, & qu'en s'habillant à ſa fantaiſie ſur cet article, on ſera toûjours à la mode. Les Manches des Manteaux ſont à preſent ſerrées par le bas, avec des boüillons par le haut. Ceux qui en voudront faire faire comme on les fait à la Cour, n'ont qu'à s'adreſſer à Madame du Creux, Ruë Traverſine, qui habille la plus grande partie des Perſonnes de la premiere qualité.

Les Rubans les plus à la mode ſont les Rubans à la Dauphine, à fond blanc & ornemens verds. Monſeigneur LE DAUPHIN

en a porté la premiere Garniture depuis huit jours. Il y a encor des Rubans à casques, à fond blanc ; des Rubans de Satin coupez, grands & petits ; d'autres sans envers, à fond de Taffetas, & façonnez ; des Satins nuez ; des Rubans étroits bâtonnez ; & des Rubans tabizez, unis & rayez, larges & étroits. On trouvera de tous ces Rubans chez le Sieur le Gras au Palais, sur le Perron vis-à-vis le May. Comme c'est luy qui fournit la Garderobe du Roy, on doit estre seûr de trouver toûjours dans sa Boutique les plus beaux Rubans, & qui seront le plus à la mode.

Les Eventails de cette Année sont grands, & sur des fonds

blancs comme les Jupes. Les Coëffes ſont toûjours brodées ſur de la Gaze. On en porte de grandes, où tiennent des Palatines. On en trouvera de tres-bien faites chez le Sieur Gouſſault au Palais, à la Reyne de Suede.

Je ne ſçay, Madame, ſi vous ſerez ſatisfaite de ce que j'ay fait graver touchant les Modes. Mr Bérin Déſignateur ordinaire du Cabinet du Roy, dont je ſçay que le nom vous eſt tres-connu, en a fait tous les Deſſeins, & Mr le Pautre les a gravez. Ces deux Illuſtres n'ayant pas eu le temps de travailler, parce que les Etoffes de Printemps ne cõmencent qu'à paroiſtre, ſe préparent à faire des choſes ſurprenantes

pour la premiere Lettre extraordinaire que je vous envoyeray. Vous y verrez gravées les manieres dont on met presentement les Pierreries en œuvre, c'est à dire les Desseins à la mode. Vous en verrez qui regarderont des Ameublemens nouveaux, & la façon dont on sert aujourd'huy les grandes Tables. Les Desseins de Rubans qu'on n'a pas eu le temps de graver, n'y seront pas oubliez.

Je vous ay avertie d'abord que ce que j'aurois à vous dire de l'Habillement des Dames, rouleroit presque tout sur les Manteaux, parce que l'on portoit beaucoup moins de Robes. La plûpart de celles qu'on fait sont de Tabis & de Moire mou-

chetée & decoupée. Le Sieur de la Vallée Tailleur de Cour, qui demeure dans la Place du Palais Royal, pourra en apprendre davantage aux Personnes qui s'adresseront à luy. On verra des Desseins de Robe dans ma premiere Lettre extraordinaire, aussi bien que des Coëfures. Il y en a de toutes nouvelles, qui le feront encor dans deux Mois, parce qu'elles ne font que commencer à estre inventées. On les doit à Mademoiselle de Canillac, qui est des plus recherchées dans sa Profession, & choisie pour coëfer dans les Balets du Roy, où vous sçavez qu'on n'employe que les plus Illustres en chaque Art. Cependant je vous diray

qu'on fait presentement beaucoup de Boucles, & que les Cheveux de devant se mettent plus en ~~arriere~~ qu'on ne les mettoit. On doit m'envoyer plusieurs Echantillons d'Etofes nouvelles qu'on fabrique dans les Païs étrangers, & mesme des Figures toutes habillées. Je feray graver toutes ces choses, & j'espere qu'à l'avenir vous ne vous plaindrez pas de mon peu de soin sur le Chapitre des Modes. Je suis Madame, vostre tres, &c.

A Paris le 15. de May 1678.

A la page 510. où il y a Question à proposer, *lisez* Question proposée.

Avis pour placer les Figures.

La Chanſon qui commence, par *Ah le beau temps*, doit regarder la page 61.

La Lettre en Chifres, doit regarder la page 275.

La Chanſon qui commence par, *L'aimable Flore eſt de retour*, doit regarder la page 391.

La Figure de l'Homme en Manteau, doit eſtre à la page 492.

La Figure de l'Homme en Echarpe, doit eſtre à la page 494.

La Femme en Habit noir, & Jupe d'Hermine, doit eſtre à la page 508.

La Femme en Deſ-habillé, doit eſtre à la page 510.

La Chanſon qui commence par, *Cruel Printemps peux-tu paroiſtre*, doit regarder la page 512.

La Femme en Habit de Printemps, doit eſtre à la page 521.

La grande Planche où il y a deux Figures, & pluſieurs Deſſeins de Modes & Echantillons, doit regarder à la page 523.

L'Ecriture de toutes les Figures habillées doit eſtre en dehors.

par
r la

gar-

par,
t re-

Iail-

arpe,

Jupe
68.
it ef-

par,
iſtre,

emps,

deux
Mo-
er à la

es ha-